

**Les gamins de
la rue Saint
Quentin**

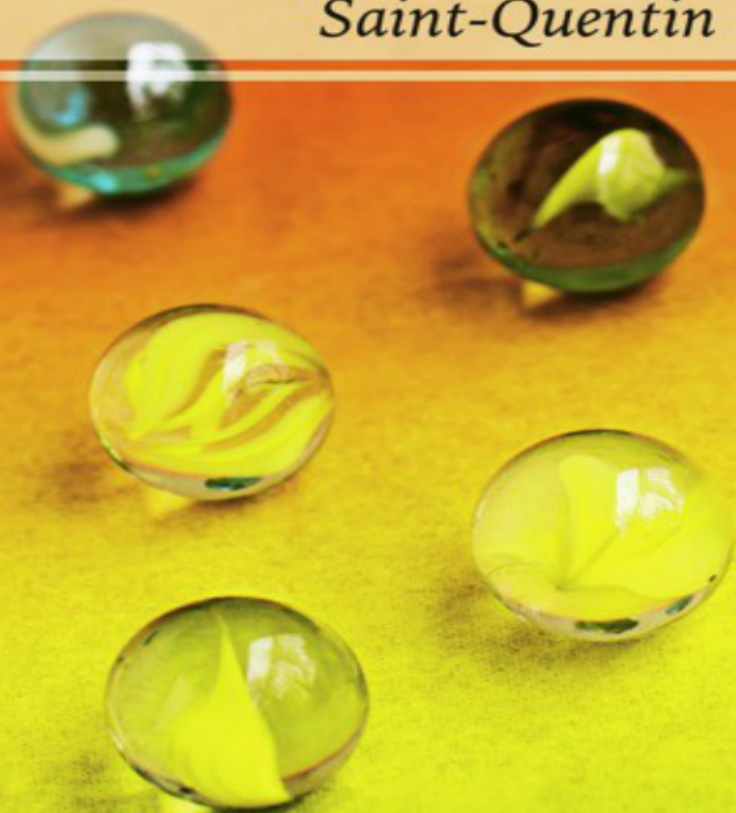
Paul B  lard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Paul
BÉLARD

*Les Gamins de la rue
Saint-Quentin*



Paul B  lard

Les gamins de la rue Saint-Quentin

ÉDITIONS
FRANCE
LOISIRS

*Les bouquins
de l'atelier*



Ce livre est dédié à mes parents et à ma petite sœur Catherine. Ils ne seront jamais vraiment partis aussi longtemps qu'ils vivront dans la mémoire de ceux qui restent.

Prologue

Je me dirige vers l'épicerie où nous faisons les courses en dehors des jours de marché. La nuit est tombée. Les lampadaires qui n'ont pas perdu leurs ampoules n'offrent qu'une lumière livide trop faible pour atteindre le sol. Il faut regarder où on met les pieds sur le trottoir déformé pour éviter de trébucher. Cela ne m'effraie pas. Mes frères et moi sommes habitués à fréquenter les rues du quartier à toute heure. Parfois, nous disparaissions de la maison pendant une demi-journée. Nos parents n'ont qu'une vague idée des endroits où nous vadrouillons, mais ils ne s'en alarment pas outre mesure, pour autant que nous soyons de retour ponctuellement à l'heure des repas. Si les rues de cette banlieue parisienne ne sont pas toujours bien goudronnées, en revanche elles sont sûres.

La boutique s'appelle *Le Comptoir français*. Son nom a perdu deux lettres, le C et le n, mais personne ne s'en offusque. Plus de dix ans après la fin de la terrible guerre, la seconde en vingt ans, beaucoup de bâtiments portent encore les stigmates de cette période. En fait, l'épicerie s'en tire plutôt bien. Elle porte quelques cicatrices, certes, alors que d'autres bâtisses ont été gravement mutilées. Aucune prothèse n'a encore été installée pour pallier leurs difformités.

La peinture rouge de sa façade a connu des jours meilleurs. Une multitude de cloques la défigure et elle s'écaille çà et là comme un poisson trop longtemps échoué sur une plage. En entrant, il est difficile de ne pas remarquer que l'intérieur est trop vaste pour les denrées qui y sont présentées. Des sacs béants de pois cassés, de haricots secs et de lentilles reposent avachis contre les murs. Des pans jaunis de morue séchée partagent une longueur de solive avec quelques saucissons et un jambon fumé présentant une entame concave rouge et blanche. Les étagères exposent des boîtes de conserve, du lait en poudre et des bocaux de confitures dont les étiquettes en papier en précisent le contenu d'une belle écriture avec pleins et déliés. Ils sont placés là par des voisins qui ont un jardin et qui espèrent ainsi se faire un peu d'argent avec leurs propres productions. Les espaces vides sont cependant plus nombreux que les marchandises. Pommes de terre, navets, poireaux, raves, topinambours, carottes, pommes, haricots verts en vrac colorent des cageots posés sur des supports inclinés.

Il ne fait pas chaud dans la boutique. Le propriétaire doit

économiser le charbon, à moins que cela ne soit un acte délibéré pour prolonger l'existence des produits, notamment le lait qui se trouve dans une cuve encastrée dans le comptoir en marbre. Les odeurs ne sont pas désagréables et de nature très diverse : celle la terre qui colle encore à certains légumes, celle du sel des poissons séchés et celle douceâtre du lait.

J'attends mon tour derrière une vieille femme toute vêtue de noir, de son fichu qui s'effiloche par endroits jusqu'à ses brodequins de cuir éculés. Elle n'est pas plus grande que moi avec son dos recourbé par l'âge. Le propriétaire vient de peser une demi-livre de pommes de terre dans sa balance Roberval et emballe ces deux chétives patates dans une feuille de papier qu'il a déchirée du journal d'hier. Après les avoir placées dans son cabas, la dame y ajoute un œuf qu'elle saisit dans une corbeille posée sur le comptoir. Elle inspecte un moment la facture crayonnée sur une page de carnet qui lui a été tendue. Quelques pièces de monnaie qui tombent en tintant sur le marbre du comptoir assurent le paiement de ses maigres achats. Avant que l'obscurité de la rue avale sa silhouette brisée sur laquelle les années se sont acharnées, elle pousse d'une voix trop feutrée un bref « À demain » accompagné par le carillon de la petite cloche qui annonce les mouvements de la porte.

— Alors, gamin, t'es plus en avance que ça d'habitude. Qu'est-ce que j'peux faire pour toi c'soir ? me demande non sans gentillesse le proprio des lieux, en passant sa main sur une joue rêche.

C'est un homme costaud. Il ne semble pas avoir trop souffert des privations des années passées ; une bedaine modeste mais indéniablement présente qui tend la ceinture de son tablier et des joues dont la barbe de plusieurs jours n'arrive pas à dissimuler la couperose d'un ami de la bouteille en attestent. Après tout, si un épicier a l'air de crever de faim, ce n'est pas très bon pour son image de marque, un peu comme un cordonnier mal chaussé.

— Un litre de lait, dis-je en lui passant le pot d'aluminium que j'ai apporté avec moi.

Il enlève le couvercle qui reste attaché par une petite chaîne au récipient, ouvre la moitié de la plaque circulaire qui recouvre la petite citerne, y plonge une louche par deux fois, referme la demi-lune de métal et me repasse le pot alourdi par le lait. Il s'affaire avec une assurance paisible et cette économie de gestes qui n'appartient qu'aux gens nés à la campagne.

— Et voilà, un litre de jus de vache, déclare-t-il en essuyant le lait qui déborde avec le bas de son tablier. N'me dis pas que ta mère a eu un autre bébé ?

— Si. Il est né il y a un moment, mais la maman ne peut plus lui donner son lait.

— C'est le cinquième gamin, hein ?

— Ah non, cette fois, c'est une fille. Elle s'appelle Alice.

— Enfin, tes parents ont changé la recette ! Ils ont dû en avoir assez d'avoir des garçons. Quel âge t'as maintenant ?

Mon silence un tantinet embarrassé ne le trouble pas. Il complète ses questions lui-même.

— Dix ou onze ans, hein, hasarde-t-il. Tu es né à la fin de la guerre, non ? Et t'as trois frères. Toi, tu t'appelles Paul, je sais ça, j'te vois assez souvent. Le cadet, c'est Jean, non ? Et les autres ?

— Ben, après il y a Antoine et André.

— Nom de Dieu, quatre garçons et une fille à la queue leu leu et en quoi ? Six ou sept ans à tout casser. Ça fait une sacrée fratrie, hein ! En plus, vous m'avez l'air d'être une bande de galopins plutôt dégourdis ! Ça doit pas être la fête tous les jours à la maison. Vous lui en faites pas trop voir à votre maman, j'espère. Elle a toujours l'air fatiguée quand je la vois.

Je ne sais que répondre. D'abord, je ne sais pas ce qu'il veut dire par fratrie ; c'est un mot que je n'ai jamais entendu prononcer par personne, ni à l'école ni même par mon père qui en connaît des millions parce qu'il est allé au collège, même si maintenant il conduit un camion de livraisons. En ce qui concerne notre mère, il est vrai que parfois on lui en fait voir de toutes les couleurs. Je ne vais quand même pas l'avouer à ce crémier trop curieux, non ?

Je lui tends un ticket de rationnement pour le lait. Il le fourre dans un tiroir derrière le comptoir. Avant de lui dire merci et au revoir, je lorgne un instant le bocal plein de bonbons qui trône près de lui. Ce sont des boules changeantes de toutes les couleurs. Quand on les suce, des couches de coloris divers se succèdent. C'est le seul bonbon que l'on doit sortir de sa bouche régulièrement pour découvrir quelle couleur a été mise au jour. Le maître des lieux a suivi mon regard. Il sait bien que je n'ai pas un sou. Cela ne l'empêche pas de soulever le couvercle en verre, de me tendre ce trésor sans mot dire, avec juste un hochement de tête lorsque je le questionne des yeux. J'hésite un moment, non sans gêne envers cet acte de charité. Après tout, comme dit mon frère Jean qui est le farceur de la famille : « À cheval donné, on ne regarde pas dedans. » Non, ce qui me tracasse, c'est quelle couleur choisir ? Je sélectionne finalement une bleue.

— Allez, prends-en trois autres pour tes frères, m'encourage mon bon épicier.

Il observe un instant mon dilemme devant le choix que je dois faire, puis suggère :

— Pourquoi pas une blanche, une rouge et une autre bleue, ça serait bien. Bleu, blanc, rouge, on fait pas plus français, non ?

Pour lui montrer mon immense gratitude, je gratifie ce brave

homme d'un profond et sincère « Merci, m'sieur », et je pique un cent mètres vers la maison. Que cette course risque de faire tourner le lait ne m'inquiète pas le moins du monde. Je suis pressé de partager ce butin avec Jean, Antoine et André. Avec des doigts en Technicolor de plus en plus poisseux, nous exhiberons les couleurs successives des boules qui se dévoileront. Ce faisant, je leur confirmerai fièrement que je n'ai même pas eu à les chaparder cette fois !

Le carnet de notes

Ce jour-là, on m'avait fait sauter d'une classe à l'école primaire. J'avais été transféré du cours moyen au cours supérieur. Était-ce dû à une intelligence qui avait tant émerveillé les instituteurs qu'ils avaient décidé d'un commun accord que mon temps était gaspillé en cours moyen deuxième année ? Hélas, non ! C'était tout simplement le résultat d'une stupidité absolument sans borne !

À cette époque, autour des années 1956-1957, les résultats scolaires étaient enregistrés dans un carnet de notes. À longueur de mois, les notes s'empilaient dans des colonnes réservées aux différentes matières qui nous étaient enseignées. Les notations des devoirs, des dictées, des problèmes d'arithmétique et des compositions françaises étaient alignées en face du mois en question. La moyenne des notes reçues y figurait aussi et l'antépénultième colonne était réservée au classement. La suivante était la plus large ; intitulée « observations », c'était là que l'instituteur résumait en quelques mots l'opinion qu'il avait sur les performances et la conduite de l'élève. La dernière colonne recevait l'approbation parentale sous la forme d'une signature. En vérité, dans l'esprit de beaucoup de ceux qui devaient le présenter aux parents, ce carnet n'était rien de moins qu'un instrument de torture déguisé sous la forme d'un document officiel. À la fin de chaque mois, il devait être emporté à la maison où il était décortiqué sous tous les angles par notre père avant qu'il y appose son paraphe. Plutôt que de donner le carnet de notes, disons un mardi soir pour le rapporter mercredi matin, et ainsi limiter ce tourment à une soirée, l'administration scolaire avait raffiné cette persécution en s'assurant qu'il était distribué le samedi, ce qui donnait aux parents concernés par le futur de leurs enfants plus d'un jour entier pour digérer les informations contenues dans ces deux pages de carton rose.

L'arrivée de ce carnet à la maison était un événement qui s'accompagnait d'une bonne partie de la gamme des émotions humaines : plaisir, fierté, appréhension, trac, terreur. Généralement, mes résultats étaient bien au-dessus de la moyenne. En cours élémentaire, je dois dire sans fausse modestie que j'étais un élève modèle, souvent cité en exemple à certains moins motivés qui avaient pris leurs quartiers parmi les derniers pupitres de la salle. Il n'y avait pas de carnet de notes dans ces classes, mais les élèves les plus méritants étaient reconnus sur un tableau d'honneur. Avoir son nom

sur ce tableau était pour les heureux élus l'équivalent d'être sur le panthéon des héros grecs ; à la grande fierté de mes parents, mon nom y figurait très souvent. Mais la récompense ultime, la preuve irréfutable de la supériorité intellectuelle de leur rejeton, c'était la médaille qu'il portait parfois. L'écolier le plus méritoire recevait une décoration appelée médaille d'honneur. Elle était conférée pour une semaine. Elle avait de l'allure, avec ses cinq branches émaillées, et brillait comme un petit soleil sur la poitrine de son bénéficiaire. La première fois où elle fut épinglée sur mon tablier par la maîtresse reste ancrée dans ma mémoire.

Je regagnais la maison, descendant le boulevard de Strasbourg, la poitrine bombée pour qu'elle ne manque pas d'attirer l'œil des passants, un brin crâneur comme si elle n'était pas moins que la Légion d'honneur avec palmes. En route, je croisai M. Bottineau. Il était le cantonnier du coin et on échangeait toujours quelques mots allant d'un banal « Bonjour, comment ça va ? » aux plus élaborés « Dis donc, fait plutôt froid aujourd'hui ! » ou « Il tape dur, le soleil, il est pas en grève, hein, tu trouves pas ? ». Il portait toujours des bottes éculées ; c'est cette association facile qui explique que son nom m'est toujours resté en tête. À chaque coin de rue, il y avait un robinet placé sous une plaque de fer. Avec une clé en forme de T qui lui pendait à la ceinture, il l'ouvrait. Papiers, poussière et autres déchets qui se trouvaient sur le trottoir étaient balayés jusqu'au caniveau et le courant d'eau qui jaillissait de ce robinet les emportait. En aval, le ruisseau disparaissait avec sa charge de détritrus dans une bouche d'égout. Il y en avait à tous les coins de rue de ces bouches, prouvant, si besoin en est, que tous les égouts sont dans la nature.

Je le rencontrais souvent cet homme âgé et usé, car cette section du boulevard et des rues avoisinantes était son domaine. Chaque jour, il était là, fidèle au poste, balayant et rebalayant les mêmes mètres carrés de trottoirs, nettoyant les mètres linéaires de caniveaux avec un outil moyenâgeux. Son balai était fait d'un manche de bois enfilé dans un fagot de brindilles souples, comme ceux que mon oncle utilisait pour nettoyer l'étable de sa ferme dans le haut Cantal. Il le maniait avec élégance, en de longues passes aussi efficaces que celles d'un faneur retournant les andains de foin fraîchement coupés. Il était un rescapé de cette génération pour laquelle toute tâche, aussi humble soit-elle, méritait d'être accomplie à la perfection. Lorsqu'il repérait un mégot de cigarette, il se courbait lentement pour le ramasser, puis se frottait énergiquement le dos pour en enrayer les douleurs provoquées par ce mouvement. Après un bref examen de ce reliquat de cigarette, il le plaçait soigneusement dans une poche de son bourgeron. Cette blouse avait connu des jours meilleurs ; elle était à présent d'un bleu

passé, là où elle n'était pas usée jusqu'à la trame. Un coude usé cachait mal un tricot de laine étriqué ; l'autre était rapiécé plus mal que bien car de nombreuses effilochures y poussaient. De temps en temps, ce brave homme s'adossait contre le tronc d'un des platanes qui longeaient le boulevard. Il décortiquait les mégots qui avaient été récoltés et plaçait méticuleusement le tabac récupéré dans une boîte en fer verte qui avait contenu des pastilles Valda. Ce mélange n'apparaissait pas très ragoûtant. Après tout, il était imprégné de la salive de dizaines d'inconnus, mais il le mettait soigneusement de côté tout de même. Parfois, il se roulait une cigarette tarabiscotée car le tabac recyclé ayant perdu bien de sa souplesse était difficile à tasser. La flamme de son briquet en carbonisait d'ailleurs instantanément plus d'un tiers, mais il savourait le reste de cette cigarette d'occasion comme si c'était un cigare que Fidel Castro lui avait personnellement offert. Lorsqu'elle lui roussissait les poils de sa moustache aussi touffue que celle de Clemenceau, il l'éteignait en l'écrasant sur son manche à balai. Ce dernier était parsemé de ronds noirs, recensant ses victimes comme les encoches sur la crosse du revolver d'un as de la gâchette du Far West. Il remplaçait ensuite le mégot dans sa poche pour ne rien gâcher du tabac qui n'avait pas été calciné. Le pauvre, s'il ne pouvait même pas se payer un paquet de tabac, le balayage des trottoirs ne devait pas être très rémunérateur. Je l'aimais bien, ce cantonnier.

Lorsqu'il me vit arriver avec ma première médaille bien en évidence sur mon tablier, il se mit au garde-à-vous et, avec son balai en guise de fusil, me présenta les armes. Elle ne payait pas de mine, ma garde d'honneur ! Sa casquette luisait de crasse près de la visière, ses joues rubicondes étaient piquées d'une barbe de deux jours, les poils blancs et raides comme le chaume d'un champ de blé récemment fauché. Un morceau de papier blanc tachait sa lèvre inférieure, un reste de sa dernière cigarette. Il avait gardé de bons réflexes de son service militaire car ses bottes étaient jointes et sa main droite coupait horizontalement le milieu du manche du balai, mais le dos de ce vieux soldat avait perdu le maintien de ses vingt ans. Il était si sérieux et si incongru, l'éventail du fagot ressemblant au canon d'un tromblon qui aurait éclaté, que les rares passants nous dépassaient en souriant. Je fus curieusement touché par cette attention et je m'arrêtai pour le saluer à mon tour, conscient que c'était la France profonde et impérissable, une expression favorite de papa, que j'honorais ainsi. On devait faire un tableau sacrément comique tous les deux, un gamin pas plus haut que trois pommes et ce vieil homme dépenaillé.

— Alors p'tit, me dit-il de sa voix rugueuse en reposant son balai, j'vois qu'tu vas pas finir comme moi à nettoyer les trottoirs, hein.

Fichtre, c'est bien, avec une belle médaille comme ça, tu pourras dev'nir au moins un ministre, non ?

— Oh, j'sais pas encore c'que je vais faire. Et, de toute façon, je dois rendre la médaille la semaine prochaine.

— Pas si tu travailles bien. Hein, fais-moi plaisir, garde-la quelques semaines.

Il fouilla dans sa poche, en extirpa une pièce.

— Tiens, p'tit, je l'ai trouvée ce matin dans le caniveau, mais, ajouta-t-il comme pour s'excuser, je l'ai bien nettoyée. Prends-la, tu l'as bien méritée.

Je lui répondis que cinq francs c'était trop ! Après tout, elle lui appartenait, cette pièce. Ces pauvres mégots rabougris qu'il récoltait tout le temps me revenaient à l'esprit. Cet argent lui ferait plus de bien qu'à moi, je n'en doutais pas une seconde.

— Non, j't'la donne. T'es un bon garçon, tu t'arrêtes pour me parler alors qu'y a des tas de gens qu'me voient même pas, ou qui font semblant que j'suis même pas là. Pour beaucoup, j'existe même pas. Allez, fais-moi plaisir, mets-la dans ta poche.

Il la posa, toute chaude, dans le creux de ma main. Je l'empochai rapidement en lui adressant un sourire embarrassé.

Le lendemain, sur le chemin de l'école, je m'arrêtai au bureau de tabac qui faisait le coin du boulevard de Strasbourg et de la rue de Châteaudun. Le jeune commis lisait son journal et m'ignora consciencieusement. Je toussotai pour attirer son attention, sans succès. C'était la croix et la bannière pour se faire servir dans cet estaminet !

— Alors, gamin, qu'est-ce que tu veux, du chewing-gum ou un rouleau de réglisse ? me demanda enfin l'employé en pliant son canard.

Au moins, il se rappelait certains de mes derniers achats.

— Heu non, aujourd'hui, je voudrais des cigarettes, le corrigeai-je en regardant les piles de paquets colorés parfaitement alignés sur les étagères derrière lui.

— Des cigarettes en chocolat ? Mmm, j'sais pas s'il nous en reste, remarqua-t-il en se levant.

— Non, pas celles-là, j'veux des vraies, précisai-je en secouant la tête.

— Ah tiens, c'est nouveau ça, répondit-il un peu surpris et en posant son journal sur le marbre du comptoir près de la caisse. Et dis-moi, qu'est-ce qui t'ferait plaisir, des blondes ou des brunes ? Des Gitanes ou des Gauloises, ou peut-être des Royale à l'eucalyptus ? Avec ou sans filtre ?

L'étendue d'un tel choix devenait embarrassante. Que choisir pour

mon cantonnier favori, car, bien sûr, les cigarettes seraient pour lui ? Après toutes ces cigarettes d'occasion qui faisaient son ordinaire, un paquet de luxe devrait lui faire grandement plaisir. Puisque le préposé avait l'air d'être serviable, je me haussai sur la pointe des pieds pour voir un peu mieux au-delà du comptoir qui m'arrivait au niveau du nez.

— J'sais vraiment pas ; y en a tellement, remarquai-je, perplexe. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Dis donc, puceron, voilà c'que j'pense ; tu m'parais quand même un peu jeune pour fumer, non. T'as pas peur que ta mère va sentir l'odeur du tabac quand elle va te donner la tétée ? dit-il, goguenard.

— Oh non, c'est pas pour moi, c'est pour un ami plus vieux que moi, répondis-je, plutôt vexé.

— Ah tiens, c'est nouveau ; j'l'avais jamais entendue celle-là.

Le patron qui officiait derrière le bar s'était approché, essuyant un verre avec le devant d'un tablier ceint autour d'une bedaine plantureuse. Ce dernier devait à l'occasion lui servir de serpillière car il était parsemé de taches de vin faciles à identifier et d'autres à l'origine plus suspecte. Tous les sandwiches aux rillettes qu'il préparait n'étaient pas pour ses clients car il était bien dodu, le visage rondet et sanguin, aussi plein de courbes que les voûtes d'une église romane.

— Alors, qu'est-ce qui s'passe ici ? demanda-t-il d'une voix bourrue.

— Le galopin veut acheter un paquet de clopes. Il dit que c'est pour un copain adulte, précisa le commis en roulant les yeux.

— Mais c'est vrai, j'le jure, dis-je au patron d'un ton scandalisé.

— Il a quel âge, ce pote âgé ? questionna le proprio humoriste.

Je lui répliquai que je ne le savais pas trop au juste, précisant toutefois qu'il était vieux, peut-être au moins cinquante ans.

— Ben merde alors, s'offusqua-t-il. Moi, j'ai cinquante-cinq bergeries. Tu penses que j'suis vieillot ?

— Non, pas vraiment, je corrigeai rapidement, surpris par la tournure des événements, maintenant que j'y pense, il a plutôt soixante-dix ans.

— Et pourquoi il vient pas les acheter tout seul, ton ancêtre ? Il est dans un fauteuil roulant ? dit-il en filant un coup de coude amusé, dans les côtes de son compère qui ricanait comme une hyène asthmatique.

— Non, il travaille.

— Écoute, p'tit morveux, on est peut-être nés la nuit, mais ce qui est sûr et certain, c'était pas la nuit dernière, conclut le patron qui en avait maintenant assez. Alors tu me fous le camp avant que j'me mette en boule et que je te sorte en te tirant par l'oreille, tu piges ?

« Rondouillard comme il est, ça devrait pas lui demander trop

d'effort pour se mettre en boule », pensai-je en quittant son bistrot, passablement humilié. S'ils ne voulaient pas vendre des cigarettes aux moins de seize ans, ils n'avaient qu'à le dire franchement sans me faire passer pour un demeuré, non ? Je traversai le boulevard, puis la rue Paul-Bert et je contemplai la devanture de la pâtisserie qui se trouvait là, juste avant la rue Théodore-Honoré. D'habitude, les poches vides, je ne pouvais que rêver avec gourmandise devant cet étalage de friandises. À présent, j'étreignais la pièce. Tiens, puisque ces deux farfelus ne voulaient pas me vendre leurs produits, j'allais acheter deux éclairs au chocolat, un pour moi et un pour M. Bottineau. Hélas, la chance ne favorisait pas mon cantonnier favori aujourd'hui. Non seulement il serait privé de belles cigarettes toutes neuves, mais aussi de gâteau car mon éclair était si délicieux que le deuxième prit le même chemin aussitôt le premier terminé. Une touche d'ingratitude m'effleura un dixième de seconde, mais puisque le pauvre M. Bottineau n'était pas au courant, où était le mal ? Je poursuivis donc mon chemin l'estomac lourd et le cœur léger. En fait, quelques minutes plus tard, j'entrai dans une de ces petites boutiques-bazars situées près des écoles. On y trouve un peu de tout : cahiers et crayons, encre et porte-plumes, pétards et boules algériennes, poil à gratter et fluide glacial, bonbons de toutes formes et couleurs. Une vraie caverne d'Ali Baba pour les écoliers ! La monnaie de la pièce me permit d'y acheter une poignée de boules changeantes et deux Carambar.

Chaque fois que je passais devant M. Bottineau avec une médaille embellissant mon tablier, il présentait son balai, sans la moindre trace de moquerie. La mémoire n'est-elle pas une étrange machine ? Il n'est pas rare, lorsque je pense à ces années, qu'il réapparaisse, lui qui, dans un monde plus juste, aurait été chez lui en train de savourer un petit verre de gnôle et les derniers moments de son existence au lieu de balayer des trottoirs. À chaque fois, j'ai une petite pensée reconnaissante pour ce vieillard dont j'ignore tout, sauf qu'il était cantonnier, gentil et que je ne le vois plus.

Mes parents étaient bien sûr très fiers de leur fils aîné. Mon père particulièrement ne pouvait cacher sa satisfaction devant des bons résultats et il n'était pas avare de compliments et d'encouragements. Ses félicitations étaient douces comme les gouttes tièdes d'une averse d'été caniculaire. Pendant qu'il les décernait, le temps semblait s'arrêter et la cuisine, lieu essentiel de rassemblement de la famille, devenait une parcelle du paradis. En revanche, si les résultats n'étaient pas au niveau de ses espérances, la cuisine se transformait vite en banquise et c'est en tremblant que l'on subissait les remontrances de l'amer de glace ! Plutôt pète-sec, mon père n'y allait pas par quatre

chemins pour exprimer son désappointement ; il le faisait savoir sans le moindre détour.

Fort de la tragique expérience résultant de sa première tentative professionnelle, papa n'ignorait pas qu'il ne pourrait nous laisser un héritage qui nous permettrait de mener les années oisives d'un prince florentin. Par contre, il était convaincu qu'une bonne éducation ouvre beaucoup de portes. Elle permet d'obtenir une excellente situation avec un salaire rendant possible le fait d'élever une famille dans de bonnes conditions. C'était pourquoi il était absolument intransigeant pour ce qui concernait nos études ; il espérait non seulement des bons résultats, mais escomptait en plus que nous consacrons toute notre énergie à utiliser à plein nos capacités intellectuelles. Pour lui, le mieux n'était pas l'ennemi du bien. Une fois, une observation écrite dans mon carnet de notes, *a priori* badine, ne l'avait pas fait rire. J'étais troisième de la classe, un rang parfaitement satisfaisant pour les parents les plus exigeants. En fait, elle aurait probablement contenté mon père si l'instituteur perfectionniste n'avait pas écrit la perfide remarque : *Pourrait être premier s'il le voulait*. Il n'en fallut pas plus pour le lancer dans une de ces tirades dont il avait le secret.

— Tu sais quel péché compte parmi les plus graves, c'est celui qui consiste à ne pas utiliser les possibilités que le bon Dieu t'a données. S'il t'a fait intelligent, ce n'est pas pour que tu gaspilles Ses dons. Tu comprends ?

— Mais quand même, papa, troisième c'est une bonne place, non ? balbutiai-je, passablement outré par sa réaction.

— Oui, être troisième, c'est très louable, surtout si tu as fourni tes meilleurs efforts pour l'obtenir, mais puisque tu as les capacités d'être premier selon l'opinion de ton maître, c'est un déshonneur, ni plus ni moins.

« Allons bon, pensai-je, voilà les grands mots. » Heureusement que je n'étais pas officier dans l'armée sinon il m'aurait dégradé sur-le-champ et, qui sait ? brisé la lame de mon sabre sur sa cuisse pour parfaire mon abaissement.

— Cette matière grise là, continua-t-il en me tapotant le front du bout de l'index, et pas gentiment soit dit en passant, elle n'a pas été inventée pour les chiens, alors utilise-la à bon escient, d'accord ? Rappelle-toi, il n'y a pas de place pour les partisans du moindre effort dans cette famille, sapristi ! Un cossard n'est pas un Bêlard !

Cet avertissement était on ne peut plus clair. C'était pour cette raison que le trajet de l'école à la maison avec un carnet pas très bon dans le cartable prenait des allures de calvaire, car, au bout, il y avait mon père et sa réaction. Trop souvent, sa déception se concrétisait par une colère agrémentée de quelques torgnoles généreusement distribuées qui ne laissaient aucun doute sur l'étendue de son dépit.

La rentrée

Hier, c'était la rentrée des classes. Les écoliers étaient revenus à la maison avec les cartables remplis de livres et la liste des fournitures. Elles avaient été données à maman qui promet de les acheter le lendemain. Ce soir, elles sont étalées sur la table avec deux articles qui ne figuraient pas sur ces listes : deux rouleaux de papier kraft marron. Je lui fais remarquer que cela n'était pas requis. Elle m'explique que les livres sont sacrés, que sans eux nous serions tous ignorants, et que sans éducation nous serions à la merci de tous les charlatans qui veulent nous faire prendre des vessies pour des lanternes, et bien souvent pire. Il est donc de son devoir, et par conséquent du nôtre, de les protéger comme il faut.

Pour vous montrer qu'elle est sérieuse, la couverture des livres ne se fait pas à la cuisine, mais sur la table de la salle à manger, pièce ouverte seulement les dimanches de fêtes. En vérité, elle est parfois aussi utilisée en semaine par les punis pour qu'ils puissent écrire leurs lignes ou des conjugaisons de verbes dans un calme qui existe rarement dans la cuisine. J'aime bien cette pièce avec ses meubles de bois d'un style qui pourrait être qualifié de Renaissance rustique. Ils luisent comme un parquet de Versailles et ils sentent bon l'encaustique.

Vous devriez voir ma mère couper le papier kraft. Elle l'étale sur la table qu'elle a protégée d'un vieux drap, arrange le livre ouvert pour déterminer la taille de papier à découper et, sans faire de marques au crayon, prend les ciseaux et suit ces lignes droites invisibles sans en dévier. Elle repose le livre sur la feuille pour inciser les deux languettes qu'elle replie soigneusement derrière le dos du livre, puis termine la couverture. Le papier enrobe le livre parfaitement. J'essaye de l'imiter sans beaucoup de succès : mes angles ne sont pas nets, mes coupures en zigzag, il y a des amorces de déchirure ici et là. Elle me le prend des mains et me dit gentiment de placer les étiquettes avec mon nom, ceux de l'instituteur et de la classe et de préparer mon plumier pendant qu'elle termine les autres.

Accompagné du crissement des lames des ciseaux tranchant le papier, je remplis les casiers de mon plumier en bois : la gomme ici, les craies et les crayons que je vais tailler dans la cuisine là ; le porte-plume et les plumes Sergent-Major brillantes comme des ailes de scarabée et plus pointues que la lame de la sagaie d'un Zoulou dans une autre alvéole. J'aime le porte-plume ; il est en plastique et il y a une lentille incrustée dans laquelle on peut voir la tour Eiffel lorsqu'on la porte à l'œil. Je connais des copains plus coquins qui ont des porte-plumes moins sérieux : dans la lentille se

prélasse une pin-up bien roulée qui fait les délices de beaucoup pendant la récréation. Le plumier rangé, j'enfile le couvercle dans deux rainures et le place dans mon cartable, avec les cahiers neufs, l'ardoise et ma règle dans un des compartiments. Dans l'autre, je mets les livres dont les couvertures en couleurs se ressemblent toutes à présent dans leur housse marron.

Me voilà prêt pour la nouvelle année scolaire.

Banlieue

Mon père avait poussé ses premiers cris à Faliès dans le Carladez, au nord de l'Aveyron, ma mère à Nouvialle dans le sud du haut Cantal. Nichés de part et d'autre de la frontière de ces deux départements, là où ils s'imbriquent comme les dents de deux engrenages, ces deux villages ne sont pas très éloignés l'un de l'autre. Séparés par trois ou quatre kilomètres, faire la cour à ma future mère ne demandait qu'une bonne marche car, à cette époque, les voitures étaient bien sûr quasiment inexistantes dans cette région, il faut bien l'admettre, un peu perdue. Mais la guerre sévissait et ces moments qui auraient dû être parmi les plus heureux de leurs vies furent bien chamboulés.

Les ordres du gouvernement de Vichy concernant la participation à des camps de jeunesse ou bien la désignation des volontaires pour le service du travail obligatoire en Allemagne étaient transmis par une lettre officielle délivrée par un couple de gendarmes. Lorsque le destinataire n'était pas à l'adresse indiquée dans les dossiers administratifs, peu d'efforts étaient faits par les gendarmes patriotes pour chercher l'heureux absent et les ordres restaient le plus souvent sans suite. Mon père passa pas mal de temps à Nouvialle pendant ces années troublées, faisant ainsi d'une pierre deux coups : être absent de son domicile officiel était un moyen sûr pour esquiver les directives pétainistes malvenues et il évitait de trop user les semelles de ses souliers pour être près de sa bien-aimée. Bientôt mariés, alors que la moitié du monde est toujours à feu et à sang, mes futurs parents conçoivent votre serviteur sans savoir si on allait lui enseigner le français ou l'allemand à l'école. Quelques semaines avant mon apparition dans ce monde, une division de S.S. remonta du Sud-Ouest, en route vers la Normandie où les Américains avaient débarqué. Des combats eurent lieu dans la région comme en témoignent les ailettes d'obus de mortier que je découvrais de temps à autre dans les champs à l'occasion de séjours pendant les grandes vacances. Pourtant, le village eut plus de chance que des localités environnantes et, bien qu'il ait été traversé par ces barbares, il fut épargné par le cortège de malheurs qu'ils laissaient trop souvent dans leur sillage.

Après la guerre, la nouvelle famille alla vivre quelques années à Thérondels, une jolie bourgade située au nord de l'Aveyron, à quelques kilomètres de Faliès. Là, deux ans après moi, mon frère Jean

y naquit et à peu près deux ans plus tard, ce fut le tour d'Antoine. Notez au passage la régularité des naissances ! Mais, après tout, nos parents étant tous les deux de souche paysanne, une certaine planification des semences ne leur était pas étrangère, n'est-ce pas ?

Un beau matin, les cinq membres de la famille et une poignée de valises s'entassèrent dans un car, direction Neussargues. Âgé de seulement cinq ans, je quittais cette bourgade avec une réputation bien établie de gai luron et de casse-cou. Jugez-en ; j'étais le gamin qui avait transformé les vaches noires du boulanger en zèbres en leur dessinant des bandes blanches avec des morceaux de craie chipés à l'école. Une autre fois, j'avais ouvert la claie d'un parc où se trouvait une centaine de brebis. À peine la claie ouverte, elles se ruèrent à travers ce passage avant que j'aie le temps de me retirer. La première vague me fit tomber et le reste me passa dessus. Quatre cents pattes, même frêles, cela doit laisser des marques. Après le piétinement de cette horde ovine, les témoins effrayés s'attendaient à trouver un enfant aplati comme un bifteck sous les coups d'un attendrisseur de boucher. Que nenni ! Ils ont tous confirmé que je me suis relevé en rigolant, comme si ce qui venait d'arriver était la chose la plus cocasse au monde.

Le train quitta Neussargues en direction de Paris, destination privilégiée des Auvergnats qui quittent la terre natale avec l'espoir de faire fortune. Beaucoup débutent comme apprentis dans un restaurant ou un hôtel. Infatigables travailleurs, certains deviennent rapidement propriétaires. D'autres se font charbonniers, ces fameux « bougnats » qui contrôlent pratiquement la distribution des boulets et de l'antracite dans Paris et sa banlieue. D'autres encore se lancent dans la limonade.

Une de mes tantes tenait un hôtel à Belleville et elle mit à notre disposition une chambre ; nous y passâmes quelques semaines en attendant de trouver un endroit plus permanent pour y élire domicile. Dans la journée, mon père nous laissait pour vaquer à ses occupations. Cette chambre était bien petite ; mon seul souvenir en est que ma mère devait se faufiler entre les murs et le lit, en nous enjambant, Jean et moi, pour aller du réchaud où elle cuisinait au placard où se trouvaient les provisions et vêtements et au berceau où se prélassait Antoine. Bref, nous étions plutôt à l'étroit, tous les cinq !

Ce déménagement dans la région parisienne était le résultat d'un plan soigneusement mis en place par mon père. Il avait fondé une entreprise de distribution de parquets, ce qui était indéniablement une bonne idée au vu de l'immense effort de reconstruction qui allait prendre place maintenant que la guerre était finie. Son entreprise avait été nommée « Abel Parquet », sans aucun doute une combinaison

de l'initiale de son prénom Antoine et des trois premières lettres de son nom ; cette supposition en est toujours une, mon père ne l'ayant jamais confirmée car il reste toujours motus et bouche cousue sur cette affaire. En effet, en quelques mois, cette entreprise tomba malheureusement à l'eau. Le choix d'« Abel » était bien sûr une coïncidence, mais le nom de la première victime de la race humaine comme raison sociale était-il une invitation infortunée à la malchance ? Toutefois, la cause principale de ce fiasco fut son partenaire, un individu véreux qui s'octroya les fonds de l'affaire et disparut de la circulation, ne laissant à mon père que le recours de se déclarer en faillite. Foncièrement honnête, il considéra comme une affaire d'honneur de payer tous ses créanciers, ce qui est tout à son crédit car la loi ne l'y obligeait certes pas. Cette admirable conscience professionnelle le laissa toutefois sans un sou, avec une nouvelle appréciation sur la nature humaine et une aversion pathologique pour les dettes.

Bien sûr, ces événements se déroulaient sans que, Dieu merci, j'en aie la moindre idée. Parfois, je repense à ces revers et l'effet qu'ils ont eu sur mes parents, particulièrement mon père qui dut recommencer absolument de zéro. Quel désappointement cela dut être pour lui, le premier membre de la famille à être allé au collège. Que d'espoirs déçus par cette chute vertigineuse, que la remontée dut être pénible ! Est-ce que le fait qu'à un moment de sa vie il voulut être prêtre lui donna la force morale de surmonter les obstacles jetés sur son chemin ? Il n'a pas dû être facile, ce séjour dans le désert, et il dura bien plus de quarante jours ! Mais il le traversa sans « plinthes », comme il se doit à un spécialiste de parquet !

Trouver un travail n'était pas chose facile en cette période d'après-guerre. Il décrocha d'abord un boulot de camionneur. Pas très reluisant direz-vous, mais avec cinq bouches à nourrir pouvait-il se permettre de faire le délicat ? Il recommença donc au bas de l'échelle sociale, non par choix, mais par nécessité. Il trimballait du gravier de chantier en chantier. Il me prit une fois en tournée avec lui par une journée d'hiver. Un froid si intense régnait dans la cabine dépourvue de chauffage de ce vieux tacot que j'ai même été affligé d'une onglée aux orteils. Inutile de préciser que j'ai catégoriquement décliné ses invitations suivantes. Ensuite, il fut embauché comme comptable dans un restaurant parisien, ce qui améliora notre diète quotidienne. En effet, il nous apportait parfois des boîtes de gâteaux secs qui étaient devenus trop rances pour être offerts aux clients. Moins fine bouche que les nantis, nous les trouvions tous savoureux. Ma mère plaçait ces boîtes métalliques aux couvercles décorés de paysages colorés dans le buffet de la salle à manger, hors de notre portée, et ne les distribuait qu'au compte-gouttes.

Était-ce l'insouciance de nos jeunes années, l'ignorance indifférente des gamins, ou mes parents qui faisaient bonne figure devant nous ? En tout cas, l'amertume et l'inquiétude qui durent les habiter pendant cette période noire ne furent jamais apparentes. Pas de longs silences à table, pas de regards empreints de défaite et de résignation.

En quittant la chambre d'hôtel à Paris, nous sommes allés habiter dans un pavillon en location à Noisy-le-Sec. De cet endroit, il ne m'en reste que deux souvenirs : il était si délabré et avec des murs qui suintaient qu'on l'avait rebaptisé « Moisi-l'Humide ». En plus, il longeait un terrain vague où des rats étaient si gros que leurs queues auraient pu servir de pique-feu ; sans peur, ils tenaient tête aux chats les plus entreprenants du quartier. Après quelques mois, nouveau déménagement, cette fois à Nogent-sur-Marne, dans un appartement situé rue Manessier, au premier étage d'un immeuble, au-dessus d'une boulangerie. Cette situation privilégiée en ce qui concerne l'approvisionnement facile en pain était le premier de ses deux atouts. Le second était une vieille dame qui y logeait près de nous. Un petit chien laid comme un pou lui tenait compagnie. Elle avait le cœur sur la main et se prit d'amitié pour notre mère ; elle ne rechignait jamais à l'aider dans ces moments extrêmement difficiles. Mon frère Jean était très malade durant cette période ; le docteur venait très souvent pour lui faire des piqûres et j'étais le seul qui attendait ses visites avec des trépидations impatientes. Le médicament qu'il injectait à Jean était contenu dans des petites bouteilles en verre avec un couvercle en caoutchouc. Le toubib le transperçait avec l'aiguille pour soutirer la dose. Cela fait, je récupérais la petite bouteille vide. Elle ressemblait à un bidon de lait et était de la parfaite taille pour mon camion jouet. Je prétendais alors que j'étais le laitier de Thérondels faisant sa tournée de ramassage des bidons. Sans la moindre trace de honte, plus Jean recevait de piqûres, plus j'étais content ; je dois avouer avoir éprouvé une intense déception lorsqu'il fut guéri.

À cette époque, les biens familiaux étaient très modestes, si modiques en fait qu'ils pouvaient aisément tenir dans quelques valises. Cela facilitait grandement les déménagements, ce qui était une bonne chose car le suivant ne tarda pas. Il nous amena juste dans la rue suivante en descendant l'avenue de l'Amiral-Courbet, à peine à cinq minutes de l'appartement. Mes parents avaient loué un pavillon situé au 21 bis de la rue Saint-Quentin, située entre le boulevard de Strasbourg et l'avenue de l'Amiral-Courbet et c'est là que va se dérouler ce récit.

À l'angle nord de la rue et du boulevard se trouve le magasin *Le Comptoir français*. C'est là que nous faisons les courses journalières. À une trentaine de mètres de là, un peu plus haut sur le boulevard, il y a

le café du coin. Bien sûr, aucun de nous n'y a pénétré. Pourtant, sur le chemin de l'école, lorsqu'un client entre ou sort, on peut jeter un coup d'œil à l'intérieur. C'est toujours le même homme que l'on aperçoit derrière un long bar en zinc. En bras de chemise et ceint d'un tablier qui a dû être bleu avant la guerre, celle de 14, il ne semble avoir que deux activités : verser un liquide dans un verre, ou en essuyer un autre avec un torchon. Une cigarette lui pend des lèvres en permanence. Lorsque la porte s'ouvre, une odeur de Gauloises et de remugles de vinasse s'échappe. Derrière la grande vitre de la devanture, des rideaux garantissent la paix ou l'identité des clients. Cette vitre est décorée de plus de décalcomanies que la malle d'un voyageur invétéré qui aime faire savoir où il est allé dans le monde. Il y a plusieurs publicités pour les vins Nicolas. L'une prétend que le service des vins doit être une symphonie ; en ce qui concerne ce troquet, cela doit plutôt se rapprocher d'une rengaine ! Une autre plus spirituelle montre un amoureux apportant un bouquet de bouteilles à sa bien-aimée. Celle-ci lui demande : « Quel bon vin vous amène ? » Et lui de répondre : « Nicolas, ma chérie !... » D'autres vantent les qualités de Byrrh, qui clame en toute modestie que « Byrrh, c'est la France », de Cinzano, qui pour une étrange raison est en anglais, peut-être pour attirer nos libérateurs américains. Une autre est pour le vin au quinquina, « Dubo-Dubon-Dubonnet ». Bref, de la chicorée Leroux au Viandox : « le véritable jus de viande de bœuf », de « Y a bon Banania » en passant par une bouteille bombée d'Orangina présentée par une pin-up aux longues jambes nues, il y en a pour tous les goûts.

Lorsque je rencontre le cantonnier devant ce bistro, il me taquine en me demandant s'il peut m'offrir un petit blanc. Du tac au tac, je lui réponds que j'en ai déjà pris un au petit déjeuner et qu'un par jour mon docteur estime que ça me suffit. Il a dû entendre cette remarque des dizaines de fois, pourtant, lorsque je la fais pour la énième fois, sa tête part en arrière et il laisse échapper un rire tonitruant à vous secouer les tripes. Je l'aime bien, ce vieil homme.

La famille s'est agrandie avec André, né au début des années 50. Avant sa naissance, Antoine, Jean et moi étions surnommés les trois mages. Pourquoi ? Je l'ignore car non seulement on n'apportait pas de présents, mais en outre on n'était pas un cadeau pour mes parents : turbulents, dissipés, espiègles, polissons. Avec l'arrivée d'André, nous devenons les trois mousquetaires qui, comme chacun le sait, étaient quatre. Ah, Dédé surnommé le « Ded », on lui en a fait voir, le pauvre ! On lui a fait croire qu'il avait été trouvé sur le parvis de l'église Saint-Saturnin et qu'il avait été adopté comme un chien perdu. Mais il est traité comme un vrai membre de la famille, biberon compris. Chaque jour, le pot d'aluminium à la main avec son

couvercle accroché par une chaîne battant la mesure, l'un de nous va chercher un litre de lait. Bien que l'épicier puise le lait dans un grand réservoir encastré dans le comptoir avec une louche, il le fait honnêtement (le propriétaire ne « baptise » pas le lait comme certains de ses confrères). Lorsqu'il est à court, on se rabat sur le lait en poudre Guigoz. Ce commerçant est sympa en plus ; lorsqu'on est à court de tickets de rationnement qui sont toujours en vigueur, il nous donne du lait sans payer. Je suppose qu'il doit tenir une ardoise que mon père vient régler ses jours de paye ou lorsque les allocations familiales arrivent à la rescousse en début de mois.

Notre maison est au milieu de la rue, devant la chapelle Sainte-Anne. À part la chapelle et un charbonnier, un menuisier et un atelier de mécanique, la rue est longée de pavillons situés en retrait, derrière de petits jardins. Construits en meulière, cette pierre qui a l'air d'une éponge durcie ayant un peu trop servi, ils ont un aspect tristounet mais solide et, malgré leur simplicité, cossu.

Cette nouvelle demeure est bien située, pratiquement au centre de notre zone d'activités. Si on continue à grimper la rue de l'Amiral-Courbet après la boulangerie, une petite marche nous emmène à la place du vieil octroi qui borde le fort de Nogent. Ce dernier est un amalgame de collines et de terrains vagues qui encercle un fortin protégé par un large fossé. En descendant le boulevard de Strasbourg, on arrive à la place du Général-Leclerc où se trouve une gare et où, épisodiquement, viennent les fêtes foraines. Plus loin s'étale l'immense bois de Vincennes, lieu où on passe des heures à s'amuser. Dans l'autre direction, le boulevard conduit à l'école primaire, rue Guy-Môquet, à cinq ou six pâtés de maisons, celle dont je revenais à présent la tête basse, en route vers notre modeste demeure.

La maison

Notre pavillon n'a pas pignon sur rue. Il est en retrait, dissimulé par la propriété du curé qui officie à la chapelle. On y accède par un portail métallique dont la peinture est boursouflée par-ci ou s'écaille par-là. Il s'ouvre sur un étroit chemin de terre battue, d'une trentaine de mètres de long, toujours humide car il est assombri par les hauts murs de la maison du prêtre et de l'autre voisin entre lesquels il se faufile presque honteusement. Il se termine sur une petite cour faisant face à la maison. Un compteur à gaz se trouve dans un appentis de un mètre de haut dont le principal intérêt pour nous est qu'il nous sert de mirador pour espionner ce qui se passe chez les voisins. À côté pousse un lilas dont mon père coupe au printemps, lorsque la sève monte et l'écorce se détache facilement, quelques jeunes branches pour nous faire des sifflets. Sur la droite, à l'autre bout de la cour, on descend deux marches et le jardin se trouve là, carré et en friche. Un prunier vénérable aux branches tordues et un plus jeune auquel il est facile de grimper sont les seuls arbres. Au fond, à droite, une minable cabane aux murs plus rapiécés que le manteau d'un clochard et recouverte de tôle ondulée « dentelée » de trous de rouille pourrait s'intégrer sans le moindre effort dans n'importe quel bidonville.

La maison a deux étages. L'entrée s'ouvre à droite sur un vestibule : il mène à la cuisine et à gauche il débouche sur la salle à manger. Au-delà, une autre pièce ressemble tellement à un débarras que cela doit en être indubitablement un. De l'entrée, un escalier monte au premier étage. À droite de cet escalier se trouve une chaudière qui ne fonctionne pas. L'escalier conduit d'abord jusqu'à un palier où se trouve le cabinet, puis prend un virage en épingle à cheveux pour atteindre l'étage. Avec cet arrangement, il s'avère donc que de la dernière marche de l'escalier on surplombe la première en se penchant au-dessus de la rampe. Ce détail n'a pas échappé à Antoine et il décide un beau jour de vérifier si la chute d'un corps lourd est aussi verticale que les lois de la physique le prétendent. Une telle expérience est un peu inattendue de la part d'Antoine car son intérêt pour les sciences semble assez limité ; venant d'André qui démonte tout ce qui lui tombe sous la main, cette expérience aurait moins surpris. Donc, juché sur la dernière marche, Antoine contemple le sommet de mon crâne, bien exposé car je suis en train de lire, assis sur la première marche, un étage plus bas. Il prend un marteau et, tenant

le manche entre deux doigts, il le centre sur ma tête, avec la même application qu'un bombardier calculant le meilleur moment pour larguer son chargement de bombes. Il est bien sûr évident que j'imagine cela car, si j'avais constaté *de visu* ces préparatifs, j'aurais avec élégance esquivé le projectile ! Plongé dans mon livre et ignorant de ses activités, je ne bouge donc pas. Son ajustement est parfait car ce projectile tombe au beau milieu de mon occiput. Immédiatement de la zone d'impact jaillit une rivière de sang, dégoulinant sur mon visage, coulant dans mon cou, s'écrasant en étoiles écarlates sur les pages de mon livre. Attirée par mes cris, ma mère surgit de la cuisine et ma tête ensanglantée doit lui donner une des plus belles frayeurs de sa vie. Alors que le sang chaud me dégouline le long du dos, elle ne perd toutefois pas un décilitre de sang-froid, récupère une pile de serviettes et se met à éponger le déluge poisseux. Les serviettes tournent vite au rouge, mais il s'avère que la coupure est superficielle, bien qu'elle m'assure qu'elle aperçoit la blancheur de l'os à travers la peau éclatée.

— Je crois qu'il y a plus de peur que de mal, dit-elle, les mains aussi rouges que celles d'un chirurgien venant de pratiquer une opération à cœur ouvert.

Ce n'est qu'une demi-vérité ! J'ai eu peur certes, mais j'ai drôlement mal ! La blessure cesse bientôt de saigner sous la pression du tissu et est jugée par ma mère pas trop grave et ne nécessitant pas de somner le docteur. « Sommer », un mot inhabituel dans la bouche de notre mère, probablement suggéré par la vue de son fils aîné à demi assommé ! Il faut quand même admirer son aplomb ; il est à parier que bien des mères m'auraient expédié à la salle des urgences ou, au moins, appelé le toubib. Mais chez nous, une haute fièvre, par exemple, ne nécessitait pas en elle-même une visite du docteur, sauf si on pouvait faire frire un œuf sur le front du malade.

Il est aussi vrai que, sans voiture ni téléphone, aller à l'hôpital ou appeler le docteur n'était pas à la portée de notre mère ! En outre, ses origines paysannes ne l'ont jamais vraiment désertée. En plus d'un bon sens et d'une solidité pratiquement à toute épreuve, une autre caractéristique est que l'on n'a recours à un docteur qu'à la toute dernière extrémité. Si ce dernier prend trop de temps pour arriver, il risque de rencontrer en route le curé du coin venu administrer l'extrême-onction !

En haut de l'escalier, à droite se trouvent une salle de bains et trois chambres. Cette bâtisse est d'une construction robuste, mais dont l'entretien négligé est évident. Les preuves de cet abandon ne manquent pas. Les murs de l'escalier sont recouverts d'un vieux papier peint qui se décolle ici et là en larges morceaux hors d'atteinte dans la

haute cage ; ils pendent comme les voiles déchirées d'un trois-mâts ayant mal survécu à une tempête, exposant de larges plaques de plâtre piquées de taches de moisissure noires. Pour une raison inconnue, la salle de bains du haut est sans eau, ce qui est, il faut bien en convenir, un inconvénient majeur qui la rend aussi utilisable qu'une voiture sans roues.

Durant les journées glaciales de l'hiver, le froid envahit gaillardement les pièces de la maison, particulièrement les chambres. Les carreaux des fenêtres se recouvrent d'une couche de givre dans laquelle fleurissent des fougères fossilisées, semblables à celles laissées par des plantes préhistoriques dans les strates d'une pierre. Les draps sont si froids qu'une marmotte elle-même aurait hésité à venir y hiberner. En fait, comme le remarque Jean, il y fait un froid si « bérien » qu'on se croirait dans les steppes de l'Asie centrale. Pour diminuer ce contact glacial, on met les jambes en ciseaux avec les cuisses plaquées contre la poitrine, les genoux touchant presque le menton dans la posture d'une momie aztèque. Pendant de longues minutes, la peau hérissée en chair de poule et les dents jouant aux castagnettes, on attend que la température du corps se dissipe suffisamment pour réchauffer les draps. La température est parfois si insupportable que ma mère met des briques dans le fourneau de la cuisine. Lorsqu'elles sont brûlantes, elles sont enveloppées dans des vieux journaux et apportées dans la chambre. Elle est bienfaisante la chaleur de ce bloc d'argile contre la poitrine. Dans le lit, la brique est d'abord placée près de l'oreiller. En se glissant entre les draps, les pieds la repoussent doucement vers le fond, le reste du corps se réchauffant sur cette piste chaude. Petit à petit, la chaleur passe de cette brique dans le corps, grelottant et, alors qu'il se réchauffe, le sommeil vient. Mes trois frères et moi couchons dans la même chambre, partageant deux étroits lits où nous nous allongeons tête-bêche, aussi proches que les honneurs sur une carte à jouer. Chaque soirée hivernale, sournoisement, chacun attend que son voisin de lit aille se coucher le premier pour qu'il le réchauffe un peu. Parfois, cette attente est très longue !

En résumé, c'est une résidence qui reflète parfaitement les fins de mois difficiles des locataires. Elle ne l'ignore pas puisqu'elle se rend invisible de la rue pour dissimuler sa honte ! Avec une salle de bains hors service au deuxième étage, la toilette a lieu dans l'évier de la cuisine. Sans eau chaude, inutile de dire que nos ablutions sont plutôt écourtées ; cela ne nous gêne pas outre mesure car, *dixit* Jean : « Où y a de l'hygiène, y a pas de plaisir ! » Parfois, toutefois, un décret maternel ou paternel impose un décrassage énergique de la tête aux pieds. Le lavage des cheveux ne prend pas longtemps, vu qu'ils sont extrêmement courts ; notre père est un adepte de la coupe au bol. Il a

acquis une tondeuse qu'il utilise avec une dextérité inégalée, réduisant les visites chez le coiffeur à néant. Il place un bol sur la tête et rase tout ce qui dépasse de cette calotte de porcelaine. Ce qui reste est tondu à deux ou trois millimètres, en une coupe en brosse qui n'aurait pas déparé un forçat en route pour les bagnes de la Guyane. Le lavage des cheveux se fait sans shampoing, avec du savon de Marseille, un cube marron clair de la taille d'un paquet de margarine lorsqu'il est neuf.

Le système électrique de la maison n'est pas très sûr. La dernière pièce du rez-de-chaussée sert à la fois de débarras et de garde-manger : y sont entreposés des sacs de trente kilogrammes de pois cassés, de haricots secs et de lentilles, d'autres de pommes de terre, une ou deux tranches de morue séchée, plus un bric-à-brac indescriptible laissé là par les occupants précédents. Au-dessus de la porte, sortant du coin sous le plafond, pendent les bouts de deux fils électriques. Pourquoi se terminent-ils là ? Pourquoi sont-ils dénudés ? Dieu seul le sait. Par contre, ce que je sais, c'est qu'ils représentent un certain danger, comme tout ce qui est électrique. Après tout, les parents m'ont répété assez souvent de ne pas enfiler des clous dans les prises de courant quand j'étais petit. Mais ces deux fils de cuivre rouge qui sortent d'une enveloppe tressée sont une tentation irrésistible. Ayant assez de bon sens pour savoir que si je les touche directement, à main nue, le résultat risque d'être douloureux, je tente une approche plus prudente. Je prends une pomme de terre dans un sac, grimpe sur une chaise et approche le tubercule des deux fils exposés. D'abord, il ne se passe rien. Jean qui est moins stupide que moi et observe cette expérience à une distance sûre me dit :

— La patate est peut-être trop sèche. T'as pas vu le film de Charlot au patro ; il attrape un fil électrique au milieu d'une flaque d'eau et y s'met à gesticuler une danse de Saint-Guy.

Il a peut-être raison. Je brise la pomme de terre. J'approche une moitié des fils et le miracle se produit. Une petite étincelle bleue se forme entre un fil et la patate.

— Hé, Jeannou, t'as vu ça ? crié-je, tout excité.

Les volets de cette pièce étant fermés nuit et jour, l'étincelle a été particulièrement brillante.

— Non, t'étais en face, répond-il. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Regarde bien.

Il s'avance un peu et j'oriente la patate pour qu'il puisse admirer le phénomène dans toute sa splendeur. Une étincelle se forme, bleu clair, accompagnée des gais crépitements. J'éloigne doucement la pomme, l'étincelle s'allonge un peu, puis disparaît.

— Alors, c'était chouette, hein ? On dirait la queue d'une étoile filante.

— Ouais. Attends avant de recommencer, j'veais aller chercher l'Toine et l'Ded, dit-il en sortant rapidement.

Lorsqu'ils reviennent tous les trois, je reprends ma démonstration. Devenu un expert, j'éblouis mes spectateurs. En bougeant la pomme de terre, l'intensité de l'étincelle varie ; je l'allonge à volonté, changeant par la même occasion les notes des pétilllements. De la vraie magie !

— Est-ce que je peux essayer ? demande André.

— Non, t'es trop petit, répond Jean. C'est mon tour, tu m'passes la patate, Paul ?

Il s'approche de la chaise. Antoine garde ses distances, le plus intelligent de nous tous, il se trouve. Avant de laisser la chaise à Jean, j'expérimente une dernière fois. Mal m'en prend ! Les crépitements familiers sont remplacés par un bref sifflement. Je ressens un choc qui m'ébranle de la tête aux pieds et, sans savoir comment, je me retrouve allongé au milieu de la pièce dans un noir le plus profond. Je peux à peine bouger et cette brusque obscurité m'inquiète. Suis-je devenu aveugle ? Mes frères bougent et chuchotent autour de moi et l'un d'eux trébuche sur moi.

— Hé, Paul, tu vas bien ? demande une voix que je ne peux identifier.

— J'crois, oui, pourquoi y fait tout noir ?

— J'sais pas. Y a plus de lumière.

La lueur d'une lampe électrique apparaît, balayant le plancher.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici ? tonne la voix familière du *pater familias*.

— Paul s'amusait à faire des étincelles avec les fils électriques et il est tombé, explique Antoine.

— Quoi ? crie le papa. Quels fils ?

Alors qu'Antoine lui montre, il s'agenouille près de moi.

— Paul, tu vas bien ?

Il me tapote les joues, ce qui est une sensation insolite car, habituellement, quand ses mains entrent en contact avec elles, c'est d'une manière plus brutale !

Finalement, je retrouve l'usage de mes membres et j'ai l'impression de renaître. Lorsque le papa s'est assuré que je vais bien, il va changer les plombs qui ont sauté. Lorsque la lumière revient, il en fait de même. Avec du chatterton, il isole l'extrémité des fils et nous interdit de les toucher, sous peine de punition mémorable.

Notre sœur Alice, la dernière addition de la famille, nous regarde avec ses beaux yeux de nourrisson étonnés par tout ce qu'ils voient. Elle est dans les bras de maman qui est venue découvrir les raisons de ce tumulte qui a créé cette panne de courant. Rassurée, elle regagne la cuisine.

Cette pièce est la plus importante de la maison. À gauche, un buffet contenant les ustensiles et la vaisselle. Le poste de radio repose sur la partie inférieure. Au fond, il y a un fourneau, une cuisinière à gaz et l'évier. À droite, devant la fenêtre, se trouve une longue table accompagnée de deux bancs. C'est la pièce de la maison où on passe le plus de temps. Le matin, elle sent la cendre qui s'est refroidie pendant la nuit dans le fourneau. On s'y lave, on y mange, on y fait les devoirs, on y écoute la radio. Le dimanche, à 1 heure, les chansonniers font leurs numéros en direct du Moulin de la Galette à Paris. Ces artistes irrévérencieux se moquent de tout, débitent leurs calembours, galéjades et jeux de mots, et nous, assis autour de la table, on rigole jusqu'à ce que les larmes nous montent aux yeux. Il y a quelque chose de réconfortant à voir ses parents rire sans retenue, vous ne trouvez pas ? Je ne sais trop pourquoi, mais c'est apaisant, signe que tout va bien.

Les devoirs

Nous sommes en train de faire nos devoirs sur la table de la cuisine, mes frères et moi. Pour ne pas être en reste, Alice, qui n'en a bien entendu pas encore, gribouille avec sa boîte de crayons de couleur. Son travail ne sera pas noté, mais elle se débrouille bien ; peut-être sera-t-elle un peintre célèbre un jour ? Nos devoirs par contre seront notés. Sous peu, ils seront vérifiés quand le papa arrivera de sa journée de travail :

— Alors, dira-t-il d'une voix qui dissimule tant bien que mal la fatigue qui l'habite, est-ce que les leçons sont apprises ? Est-ce que les devoirs sont faits ?

D'une seule voix, on lui affirmera que oui. Mais lui, côté devoirs, il est comme saint Thomas : il ne croit que ce qu'il peut voir.

— Bon, on commence par quoi et par quoi ? La grammaire, le calcul la table de multiplication ? continuera-t-il.

Inutile de vous dire qu'il n'y aura pas la cohue au portillon ! Enfin, il est manifestement exténué après une longue journée, pourquoi ne se repose-t-il pas en lisant le journal ? En fait, Jean le lui tend, plein d'espoir, mais il le met de côté. La prétendue bonne action de Jean lui vaut le droit d'être le premier examiné. Ses problèmes de multiplication et de division sont vérifiés avec des paupières lourdes, mais aucune erreur n'échappe au regard paternel.

Maman est assise près du fourneau qui s'éteint lentement, avec, de temps en temps, les cliquetis du métal qui refroidit. La vaisselle est rangée : c'était à moi de la faire ce soir, et à Antoine de l'essuyer. C'est maman qui la range toujours dans le buffet toutefois. Je suppose qu'elle est fatiguée de remplacer les assiettes et les verres cassés.

Cela fait, elle s'est assise sur une chaise, à côté du buffet. D'un tiroir, elle a retiré de la laine et des aiguilles et elle s'est mise à tricoter. Ce soir, c'est un pull-over pour André. Mon crayon me tapotant les dents, réfléchissant à un problème d'arithmétique, je l'observe. Elle tricote sans regarder les aiguilles, ses yeux bienveillants fixés sur sa couvée au travail, cette douce mère poule. Elle capte mon regard et me donne un de ses tendres et timides sourires. Ses mains rougies par trop de vaisselles, de nettoyages à la paille de fer et de lessives semblent manier les aiguilles sans qu'elle y accorde son attention. Une reste presque immobile pendant que l'extrémité de l'autre accomplit des sortes de nœuds qui ont l'air bien compliqués. Les anneaux de laine s'alignent sur les aiguilles comme les anneaux de rideaux sur leurs tringles. En fin de course, elle tire sur le fil de

laine et la pelote qui est par terre tressaute comme un chaton en train de s'amuser. Parfois, elle s'interrompt pour compter quelque chose et je me demande si tricoter est plus difficile que faire mes devoirs. Elle passe ses moments libres (s'ils peuvent être qualifiés ainsi !) avec des aiguilles à la main. Je ne serais pas surpris si elle avait tricoté des hectomètres de chaussettes et d'écharpes jusqu'à ce jour. Hier soir, c'était justement une paire de socquettes dont elle reprisait les talons ajourés.

Elle n'a jamais vécu pour elle depuis son mariage. Son existence a été dédiée à son mari et à ses enfants. Jamais elle n'a détourné un seul moment de sa vie pour son propre compte.

Il semble que ses journées se partagent entre deux missions. La première est de remettre la maisonnée et ses occupants en ordre de marche, que cela soit une chemise déchirée à recoudre, un genou de pantalon à raccommoder, du linge sale à lessiver, un plancher à nettoyer, un bébé à consoler, ou l'un des plus grands malade à remettre sur pied. La seconde est de nous nourrir. Pendant que l'on prépare notre avenir à l'école, elle prépare les repas à la maison.

Ces moments dans cette cuisine sont savourés. Il y flotte toujours une odeur de bons plats refroidis : soupe de pois cassés, pommes de terre à la poêle, purée à la morue, signes que l'on n'y aura jamais faim. On y est bien, en sécurité, dans ce refuge de la tendresse parentale.

La punition

Revenons maintenant au carnet de notes. Il fut donc une fois où mon carnet était orné d'une note si piteuse que la frayeur que je ressentais rien qu'en pensant à la réaction de mon père me fit oublier tout bon sens. « Je lui montre ce carnet, pensai-je, et je vais comprendre ma douleur. » Je décidai donc, sans qu'une seule seconde les conséquences fâcheuses d'un tel acte m'effleurant, de signer le carnet moi-même. Imiter sa signature n'était pas un problème insurmontable ; je m'étais entraîné à le faire, plus par amusement qu'avec l'intention de la copier avec un mauvais dessein en tête. Mais la situation demandait des mesures désespérées et je mis mon plan à exécution. Tout d'abord, il me fallait un stylo qui ressemblait au sien ; j'en trouvai un auprès d'un copain qui le portait juste pour faire bien : on n'avait le droit d'utiliser que des crayons et des porte-plumes. J'emportai le carnet au cabinet et, appuyé contre la paroi, je falsifiai la signature de mon père dans la semi-obscurité de cet endroit qui semblait tout à fait approprié pour la vilenie de mon acte.

La signature était passable et, pleinement satisfait de ma mauvaise action, je laissai le carnet de notes dans le casier ouvert sous mon pupitre. Le week-end se passa bien grâce à mon subterfuge, mais le lundi matin ne débuta pas sous les mêmes auspices.

Dès le début de la classe, l'instituteur m'interpella :

— Bélard, voulez-vous avoir l'obligeance de venir sur l'estrade ?

Ce que je fis avec des jambes flageolantes.

— Enlevez les mains de vos poches, mettez-les derrière le dos et tournez-vous vers la classe, s'il vous plaît.

Cela ne me plaisait pas mais j'obéis ; sa politesse ne me disait rien qui vaille et je pouvais sentir le sang désertier mon visage. Les regards des élèves étaient tournés vers moi mais, au-delà du premier rang, tout était flou. Je n'ai jamais aimé être le centre d'intérêt et dire que je me sentais comme un chrétien au milieu d'une arène, attendant les lions affamés qui salivaient derrière les grilles sur le point de s'ouvrir, n'était pas exagéré.

— Alors, Bélard, pourquoi n'expliquez-vous pas au reste de la classe ce que faisait votre carnet dans votre pupitre, ce matin, lorsque le préposé au nettoyage l'a trouvé ? demanda-t-il en brandissant le carnet rose.

— Ben, heu, m'sieur, il était là pasque j'l'avais laissé, ânonnai-je

d'une petite voix, tremblotant et avec les genoux qui jouaient aux castagnettes.

— Plus fort, s'il vous plaît, commanda-t-il. Le fond de la classe ne vous entend pas. Et veuillez être plus précis sur la présence du carnet dans votre casier.

— Il était là parce que j'l'ai signé moi-même sans le montrer à mes parents, répétais-je, d'une voix trop haute et remplie de honte.

J'étais abasourdi par la découverte de mon subterfuge et complètement mortifié qu'il fût dévoilé devant toute la classe. Des murmures parcoururent les rangées et des ricanements se faisaient entendre ici et là. Bon, j'avais fait une connerie, je le savais bien et je méritais d'être puni ; je n'avais pas de problème avec ça. « Tu te fais prendre, tu payes », c'est de bonne règle. Mais pourquoi ne le faisait-il pas à huis clos au lieu de m'avilir devant tous mes potes ? Il allait me filer un complexe pour le restant de mes jours, ce mec ! Tout ce que je désirais, cette minute, c'était qu'on en finisse : « Allez, file-moi une punition et envoie-moi dans ton cachot. » Il y avait deux placards étroits le long du mur, l'un pour son manteau, l'autre pour quelques fournitures. Ils étaient séparés l'un de l'autre de la largeur d'une porte ; lorsque celle du placard de fournitures était ouverte en grand, elle fermait l'espace, formant une petite cage dans laquelle un élève pouvait à peine bouger. C'était là que cet émule de Louis XI plaçait au piquet les élèves qu'il punissait. Un séjour d'une heure ou deux dans cette geôle de bois n'était pas rare. En fait, une fois, un de mes copains séquestré là en avait profité pour piquer un petit roupillon, créant un fracas de tous les diables lorsqu'il se réveilla brusquement en ayant oublié où il était. Mais mon tourmenteur n'avait pas terminé.

— Dites-moi, Bélard, vous savez, il semblerait que votre intelligence habituelle vous ait quitté sans laisser d'adresse. Cela me sidère un peu d'ailleurs. J'attendais mieux de vous et je dois dire que cela me déçoit éminemment. Voyons, continua-t-il, d'abord, vous laissez le carnet dans votre pupitre. Avouez que ce n'était pas très malin, n'est-ce pas ? Pourquoi ne pas plutôt le garder dans votre cartable, cela aurait été plus sûr, ne trouvez-vous pas ?

La seule chose que j'aurais voulu retrouver à ce moment-là, c'était ma dignité. Toutefois, je devais bien admettre qu'il avait raison. À ma décharge, jusqu'à ce matin, je ne savais même pas que la classe était nettoyée. Comment aurais-je donc pu penser qu'un employé allait me cafarder ? Je ne disais rien, ne pensant pas qu'il attendait un commentaire.

— Ensuite, continua-t-il d'un ton onctueux, prenant un évident plaisir à ma déconvenue, comment comptiez-vous expliquer le mois prochain à vos parents l'apparition de cette signature ? Voyons, le Saint-Esprit peut-être ?

Rigolade générale dans la classe. Mon sang choisit ce moment-là pour remonter, inondant mes joues du rouge de la honte. J'étais moins humilié maintenant par le fait d'avoir imité la signature de mon père que par le fait d'apparaître comme un simple d'esprit devant mes copains. Il avait encore raison, l'instituteur, comment aurais-je expliqué cette signature spontanée ? Il m'énervait au plus haut point en exprimant tout haut ce que je pensais tout bas, mais que je ne voulais pas entendre dire. Quel désastre cette affaire devenait.

— Alors, Bélard, pas de réponse. Escomptiez-vous le signer pendant le reste de l'année ou, par hasard, n'auriez-vous pas anticipé les conséquences de votre pitoyable action ? dit-il, goguenard. Tiens, autre chose. Ne pensiez-vous pas que votre père allait se demander pourquoi il n'y avait pas de carnet de notes ce mois-ci et peut-être s'interroger de cette anomalie ? Après tout, il me fait assez fréquemment l'immense honneur de me rendre visite pour s'enquérir de vos succès scolaires. Ah, mon petit Bélard, ne craigniez-vous pas de vous embrouiller dans un tel tissu de mensonges cousus de fil blanc ? En fait, je suis assez curieux de savoir comment vous comptiez vous sortir de cette situation cornélienne. À propos, qui peut me dire ce qu'est une situation cornélienne ? demanda-t-il en se tournant vers la classe.

Le lèche-bottes de service s'exclama qu'il s'agissait d'une situation dont il est difficile de s'échapper.

— Excellent, excellent ! Alors, Bélard, de cet imbroglio, vous comptiez vous en tirer comment au juste ? sollicita-t-il.

Il m'encourageait d'un geste qu'il devait trouver auguste.

Il était perché sur une estrade de dix-sept centimètres de haut et, de cette éminence, il devait se prendre pour un membre de la famille royale juché sur son trône. Il se réjouissait vraiment de ma déconfiture, cette espèce de comte ! S'il avait l'intention d'être désobligeant, il réussissait pleinement et mon orgueil en prenait un sacré coup. Je restais coi, les joues en feu autant par ses sarcasmes que par la mise au jour de ma complète ineptie. Finalement, il mit fin à mon calvaire.

— Rien ! Pas la moindre idée ? Cela ne me surprend pas. Bon, tout ceci mérite bien une punition sortant un peu de l'ordinaire, vous ne croyez pas, conclut-il, prenant la classe à témoin, un sourire un tantinet machiavélique plaqué sur son visage suffisant. Allez chercher votre cahier de devoirs.

Je descendis si vite de l'estrade que je trébuchai et je me serais cassé la figure sans l'aide d'un pupitre. Je fouillai dans mon cartable à la recherche du cahier.

— Allons, Bélard, dépêchons-nous un peu, s'il vous plaît.

Sa fausse politesse commençait vraiment à me taper sur les nerfs.

Et pourquoi il me vouvoyait, ce tordu, ce qu'il ne faisait pas en temps normal ?

— Vous l'avez ? Très bien. Asseyez-vous et écrivez ce que je vais vous dicter : « Dorénavant, je n'imiterai plus la signature de mes parents sur mon carnet de notes. » Point à la ligne.

Il répéta la phrase, puis m'ordonna de l'écrire neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois de plus. La classe tressaillit en entendant la sévérité de la sentence, des respirations cessèrent. Je calculai que cela allait me prendre au moins une semaine. Cette phrase prenait deux lignes du cahier. J'allais me farcir deux mille lignes ! DEUX MILLE LIGNES ! « Il est complètement dingue, ce vicelard ! » pensai-je. Je n'étais pas le seul à penser cela d'ailleurs, comme je l'appris par la suite.

— Cette phrase est longue, vous aurez probablement besoin d'un autre cahier, dit-il en m'en tendant un. Bon, maintenant, suivez-moi, voulez-vous, poursuivit-il en prenant une voix de croque-mitaine.

« Le suivre, qu'est-ce qu'il veut dire ? » me demandai-je, à nouveau alarmé. D'habitude, le puni était simplement relégué au dernier rang au fond de la classe où il pouvait subir sa punition hors de la vue des autres écoliers.

Qu'est-ce qu'il avait encore en réserve pour moi ?

L'amour familial

Le matin, papa se rase dans l'évier de la cuisine. Il a en main un genre de pinceau à poils courts qu'il nomme un blaireau, mais qui ressemble plus à une brosse pour peindre des pochoirs. Il le trempe dans une casserole d'eau bouillante sur le réchaud, il touille la crème à raser déposée dans une sorte de bol plat en caoutchouc et l'étale sur ses joues. Puis il prend un rasoir dont il affûte la fine lame avec de longs va-et-vient sur un morceau de cuir. Lorsque le fil du rasoir passe sur sa peau, il crisse. Après le rasage, ses joues sont rougeaudes et brillent légèrement. Des fois, il me prend la main pour faire glisser le bout des doigts dessus. J'aime ce simple geste ; sa peau est lisse et chaude comme un morceau d'ardoise resté au soleil.

Lorsqu'ils ont plusieurs enfants, comment les parents divisent-ils leur amour ? Y a-t-il un préféré ? Est-ce que l'aîné a un avantage, ou est-ce la petite dernière ? C'est une question qui m'a toujours intrigué, non parce que je m'estime grugé dans ce domaine, mais simplement d'un point de vue purement mathématique, comme j'aborderais un problème de fractions. Est-ce que, dans le cas de six enfants, chacun reçoit exactement un sixième de l'amour parental ? Ou bien est-ce que cette question ne se pose même pas, l'amour se divisant également par simple instinct ou suivant des circonstances particulières ?

D'un autre côté, est-il difficile pour les enfants d'exprimer les sentiments qu'ils éprouvent envers leurs parents ? Ne voulant pas généraliser, je me contenterai de déclarer que j'entre dans cette catégorie, et, autant que je sache, mes frères aussi. Les seules fois où j'ai dit à mes parents que je les aimais, c'est sûrement par l'intermédiaire d'une phrase écrite sur une carte réalisée à l'école à l'occasion de la fête des pères ou des mères. J'ai beau me creuser la mémoire, je ne me souviens jamais avoir prononcé ces mots de vive voix. Tout compte fait, je ne me rappelle pas non plus les avoir entendus exprimés par nos parents envers nous. C'est bien là toute cette pudeur paysanne qui empêche d'extérioriser les sentiments. Et pourtant, il n'y a pas le moindre soupçon de doute au sujet de l'amour qu'ils ressentent pour nous et vice versa.

Vous savez, je crois que l'on est tous des adeptes confirmés du proverbe : « On ne s'aime bien que quand on n'a plus besoin de se le dire. »

L'infâme promotion

L'instituteur sortit rapidement de la salle de classe. Je le suivais sous les regards perplexes des élèves qui se demandaient si je partais en exil et où. Un peu plus loin dans le couloir, il frappa à la porte du cours supérieur. Lorsque M. Cabot lui dit d'entrer, il m'ordonna de l'attendre une minute. Par la porte entrebâillée, je pouvais le voir parlementer avec son confrère. Finalement, il me fit signe de venir. J'entrai, suivi maintenant du regard interrogateur des grands : une nouvelle recrue prodige rejoignait-elle leurs rangs ? M. Cabot me désigna un pupitre vide le long de l'allée centrale, à peu près au milieu de la classe, et me dit simplement de commencer ma punition. Mon instituteur reprit le chemin de ma classe et, tête baissée, j'attaquai les premières lignes de mon roman-fleuve alors que mon nouveau garde-chiourme reprenait son cours là où il l'avait interrompu.

À l'heure de la récréation, je me levai avec les autres, mais l'instituteur intervint :

— Non. Bêlard, pas de récréation pour toi. Tu restes là pour continuer ta punition. Vous autres, dit-il, s'adressant au reste de la classe, ne le dérangez pas, s'il vous plaît.

Intrigués, les grands s'arrêtaient quand même près de moi pour reluquer mon cahier. Ils rigolaient généralement après avoir lu le texte, mais sans méchanceté, avec quelques commentaires chuchotés, du genre : « C'était pas très malin, hein. »

À midi, j'eus ma première pause pour aller manger à la cantine. Généralement, après le repas qui durait à peu près une demi-heure, on restait dans la cour jusqu'à 1 heure et demie, mais M. Cabot me demanda de revenir immédiatement dès que le repas serait terminé. Je retrouvai mes copains autour de la table. Ils étaient de bonne humeur, avec cette bonhomie teintée d'admiration que les écoliers ont généralement pour les punis, quelle que soit la cause de la punition.

— Alors, où est-ce que t'es passé, dans le bureau du dirlo ? demanda Christian.

— Non, j'suis dans la classe de Cabot. Je me farcis les lignes pendant qu'il fait son cours.

— Où t'étais à la récré ? On t'a cherché, mais on t'a pas vu.

— J'suis privé de récré ; en fait, j'dois retourner en classe dès que j'ai fini de manger.

— Dis donc, t'as sacrément dérouillé. Tu faisais une sacrée bouille sur l'estrade. J'ai cru que t'allais tomber dans les pommes.

Il me rappelle un bien triste moment, mais je lui confirme que j'aurais dû tourner de l'œil, précisant que je préférerais piquer un roupillon à l'infirmerie que d'me taper ces lignes.

— T'en as écrit combien déjà ?

— J'sais pas, cinq ou six pages, cent trente peut-être.

— Eh bé, tu vas y être pour un moment en cours supérieur. Écoute bien ce que Cabot dit et, comme ça, tu nous l'répéteras et on aura de l'avance sur les autres l'année prochaine, remarqua Alain en rigolant.

— Ouais, s'il m'apprend quel était le prénom de Charles X, j't'en ferai part, ducon ! rétorquai-je.

Christian revient à la charge, constatant que, quand même, j'avais été un peu con de signer le carnet. Il ajoute que j'aurais dû le lui donner, qu'il l'aurait signé pour moi. Et puis il me donne le coup de grâce en me demandant pourquoi je l'ai planqué dans mon casier où tout le monde pouvait le voir.

— Et qu'est que ça aurait changé ? rétorquai-je.

— T'aurais dit à l'institut que t'avais laissé le carnet en classe parce que t'avais peur de ton père, mais tu savais pas que quelqu'un allait l'signer.

— Arrête de déconner, il m'aurait jamais cru.

— Peut-être, mais c'est pas toi qui l'aurais signé. Qu'est-ce que tu vas raconter à tes parents ?

— J'sais pas encore, dis-je en frissonnant rien qu'à y penser. Faut que je réfléchisse.

Alors qu'ils se dirigeaient vers la cour pour jouer aux osselets, je triturais ceux que j'avais dans ma poche en regagnant mon donjon.

Il me fallut deux jours et demi pour finir la punition. À vingt-trois lignes par page, j'avais rempli plus de quatre-vingt-six pages ! J'aurais pu décrire ma vie dans un tel espace. Je levai la main.

— Oui, dit M. Cabot.

— J'ai terminé, monsieur.

— Bien, retourne dans ta classe. Et j'espère bien ne pas te revoir avant l'année prochaine, c'est entendu ? dit-il non sans gentillesse.

Je cognai timidement à la porte de ma classe.

— Tiens, tiens, notre faussaire est de retour. Reprenez votre place, Bélard, invita le pédagogue de cours moyen après avoir jeté un regard distrait à la liasse de lignes que je lui avais tendue. Et soyez un peu plus honnête dorénavant, voulez-vous.

Quelques applaudissements discrets retentirent alors que je regagnais mon pupitre, mais ils furent instantanément écourtés par un sec coup de règle sur le bureau et un « silence » tonitruant du maître des lieux.

Je n'avais toujours pas décidé quand et comment j'apprendrais la nouvelle ignominieuse à mes parents. Je ne savais pas comment le faire, mais il était douloureusement évident que, si je ne le faisais pas avant l'arrivée du prochain livret, la punition que je venais de terminer serait de la rigolade comparée à celle, paternelle, à venir. D'ordinaire, lorsque l'on recevait une punition en classe, elle était doublée par mon père. Si c'était le cas avec celle que je venais de terminer, j'allais y passer plus de temps que Tolstoï avait mis pour écrire *Guerre et Paix* !

Finalement, je choisis la voie la plus sûre ; j'approchai ma mère, seule dans la cuisine, à un moment où mon père se trouvait à plus de deux kilomètres de notre maison, sur son lieu de travail. Elle avait déversé un sac de lentilles sur la table et était en train de les trier, ce qui expliquait l'absence de mes frères qui avaient l'habileté innée de disparaître lorsqu'il y avait des corvées en cours.

— Hé, m'man, j'peux te parler, demandai-je timidement, m'asseyant en face d'elle, étalant quelques lentilles pour voir si des pierres s'y étaient glissées.

— Oui, qu'est-ce qu'il y a ? dit-elle sans lever la tête.

— Ben, heu, j'ai eu un petit problème à l'école.

— De quel genre ? demanda-t-elle sans cesser son triage.

Elle s'imaginait probablement que j'avais déchiré ma chemise dans une bagarre ou que j'avais besoin d'un peu d'argent pour reconstituer mon stock de billes. Rien d'alarmant donc et elle continuait consciencieusement son tri.

— Tu sais, mon livret le mois dernier n'était pas très bon.

À ces mots, elle me dévisagea et je me recroquevillai sous son regard brusquement inquiet. Elle était moins concernée par les résultats scolaires que mon père, mais elle les prenait quand même très au sérieux.

— Oui, continuai-je, j'avais des mauvaises notes et je savais que le papa serait pas content, alors, heu...

J'hésitai avant de poursuivre.

— Alors... ? m'aiguillonna-t-elle.

— Alors j'ai imité sa signature, avouai-je, la tête baissée, la chaleur maintenant familière de la honte m'irradiant les joues.

— Oh, Paul ! gémit-elle en secouant la tête et délaissant les lentilles. Pourquoi tu as fait ça ? C'est une très mauvaise action, tu sais.

Son visage se voila d'un incommensurable chagrin et elle se tut. Je la regardai, inquiet, ne voulant pas interrompre sa méditation émue, mais finalement je craquai.

— Je sais, répondis-je, contrit, mais j'avais peur que le papa me fiche une raclée.

— Oui, il a la main leste et un peu forte, dit-elle plus pour elle que pour moi, me sembla-t-il. Que s'est-il passé à l'école ?

Je lui narrai mes déboires des derniers jours.

— Tu l'as écrit mille fois ?

Elle ne pouvait en croire ses oreilles. Bon, dit-elle, puisant dans sa réserve de proverbes favoris, « faute avouée est à moitié pardonnée ». Je crois que tu as déjà été bien puni. Je parlerai au papa ce soir, mais ne recommence jamais ce genre de stupidité et va donc à la chapelle pour te confesser.

Je ne sais pas si ce qu'elle expliqua à mon père fut particulièrement convaincant, si mes prières psalmodiées dans le confessionnal furent exaucées, si le cierge (que je m'étais octroyé sans offrande monétaire) que j'avais fait brûler par assurance supplémentaire remplit son but, mais, Dieu merci ou maman merci, il n'y eut aucune retombée paternelle ce soir-là ni les suivants. Était-il seulement conscient de la terreur qu'il instillait chez ses enfants lorsque leurs résultats scolaires étaient insuffisants ?

Le mois suivant, je mis les bouchées doubles et le carnet de notes refléta mon bon travail. Je le tendis il mon père qui lisait un livre dans la cuisine. Il le posa à l'envers sur la table, ouvrit le carnet et l'examina longuement. Je regardais le livre, remarquant qu'avec ses pages ouvertes il ressemblait à une mouette planant au ras des vagues, les ailes déployées. Finalement, il dit simplement : « Pas mal. » Commentait-il les notes ou mon imitation de sa signature du mois précédent ? Je me gardai bien de lui poser la question. Il ajouta : « J'espère que tu as retenu la leçon. » Il était bien sûr évident que, leçon n'étant pas au pluriel, il ne faisait pas allusion aux cours ordinaires, mais à ma mésaventure. Je hochai la tête pour lui signifier que le message était reçu cinq sur cinq !

Oui, cette leçon n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd. Si je m'abstins désormais de falsifier sa signature, j'en avais tiré des enseignements qui allaient bien me servir deux ou trois ans plus tard, au collège, quand quelques notes pas très glorieuses dans le livret trimestriel nécessiterent quelques corrections avant l'inspection parentale. Grâce à l'expérience acquise durant ce malheureux épisode, les parents et les professeurs n'y virent que du feu, mais c'est une histoire pour un prochain chapitre !

Mère

J'aimerais me souvenir du jour où j'ai découvert que j'avais une mère ! Quelle question idiote, dites-vous ; tout être vivant n'en a-t-il pas une ? Pensais-je être sorti de la cuisse de Jupiter ? Étais-je le résultat d'une immaculée conception ? Non, ne vous méprenez pas sur cette question. Ce que je voudrais revivre, c'est ce moment où j'ai réalisé que cette femme, qui me nourrissait à son sein, qui me changeait, qui me lavait, qui me dorlotait comme un petit prince en me faisant des guili-guili, est passée dans mon esprit de l'état de servante, en quelque sorte, à celui de mère. Quand ai-je articulé ce nom béni entre tous et qui réchauffe le cœur ? Maman ! Ce mot qui est le parfait synonyme d'abnégation sans réserve et de plénitude de bonheur.

M'man, comme on l'appelle. Cette contraction ne diminue pas d'un iota son amour pour nous. M'man, quand tu nous serres contre toi et que les rythmes de nos cœurs s'alignent sur les tiens, n'est-ce pas le bonheur à l'état pur ? Quand nous venons enfouir nos têtes dans ton tablier et que tu nous consoles de chuchotements doux comme une prière qui essuient les larmes les plus tenaces, tu es le refuge invincible, l'abri le plus sûr qui soit. Ou bien sont-ce ces moments lorsque tu nous observes avec cette tendresse et cet amour qui s'embrasent dans le creuset de tes yeux, de ce regard qui n'appartient qu'aux mères ?

Quand arriva-t-il ce jour que je voudrais marquer non d'une pierre blanche, mais du diamant le plus rare ? Ce jour où j'ai réalisé que je n'avais pas à me faire de soucis lorsqu'elle était présente, qu'elle fermerait les yeux sur mes actes les plus stupides, qu'elle passerait la nuit à mon chevet quand je tremblerais de fièvre, qu'elle partagerait mes joies et mes peines, qu'elle me préparerait mes plats favoris, qu'elle écarterait de moi soucis et périls, qu'elle croirait mes mensonges car jamais elle ne pourrait imaginer une seconde que son fils puisse être un menteur.

Quel est-il ce jour miraculeux où, pour la première fois, je me suis senti aimé ?

Représailles

En ce qui concerne l'instituteur qui prit un peu trop de plaisir à me mortifier en public, il méritait lui aussi une bonne leçon. Mes bons copains vinrent à mon aide pour prendre ma revanche. Non, nous n'avons pas mis du fluide glacial sur sa chaise, non que cela n'aurait pas été approprié puisque la vengeance est un plat qui se mange froid, mais cela manquait un peu d'originalité.

En premier lieu, on a essayé de décoller les barreaux de sa chaise pour qu'ils soient à peine enfoncés dans les trous. Comme cet acrobate aimait bien se balancer quand il était assis, après deux ou trois va-et-vient, il allait sûrement se casser la figure à notre plus grande joie. Malheureusement, elle avait été construite par un artisan qui connaissait son boulot car il nous fut impossible d'en désemboîter un seul. À l'instigation de Christian, on passa à un autre plan. Nous entrâmes subrepticement dans la classe à la récré. Pendant que l'un de nous faisait le guet à la porte, d'autres soulevèrent l'estrade et je glissai un caillou d'un centimètre de diamètre sous un côté perpendiculaire au mur derrière le bureau, à peu près au milieu. Ensuite, même manœuvre du côté opposé. Lorsque l'instituteur revint, il ne remarqua pas tout d'abord que l'estrade prenait légèrement de la gîte vers l'avant. Mais lorsqu'il se déplaça vers le tableau au-delà des deux pierres, l'estrade bascula à sa surprise et celle des écoliers qui n'étaient pas dans le coup. Je regardai mes complices qui se retenaient autant que moi pour ne pas pouffer. Tout d'abord, le phénomène lui échappa. Il marchait d'avant en arrière, essayant d'analyser ce balancement inattendu. À chaque fois qu'il passait de part et d'autre des pierres, l'estrade basculait comme une balançoire. De plus en plus de rires provenaient de la salle à peine dissimulés, mais ils cessèrent instantanément après un tonitruant « Silence, je vous prie, silence ! ». Finalement, il descendit de la plateforme animée pour examiner son pourtour. Il vit les pierres assez rapidement et, d'un coup de pied rageur, il les expédia avec la pointe de sa chaussure sous l'estrade. La plate-forme reprit son assise et l'instituteur sa dignité. Curieusement, il ne dit rien ; pas de recherche des coupables, pas de punition collective. Bien sûr, ce manque de réaction ne pouvait que nous encourager à poursuivre notre opération de représailles. Cette fois, c'est moi qui suggérai une idée qui tout de suite fit l'unanimité de notre groupe de conspirateurs.

Admirable elle était, dans l'exquise beauté de sa simplicité ! Encore une fois durant la récréation, lorsque les classes et les couloirs étaient vides, notre groupe de mauvais plaisants s'aventura dans la classe. J'avais dans la poche quatre crayons, pas ceux avec six facettes, mais des modèles bien cylindriques. On les glissa sous le bureau, deux de chaque côté, puis on retourna rapidement dans la cour, ni vu ni connu.

À la fin de la récré, nous regagnâmes tous nos pupitres. L'instituteur nous ordonna de nous asseoir. Il grimpa sur l'estrade, vérifia quelque chose sur son bureau, y prit quelques feuilles.

— Bien, temps pour une dictée. Prenez vos cahiers et vos porte-plumes et commençons.

Les phrases étaient énoncées clairement alors qu'il faisait les cent pas d'un côté à l'autre de l'estrade. Les comploteurs se regardaient, se demandant s'il allait enfin poser son prose sur la chaise. Les plumes Sergent-Major grattaient le papier. Il descendit pour marcher entre les pupitres, jetant un œil ici et là pour suivre les progrès. Il était difficile de se concentrer sur les mots qu'il lisait pourtant lentement. Je vous parie que l'expression « les blés ondulaient dans la campagne » a dû être transposée par beaucoup par « les blés ont du lait... ». Cette attente devenait pénible. Fatigué de déambuler, il regagna enfin le devant de la classe, gravit l'estrade et saisit la chaise. Il s'assit, la rapprocha du bureau, posa les feuilles dessus avant d'en faire de même avec les coudes, puis joignit les mains. Je retenais ma respiration. Lorsqu'il se pencha un peu pour reposer le menton sur ses phalanges emmêlées, le bureau commença à s'ébranler vers l'avant. Avant qu'il eût le temps de réaliser ce qui se produisait, le bureau continua à rouler sur les crayons, de plus en plus vite car il avait toujours les coudes sur la surface et sa position en déséquilibre avancé avait tendance à accentuer le mouvement du meuble. Et ce qui devait arriver arriva. Le bureau atteignit le bord de l'estrade et s'effondra dans l'allée devant la première rangée de pupitres. Derrière, l'instituteur jaillit de sa chaise, ce qui lui évita de s'écrouler sur le bureau qui était maintenant à moitié sur l'estrade, complètement de guingois, tout ce qui était dessus maintenant éparpillé sur le plancher. La majorité de la classe resta silencieuse, aussi surprise que l'institut par cet incident. Ceux qui étaient dans le coup évitaient de se reluquer, retenant avec difficulté des rires satisfaits. La victime ne dit d'abord rien, plus interloquée qu'autre chose. Elle contempla le désastre, puis se mit à rougir. C'était bien son tour, à ce vicelard qui m'avait humilié devant toute la classe. Son amour-propre en prit un sacré coup, aucun doute là-dessus ! Sans proférer un mot, il fit signe à quelques élèves du premier rang de lui prêter main-forte et, en quelques minutes, bureau et papiers reprirent plus ou moins leur place initiale. Il récupéra les

crayons terroristes, en posa trois sur le bureau et se tapota la paume de la main gauche avec le quatrième en marchant devant la classe. Pendant quelques minutes, ou peut-être seulement secondes (c'était dur de faire un compte exact alors qu'on essayait de ne pas éclater de rire), il allait et venait. Puis il remonta sur l'estrade et se planta devant nous.

— Bandes d'analphabètes que vous êtes ! Cela fait des années que j'enseigne, essayant de combattre votre manque de culture, et c'est comme ça que vous me remerciez, petites crapules ingrates.

Son intense mortification sembla dissiper une couche du vernis de sa civilité coutumière.

— Il y a des jours où essayer de vous inculquer un minimum d'éducation, c'est comme filer de la confiture à des cochons. C'est kif-kif bourricot !

Est-ce qu'une intense colère chasse les fards artificiels, les bonnes manières pour mettre au jour le naturel ? Dans son cas, disparues étaient les expressions onctueuses, les phrases ampoulées, les tournures pompeuses. Il devint un individu virulent, outragé par le manque de respect de ses ouailles. Il balança le dernier crayon contre les vitres qui accusèrent le coup sans piper, puis se tapa le poing gauche dans la paume droite comme un boxeur avant le premier round. Allait-il nous mettre une roustes à tous, devenir un multiple bourreau d'enfants ? Son visage avait changé de couleur, devenu à présent blanc comme les arpens enneigés du Canada, le faciès de l'instituteur outragé dans toute sa splendeur.

— Alors comme ça, bande de loustics, vous croyez défier mon autorité. Vous êtes des moins-que-rien qui déshonorez ce temple de l'éducation. Vous allez voir ce qui va vous arriver, espèce de mécréants en herbe.

Sa diatribe n'eut pas le résultat escompté. Quelques ricanements étouffés commençaient à fuser de-ci de-là. Il cessa de parler, observa la classe un moment, prenant brusquement conscience qu'il faisait fausse route. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, sa voix se radoucit.

— Bon, je dois avouer que c'est la première fois qu'on me fait ce coup-là, dit-il avec un sourire un peu crispé. Pas mal, pas mal du tout. J'aimerais d'ailleurs bien faire la connaissance des instigateurs pour leur témoigner mon admiration, mais je doute qu'ils se présentent. Qu'à cela ne tienne, la drôlerie était à se taper le derrière par terre, si j'ose évoquer cette image dans ces circonstances. J'ajouterai toutefois que cela commence à bien faire avec toutes ces facéties. Pour cette fois, je ne vais même pas chercher les coupables, mais si une de ces bouffonneries se produit une nouvelle fois, je serai impitoyable, vous entendez, il n'y aura pas de quartier. Les gaillards responsables seront

expulsés avec perte et fracas et ils pourront pratiquer leurs blagues douteuses sur la population civile avant de se retrouver incarcérés à leur majorité à la prison de la Santé. Aucune circonstance atténuante ne sera prise en compte. Vu, compris, entendu ?

Il saisit les trois crayons sur le bureau et les empoigna des deux mains.

— Je les briserai, ces petits rigolos, comme ces crayons, ajouta-t-il en exerçant une forte torsion sur les crayons captifs.

Manque de bol, ils devaient être fabriqués en bois extra-résistant car aucun ne daigna se casser sous sa poigne trop faible. La moitié de la classe s'esclaffa et le pauvre instituteur rougit à nouveau, sa suffisance à nouveau en perte de vitesse. Vraiment, ce n'était pas son jour, à ce pauvre éducateur.

— Bien, vous voyez ce que je veux dire, reprit-il essayant de sauver ce qui lui restait de sa superbe en balançant les crayons à la poubelle d'un geste rageur en un vrai signe extérieur de rudesse.

Le fait qu'ils atterrissent tous dans le réceptacle lui permit de retrouver un minimum de dignité.

— J'espère que le message est clair. Bon, où en étions-nous de la dictée ?

Les grattements des porte-plume reprirent dans la classe. Lorsqu'elle fut terminée et qu'il ramassait les copies, je repensai à ses avertissements. Effectivement, en préparant ces coups revanchards, les conséquences possibles ne nous avaient pas effleuré l'esprit. Se faire virer pour des idioties comme celles-ci, cela en valait-il la peine ? On décida que non et on y mit fin. Il faut bien avouer tout de même qu'on l'avait bien eu, ce vachard, non ? Dorénavant, il s'y prendrait peut-être à deux fois avant de faire honte à un de ses élèves en public.

Le pain

Maman m'envoie chercher du pain car on est à court. La première boulangerie, rue Manessier, est fermée. Je me dirige vers l'école primaire où il y en a une autre dans le secteur. Manque de chance, elle est aussi close. Un morceau de papier est collé sur la devanture : Plus de pain ! Essayez la boulangerie Untel, sur la grande rue. Mince, cette petite course devient une vraie expédition ! Je prends donc la direction indiquée. Je passe devant une boucherie chevaline, facilement reconnaissable avec les deux têtes de chevaux dorées qui embellissent le dessus de la porte. Tiens, elle, elle est ouverte ! Dommage que la m'man ne m'ait pas commandé des tranches de cœur ou des steaks généralement aussi tendres que Barbe-Bleue !

En arrivant à la boulangerie ouverte, mauvaise surprise. Il y a une longue queue qui s'étale sur le trottoir. Je me mets dans la file derrière deux dames d'un certain âge, une mauvaise langue ajouterait un peu rassies, ce qui, je vous l'accorde, la fout un peu mal à proximité d'une boulangerie. Elles papotent à tout-va et les écouter m'aide à passer le temps.

— Quand même, depuis le temps que la guerre est finie, on serait en droit d'attendre la fin des restrictions, non ? Ces politiciens dans le gouvernement, on se demande ce qu'ils font ? se plaint l'une d'elles.

— Certainement pas du pain, ou la queue comme nous, répond l'autre avec pertinence. Au moins, ils nous refilent toujours des tickets de rationnement, c'est toujours ça de pris.

La queue avance doucement, avec quelques soupirs exaspérés de temps à autre. Le soir tombe ; une lampe s'allume, éclairant le fronton de la boutique. Des insectes patrouillent dans la lumière. Les heureux sortent avec une baguette sous le bras ou du pain de seigle dans un sac de provisions. À la cadence actuelle, j'estime que j'en ai encore pour un petit quart d'heure d'attente. Je ronge donc mon frein, mon optimisme au beau fixe. Hélas, la tempête arrive vite. Le boulanger sort avec un long bâton. Mince, est-ce qu'il va battre les bougons qui s'impatiente de plus en plus bruyamment ? Non, sa perche est terminée par un crochet qu'il enfle dans le bas du rideau de fer avant de le tirer vers le bas.

— Ohé, qu'est-ce qui se passe ? crie une des dames devant moi.

— Plus de pain, désolé, répond le boulanger.

— Mais on attend depuis plus d'une heure, ajoute la dame d'un ton exaspéré.

Cela n'arrête pas le boulanger pour autant. Il s'enfile lestement sous le

rideau qui descend, craignant peut-être de se faire tabasser par une ribambelle de cabas, couffins ou paniers d'osier vides. De l'intérieur, il finit de fermer le rideau métallique qui heurte la pierre du trottoir avec un bruit qui me perce le cœur.

Accompagné des récriminations des ménagères que cette tournure des choses transforme vite en mégères, je reprends le chemin de la maison. Les larmes me montent aux yeux. Ma mère m'envoie faire une simple course et je ne suis pas même capable de la mener à bien. Je piétine les taches lumineuses dont la lueur livide des lampadaires badigeonne le trottoir. Je sais bien qu'elle comprendra que ce n'est pas ma faute, mais pourquoi ne puis-je effacer ce sentiment de culpabilité qui me tараude le ventre ?

La maison paroissiale

La famille est attablée pour le repas du soir : la cuisine sent bon, il y règne une douce chaleur. C'est un moment qui est toujours apprécié de tous. Les parents profitent de cette occasion pour demander à tour de rôle à leur progéniture ce qui s'est passé de notable dans la journée.

— Alors, Toinou, raconte-nous ce que tu as appris au catéchisme aujourd'hui ? demande le papa à Antoine.

— Le prêtre nous a parlé du saint qui faisait toujours des blagues à ses copains, répond Antoine, sérieux comme lui seul sait l'être très souvent.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demande mon père, manifestement surpris par cette réponse inattendue. J'ai jamais entendu qu'il y avait un saint comme ça.

— Mais si, c'est vrai, parole de louveteau, confirme Antoine. Attends, je cherche son nom.

Il réfléchit un instant, son visage exprimant une intense concentration, sa fourchette en l'air.

— Ça y est, je l'ai, c'était saint Thomas taquin !

Mon père éclate de rire, à la grande surprise de tous, Antoine compris.

— Mais, qu'est-ce j'ai dit ! s'écrie-t-il, pris de court par cette réaction.

— Mon pauvre Toinou, dit mon père entre deux rires, ce n'est pas saint Thomas taquin, mais saint Thomas d'Aquin.

Il épelle le dernier mot et précise :

— C'est la ville d'où il venait.

— Oui, ajoute Jean. Si le papa devient un saint, on l'appellera saint Antoine de Faliès, ce qui engendre une nouvelle crise de fous rires, de tous cette fois-ci.

— Exact, concède papa en souriant, mais je ne pense pas que ça arrivera, et Dieu sait pourtant que vous élever tous, c'est parfois un calvaire qui devrait me conduire à une béatification bien méritée. Et c'est pas votre mère qui va me contrarier ; elle aussi mériterait d'être canonisée. Pas vrai maman ? ajoute-t-il en lui jetant ce regard plein d'affection et de vénération que le passage des années ne ternira jamais.

Chaque semaine, on est conviés (cela sonne mieux que forcés !) à

assister à des classes de catéchisme ; elles ont lieu à la maison paroissiale qui se situe sur la grande rue, juste après la rue Baiïyn-de-Perreuse où se trouve le collège du même nom. La maison paroissiale possède une bibliothèque qui est bien dotée et, qui plus est pour des fauchés comme nous, gratuite. Ah, les bibliothèques ! Lieux saints dispensateurs de savoir et de distractions ; elles mériteraient bien le titre de huitième merveille du monde. Je suis un de leurs clients les plus assidus, empruntant autant de livres qu'il est permis chaque semaine.

Le bâtiment est de plusieurs étages, étroit mais profond, et il y a une petite cour intérieure où on s'amuse avant et après les leçons de catéchisme. Mais lorsqu'un abbé n'est pas en vue, on farfouille toujours dans tous les recoins de la maison pour satisfaire notre curiosité inextinguible de garnements.

Cet après-midi, la leçon de « cato » terminée, il est encore trop tôt pour regagner nos gîtes. Accompagné de mes copains Christian et Alain, nous décidons de visiter les étages. Au troisième, on déniche une petite pièce au plafond bas qui, si elle ne sert pas de grenier, cache bien son jeu ; les araignées y tissent en paix, dans une odeur de moisi, de vieux papier et de cuir desséché. Des piles de bouquins s'entassent le long des murs, à première vue des missels neufs et d'autres passablement usés. Dans un coin, Christian dégote deux tomes reliés en cuir. Il me les tend car il n'ignore pas ma passion pour les livres. Je les manipule avec le respect qui est dû à leur âge avancé et aussi parce que le cuir est si décrépi qu'il se décompose en laissant de longues traces marron sur les mains. Assis en tailleur dans un coin, je les examine d'un peu plus près. Le titre de ces volumes est *Abrégé du dictionnaire des cas de conscience*. La date, avant l'expression *Avec l'approbation et privilège du roi*, est MDCCLXXI.

« Nom d'une pipe, pensé-je, ils ont l'air vraiment vieux ! »

Il me faut un moment pour déchiffrer les caractères romains, puis je m'exclame tout excité :

— Hé, les mecs, ces livres datent de 1771 ! Vous vous rendez compte, Louis XV était le roi de France à l'époque.

— Oh, ouais, ça nous fait une belle jambe, dit Christian qui n'est pas impressionné le moins du monde par ces reliques d'un passé lointain. Balance-les là où je les ai trouvés.

— Non, attends, j'veux voir de quoi ils parlent.

— Écoute, on en a rien à glander, continue-t-il, pas un poil intéressé.

J'ouvre le tome 1 sur mes genoux et je découvre qu'il traite des « Des décisions des plus considérables difficultés touchant la Morale et la Discipline ecclésiastiques », à première vue, un sujet sacrément rébarbatif, non ? Bien sûr, étant dans la maison paroissiale, il est plus

approprié que les aventures de Bibi Fricotin ou des Pieds nickelés ! Après avoir parcouru la préface, il apparaît qu'il s'agit d'un livre qui a pour sujet les décisions qu'un prêtre doit prendre après avoir entendu la confession des pécheurs venant chercher l'absolution. Plutôt barbant, quoi ! Mon intérêt tombe brusquement de trois crans. À la fin, il y a une table des matières ; elle énumère des mots suivis par le numéro d'une page. Je jette un coup d'œil rapide sur les premiers : « Abbé », « Abbesse », « Ablution », « Absolution », et t'essaieras, et t'essaieras, comme dit ma petite sœur Alice.

Rien de bien intéressant et je suis sur le point de refermer le bouquin et de le replacer dans son coin juste au moment où mes yeux se fixent sur les mots « Attouchement et Baiser ». Ah, voilà qui pique aussitôt la curiosité précoce d'un jeune déjà chatouillé par l'arrivée mystérieuse de la puberté. Je converge à toute vitesse sur la page indiquée. Et là, sous le large titre « Attouchement et Baiser », je lis : *Nous ne parlons ici que des attouchements qui se font entre les fiancés, ou entre personnes mariées, dont les uns sont mortels, les autres véniels, les autres exempts de tout péché.* Je peux à peine contenir mon état d'excitation, plus dû à la curiosité qu'à une réaction physique, rassurez-vous ! Attouchement et péché mortel, voilà une association de mots, et peut-être de maux (si vous me concédez cette petite astuce phonétique), qui promet d'être particulièrement bonne ! Suit une série de cas que je commence à lire ; jusque-là, ma lecture a été faite en silence, mais dès la première phrase du cas I, je la lis à haute voix après avoir prévenu mes deux acolytes. Ils se tournent vers moi et m'écoutent religieusement (comme il se doit vu le sujet et l'endroit !) ; j'hésite ici et là car les phrases sont écrites en vieux français.

— Hé, pourquoi tu zozotes ? remarque Alain.

C'est parce que les « s » sont représentés par un « f ». Par exemple, « visite » est écrit « vifite » et « caresse » « careffe » et, quand je les lis comme ils sont imprimés, je donne l'impression de zézayer : logique, non ? Bon, je continue ma lecture, essayant d'éliminer ces anomalies.

— « Cas I. Firmin, rendant de fréquentes visites à sa fiancée, la caresse souvent, en lui touchant le visage, les mains, les bras, en lui donnant même des baisers avec quelque délectation de peu de durée, mais sans avoir aucune intention criminelle : peut-on dire qu'il pèche mortellement en cela ? »

— Intention criminelle, péché mortel, juste parce qu'il la bécote un chouia ? questionne Christian. Dis donc, y plaisantent pas ces mecs ! T'sais, y devient intéressant ton bouquin, allez, lis la suite.

— C'est la réponse maintenant, dis-je. « On est partagé sur ce cas. L'opinion la plus sévère est la seule qui soit sûre ; un confesseur sage ne doit point se relâcher sur ce point. Car la faiblesse humaine... »

— La foi blesse ? me coupe Alain, intrigué.

— Non, attends, c'est écrit « foiblesse », mais ça signifie sûrement « faiblesse ». Allez, je reprends : « ... car la faiblesse humaine est si grande qu'il est toujours fort à craindre que ces sortes de personnes ne tombent enfin dans une tentation plus violente... »

— Comme la peloter ou lui mettre la main au panier ! s'esclaffe Alain.

Christian lui dit sèchement de la fermer, m'enjoignant de continuer.

— « ... et qu'elles n'y succombent, en se permettant des libertés qui y conduisent d'elles-mêmes à grands pas, qu'elles s'imaginent avoir droit de se donner sous le spécieux prétexte de fiançailles. »

— Spécieux, c'est un nom ça ? s'interroge Alain. Mais qu'est-ce qu'il déconne, ce gus ?

— Enfin, écrase avec tes remarques ; ferme-la et laisse-le continuer, intervient Christian.

— « La longue expérience que nous avons du confessionnal depuis plus de cinquante ans, les mauvaises fuites que nous avons vues arriver... »

— Fuites ? Mais ça veut rien dire. T'es sûr ? demande Christian. Il réfléchit un moment. Tu penses qu'il parle d'éjaculation, Popaul ? C'est bien une sorte de fuite, des fois, non ? ajoute-t-il en rigolant.

Je lui avoue un peu embarrassé que je n'en sais trop rien.

— Oh, attends, je sais, reprend Christian, tu veux sûrement dire « suites », non ?

— Ouais, t'as raison, encore ces sacrés « f » à la place des « s ». « ... les mauvaises suites que nous avons vues arriver de ces caresses prématurées nous obligent de donner cet avis aux confesseurs, qui, faute de lumière, passent trop légèrement sur une matière si délicate et si importante. » Voilà, c'est tout.

Alain ramène sa fraise, demandant ce que veut dire « faute de lumière » et suggérant que le confessionnal soit mieux éclairé.

— Mais non, espèce de débile mental, s'emporte Christian, il veut dire que les prêtres n'ont pas l'expérience de ce genre de situations. Est-ce que t'as vu beaucoup de prêtres avec une nana au bras ? Non, hein ? Bon, allez Popaul, continue, c'est vachement, passionnant ce que t'as dégoté.

— Le problème, c'est que le cas suivant est écrit en latin. J'peux le copier et demander à mon père d'le traduire. Il l'a appris à l'université.

— T'es pas louf ? s'exclame Christian. Il serait vachement fier s'il savait qu'tu lis ça et il te passerait un sacré savon.

— C'est dommage, constate Alain, manifestement déçu, j'te parie qu'il est en latin parce qu'il est vraiment dégueu.

— Popaul, elles sont intéressantes, ces histoires avec les nanas. Là,

t'as vraiment trouvé un galant tome ! Cherches-en d'autres, et passe-moi le deuxième bouquin que j'puisse le vérifier aussi.

Je ne découvre rien d'excitant. Des mots comme « Fornication » sont bien émoustillants, mais après l'explication que c'est le commerce d'un homme libre avec une personne qui est aussi libre, il n'y a aucune allusion libertine. La rubrique « Livres défendus » offre quelques promesses mais, après les phrases « La Bible est le premier et le plus saint de tous les livres. Il y en a un grand nombre qui sont très bons ; mais il en est un nombre beaucoup plus grand de mauvais et d'inutiles », comme les titres des mauvais livres ne sont pas nommés, on en conclut que c'est ce chapitre qui est parfaitement inutile. Heureusement, Christian vient à la rescousse.

— Hé, j'en ai un bon. « Pollution ». Oh, merde, ça commence en latin. C'est marrant, il mélange le latin et le français. Écoutez : « Le terme *resolutio* se doit entendre, *etiamfi absit (in feminis) effluat extra membrum genitale* ». Je crois comprendre les deux derniers mots, et vous ?

Je regarde Alain ; son haussement d'épaules et son air ahuri prouvent qu'il n'y pige pas grand-chose non plus. Christian continue :

— « Ce péché est mortel quand il est volontaire. Cependant, l'imperfection de l'acte de la volonté ou la légèreté de la cause peut quelquefois, quoique rarement, le rendre seulement véniel. »

— Mais de quoi tu parles ? demande Alain, manifestement confus.

— J'crois qu'il parle de plaisir solitaire, si tu vois ce à quoi je pense, confirme Christian, après avoir réfléchi un moment.

— Tu veux dire qu'une petite branlette va m'envoyer en enfer ? Y font vraiment chier, ces mecs, s'insurge Alain.

— Apparemment, mais attendez il y a une petite remarque : « Il est à souhaiter que les confesseurs substituent à ce terme choquant celui d'incontinence secrète, celui d'illusion pour les accidents du sommeil. » Là, je crois qu'il parle définitivement de lâcher le yaourt pendant que tu dors. Ça vous arrive des fois, non ?

Alain et moi hochons la tête.

— T'as autre chose ? demandé-je à Christian.

— Ben, il y en a bien deux, mais ils sont en latin.

— Pas étonnant, fait remarquer Alain, les plus intéressants et on peut pas les comprendre. C'est vraiment un pisse-froid, cet écrivain, tous les bons trucs sont en code. T'as autre chose ?

— Non, dis-je en refermant le volume. Il est temps qu'on fiche le camp avant de se faire attraper.

On range alors les livres où on les a trouvés, puis on sort du cagibi après avoir vérifié que le chemin est libre. Mes mains et genoux sont maculés de cuir en poudre que je frotte avec pour seul résultat de l'étaler un peu plus.

— Bon, on a appris quelques trucs intéressants, non ? conclus-je.

— Oui, admet Christian. C'était un après-midi bien rempli. Qu'est-ce que c'était le nom déjà, quand tu jouis pendant la nuit, sans le savoir ?

Je lui rappelle qu'il s'agit d'une illusion.

— C'est ça, une illusion. Tu crois qu'on devrait en parler à la prochaine leçon de cato ?

— J'crois pas que t'aurais intérêt à faire allusion à l'illusion, à moins que t'aies envie de te ramasser un coup de pied quelque part, je le préviens.

— Venant d'un curé, tu veux dire un coup de pied au culte, hein ? renchérit le fort de la métaphore, nous faisant éclater de rire.

N'est-ce pas un des charmes de la jeunesse, cette aptitude à pouvoir rire de la plaisanterie la plus vaseuse ? Moi, je trouve que c'est là un vrai cadeau du ciel.

— La prochaine fois que je vais me confesser, je vais dire au curé que j'ai eu une illusion nocturne, propose Alain. Combien de Notre-Père et de Je vous salue Marie et d'actes de contrition ça devrait me coûter, à votre avis ?

— Un paquet s'il te demande d'expliquer ce que tu veux dire et que tu lui dis. Surtout, ne lui révèle pas où tu l'as appris, lui conseillé-je.

— Ouais, ajoute Christian, on parle de ces bouquins à personne, d'ac ?

On jure tous, mains tendues et crachats à l'appui, de respecter ce serment.

L'album

Il pleut ce samedi après-midi. Les parents sont sortis, mes frères sont partis je ne sais où, et moi je garde un œil sur Alice. Je m'ennuie ; j'aimerais avoir de la lecture. J'adore lire. Mais, présentement, j'ai lu et relu les illustrés que nous achetons chaque semaine, Cœurs Vaillants et Spirou. Les deux livres que j'ai empruntés à la bibliothèque de la maison paroissiale la semaine dernière sont terminés. Je me suis même rabattu sur Le Pèlerin et La Croix et, pour vous prouver l'étendue de mon désarroi, j'ai même refeuilleté Le Chasseur Français, le catalogue de la Redoute de Roubaix, celui de la Manu, id est (« c'est-à-dire » en latin, d'après les pages roses du Larousse que je consulte de temps à autre pour faire le savant !) la Manufacture française d'armes et de cycles de Saint-Étienne.

Je mets la radio, mais il n'y a rien d'intéressant. Ce que je veux, c'est lire quelque chose de nouveau. « Tiens, si les parents m'achetaient un livre, cela serait drôlement chouette », pensé-je. Mais pourquoi le feraient-ils ? Ce n'est pas Noël, ni ma fête. Je ne mentionne même pas mon anniversaire car on ne les célèbre pas dans la famille. Non, je ne vois vraiment pas pourquoi mes parents m'apporteraient un livre.

À leur retour, maman me tend un paquet.

— C'est pour moi ?

— Oui, répond-elle.

Il est enveloppé dans du papier kraft piqué ici et là des taches brunes de gouttes de pluie. Je le déchire fébrilement pour mettre au jour une couverture glacée : c'est un album de Bayard, un autre hebdomadaire pour jeunes. C'est la première fois que j'en vois un relié ; pour preuve, il m'a fallu un certain temps pour comprendre pourquoi arrivés à 32 les numéros de pages recommençaient à 1. En fait, il contient six mois d'illustrés préalablement publiés, joints en un seul volume.

Quelle surprise ! Quel magnifique cadeau ! Mais comment maman a-t-elle deviné que c'était ce que je désirais le plus au monde cet après-midi ? A-t-elle des pouvoirs surnaturels, des aptitudes télépathiques ? Non, car si c'était le cas elle mettrait au jour tous les mensonges que je lui raconte, comme quand je lui demande de l'argent pour acheter de l'encre ou une gomme et que c'est en fait pour un paquet de Mistral ou des boules changeantes que je le dépense. Y a-t-il des êtres plus crédules qu'une mère envers ses enfants ? Apparemment non !

Pourtant, j'ai désiré un livre et, par un phénomène de clairvoyance inexplicable, il est là sur mes genoux. Appelez ça comme vous voulez, une

coïncidence, un miracle ! Pour moi, c'était un moment souhaité certes, mais si peu probable que sa concrétisation m'immerge dans une béatitude inattendue et une admiration sans limites pour ma mère.

Le Coca-Cola

Je vous ai mentionné précédemment que le lavage des cheveux se faisait dans l'évier avec du savon de Marseille. Toutefois, aujourd'hui, on a du vrai shampoing. Non, mon père n'a pas gagné à la loterie nationale ! La chance est venue d'ailleurs. En rentrant à la maison, Jean repère un paquet qui dépasse de la fente de la boîte aux lettres.

— Qu'est-ce qu'c'est qu'ça ? remarque-t-il, une question fort logique vu qu'on reçoit rarement du courrier, surtout d'une taille qui le fait déborder de la boîte.

Après inspection, on découvre qu'il s'agit d'un sachet en plastique qui contient de la publicité pour un truc liquide appelé Dop. Joint au prospectus faisant l'éloge de ce nouveau produit se trouve un échantillon rouge qui, d'après les inscriptions sur le berlingot de plastique souple qui l'enveloppe, fournira deux doses de shampoing.

— Vu la longueur de nos tifs, on pourra probablement en tirer quatre ou cinq, sans forcer ! constate Jean.

— T'as vu cette couleur, elle est belle hein, dis-je en triturant le paquet entre mes doigts. En plus, il doit sentir bon. Dommage qu'il y en ait pas assez pour toute la famille. Je suis sûr que la m'man l'apprécierait.

À peine ces mots proférés, on se regarde, une pensée identique ayant germé dans nos boîtes à idées.

— Tu sais, dit Jean, si les paquets dépassent de la boîte, ils vont être faciles à voir.

Il n'ajoute pas « et à avoir » ! Ce sous-entendu n'est pas nécessaire. On ressort immédiatement.

— Tu prends ce côté de la rue, je prends çui-là.

Pendant plus de une heure, on rafle tous les paquets qui ne sont pas complètement tombés dans les boîtes. Parfois, un passant se pointe, retardant notre chapardage en règle d'une seconde ou deux. Mais il ne faut pas longtemps pour piquer l'échantillon sans se faire repérer. Pour arrondir notre récolte, on entre même dans quelques immeubles, notamment celui au coin de la rue Saint-Quentin.

— Hé, Paul, fais le guet à l'entrée, si on se fait attraper, on va se faire sonner les cloches.

— T'as raison, ce serait dommage de se faire piquer par un flic avec tous ceux qu'on a déjà dans les poches. Ça serait notre fête, hein.

— Exact, tout ce travail malhonnête pour rien, y aurait pas de

justice !

Pendant qu'il récolte tous les échantillons à portée de main dans les boîtes aux lettres du vestibule, je surveille les alentours à l'extérieur. Brusquement, je le vois jaillir de l'entrée à toute vitesse, poursuivi par une voix en colère et des jappements aigus : « Et que j't'y reprenne plus, espèce de chenapan ! » « Ouaf, ouaf ! » Après une retraite des plus rapides, il m'explique qu'une dame d'un certain poids lui est presque tombée dessus. C'était la pipelette de l'immeuble et son chien, un petit clebs avec un museau de fouine. Qu'à cela ne tienne, cet incident ne nous dissuade pas de continuer à écumer tout le quartier. On rentre à la maison les poches pleines à craquer d'échantillons, essayant de décider qui va les tester en premier. Considérant que cela va être notre premier shampoing, ce n'est pas une décision à prendre à la légère, vous en conviendrez bien. Cette récolte inattendue rend naturellement la maman un peu méfiante, mais on lui dit sans hésitation qu'un camion les donnait gratuitement sur la place du Général-Leclerc. Elle nous croit d'autant plus facilement qu'un événement semblable, malhonnêteté en moins, s'est produit il n'y a pas si longtemps.

La fête foraine qui vient deux ou trois fois par an s'installe sur la place du Général-Leclerc et on va toujours y faire un tour. Pour l'occasion, la place est décorée de guirlandes et de lampions ; des haut-parleurs attachés aux poteaux électriques distillent de la musique entraînante ; une foule bon enfant rendue de bonne humeur par ces flonflons et un soleil éclatant déambule d'attraction en attraction. Une de nos favorites est le stand de tir où on peut faire un carton avec une carabine ; une autre est celle où on pêche des objets dissimulés dans des caisses pleines de sciure, en enfilant l'hameçon d'une canne à pêche dans l'anneau qui émerge de la sciure. C'est à peu près tout ce qu'on peut se payer. On aimerait faire un tour dans les autotamponneuses, mais le prix du ticket dépasse largement notre allocation d'argent de poche et on se contente de regarder avec envie ces kamikazes en puissance qui se rentrent dedans à coups de volant. Quelle ambiance tapageuse dans ce manège : le fracas des collisions, les rires des conducteurs, les cris effarouchés des passagères, les encouragements des spectateurs, les étincelles qui jaillissent des crosses frottant contre le grillage électrifié attaché au plafond. Après quelques minutes, Jean décrète qu'il s'en tamponne des autotampons et on poursuit notre visite.

À la fête précédente, il y avait un stand où la file d'attente était nettement plus longue que les autres. On envoya Jean en éclaireur pour en élucider la raison. Il découvrit qu'on y distribuait gratuitement des bouteilles de Coca-Cola.

— Coca quoi ? caqueta Antoine. Qu'est-ce que c'est qu ça ?

— J'sais pas, mais c'est gratuit, répondit Jean.

— Bon, bé on fait la queue alors, décida-t-on d'un commun accord.

En arrivant au stand, un préposé saisit une bouteille dans le stock entreposé devant lui, sur un lit de glaçons ; il y en avait des grandes, peut-être de un litre, et des plus petites. Il fit sauter la capsule d'une petite et une mousse claire comme un caramel au lait déborda du goulot. La bouteille était froide et des perles de buée dégouлинаient le long des facettes vitrifiées. Elle avait une forme étrange, resserrée au milieu comme si quelqu'un l'avait empoignée avant que le verre ait complètement durci. La chaleur se faisant sentir, on se coupa la soif en buvant ce liquide en longues gorgées.

— Allez-y mollo, les gars, ça va vous monter au nez comme de la moutarde, nous prévint le serveur.

Il avait ma foi raison. La boisson pétillait et, bue trop vite, les bulles éclataient dans le nez. Il était bien étrange le goût de ce liquide marron, un peu comme une limonade, mais plus sucré et épais.

— C'est pas mauvais ce truc, constata Jean en claquant une langue satisfaite.

Pas de doute là-dessus, c'était différent, mais bon et rafraîchissant.

— Oui, c'est épatant. Qu'est-ce que c'est ? demandai-je au préposé qui décapsulait les bouteilles à tour de bras avec la dextérité d'un ouvrier d'huîtres.

— Ça vient d'Amérique, c'est fait avec des racines, j'crois. Y sont quand même sympas, ces Ricains. Ici, on s'tape des cartes de rationnement, et eux ils nous expédient des boissons gratis. C'est pas mal, non ? Ils sont plus sympas que les Fritz qui nous en ont fait voir pendant quatre ans.

— Je trouve qu'ça a un peu un goût de médicament, constata Antoine.

— De tes dix quoi ? rétorqua le serveur, nous laissant perplexes jusqu'au moment où on pigea qu'il avait sorti une blague.

On avait affaire à un petit marrant !

— Elle est bien bonne, dit Jean en connaisseur.

— Eh oui, fiston, si on rigolait pas, la vie serait bien triste. Quoique je déteste pas un mec qui fait toujours la gueule, j'ai l'impression d'avoir la vue sur l'amer !

Oui, aucun doute, le gars était un farceur ! Mais trêve de plaisanteries, je pris mes frères à l'écart.

— Puisqu'elles sont gratuites, pourquoi on en rapporterait pas quelques-unes à la maison. On pourrait en faire une petite provision.

— Bonne idée, fut la réponse des frères, allons-y.

Mais un petit problème apparut tout de suite. Les bouteilles étaient toutes débouchées.

— On peut pas en avoir qui sont pas décapsulées ? demandai-je.

— Non, mon vieux, répondit le décapsuleur, elles sont pour consommer sur place, pas pour aller les revendre ailleurs. Si tu t'imagines que j'veais t'en donner des intactes, tu t'mets le doigt dans l'œil jusqu'aux genoux, mon p'tit pote !

Je saisis la bouteille qu'il me tendit, en pensant « Bon, à malin, malin et demi ». Une multitude de capsules jonchaient le sol ; j'en ramassai une poignée. Hors de vue du stand, j'en replaçai une tant bien que mal ; il me faudrait une pince pour la refermer sur le goulot pour la rendre plus étanche, mais cela devrait faire l'affaire pour l'instant. Le trajet du retour prit du temps, car le moindre mouvement brusque provoquait une fuite de mousse ; un leste coup de langue capturerait ces débordements. Arrivés à la maison, on appela les parents :

— Venez goûter ça, c'est américain, c'est du Coca-Cola !

Contrairement aux bouteilles, leur enthousiasme n'était pas débordant : le papa compara le liquide à du sirop des Vosges avarié ; la maman nous redonna la bouteille avec une grimace. Excellente réaction parentale, cela en laissera plus pour nous ! Je récupérai une paire de pinces à la cave et coinçai les capsules en place.

— Pourquoi tu mets pas un bouchon ? demanda mon père. Il y en a plein dans le tiroir du buffet.

— Non, un bouchon ne va pas avec la forme de la bouteille. Il y a quelque chose qui cloche, tu trouves pas ?

— Ah, je vois, tu es un esthète, hein ?

Il voulait probablement dire esthéticien, mais je ne voyais pas le rapport ; le temps pressait et la signification de sa remarque devrait attendre. Aussitôt les bouteilles placées dans la glacière, on reprit le chemin de la kermesse, cette fois à toute vitesse. Il s'établit alors une ligne de ravitaillement à côté de laquelle le pont aérien de Berlin était de la rigolade ; je ne sais pas combien de bouteilles on a rapportées à la maison, mais après ces marches de plus de deux kilomètres chacune, on était plus fatigués que « le pélican lassé d'un long voyage » du poète. Finalement, le préposé nous sermonna :

— Dis donc, les gars, ça fait combien de fois que vous êtes ici ? J'sais pas combien de bouteilles vous avez biberonnées. C'est bien de vouloir se rincer l'œsophage, mais faut pas avoir les yeux plus gros que la vessie. Vous passez votre temps aux pissotières entre deux visites, ou quoi ? dit-il sans malice.

Le jour s'achevait et, la foule ayant considérablement diminué, on restait près du stand. Jean lui demanda comment on devenait décapsuleur professionnel.

— C'est pas facile rétorqua-t-il, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, sérieux comme s'il parlait du concours d'entrée à Polytechnique.

— Tu parles, dit Jean, probablement un pelé et trois tondus.

— T'as raison, il admit. En fait, je me fais un peu d'argent de poche. Dans la semaine, je travaille à la Compagnie des téléphones. Tu me bottes, toi, t'es poilant et t'as l'air d'un dégourdi et je vois que t'aimes jacasser. T'as le téléphone chez toi ? Je pourrais t'appeler et on parlerait de la pluie et du bottin, dit-il en rigolant comme un bossu.

Si vous avez l'impression que ce n'est pas de ce qu'il distribuait qu'il s'était imbibé tout l'après-midi, ce lascar, vous avez probablement raison. Avec ces deux as du calembour (la reine, *dixit* Jean) en présence, on allait passer un bon moment en sirotant la dernière bouteille de Coca.

— Alors, comme ça, vous êtes tous frangins. Quatre garçons, vos parents doivent pas être à la noce chaque jour. Votre mère ne bosse pas, je suppose ?

Je lui confirme qu'effectivement elle reste à la maison, ajoutant qu'elle a assez de travail avec nous.

— Ouais, je vois, la femme au foyer, comme Jeanne d'Arc, quoi ! constata-t-il. Vous faites une équipe épique, hein. J'veus ai vus couper la file plusieurs fois pour arriver plus vite aux boissons, dans le genre pousse-toi de là que je m'humecte.

— Eh oui, répondit Jean, la section des tireurs des litres, c'est nous !

— Ah, tu sais, j'me répète, mais t'me plais toi, t'es un p'tit futé, t'as un bon sens de l'humour et de la repartie.

C'était une chouette soirée pleine de musique. Il faisait bon, l'air sentait la poussière sèche et la barbe à papa. Les signes avant-coureurs de la nuit commençaient à rôder dans le coin et les lumières des lampions s'épalaient par terre en larges taches bigarrées. Les lumières multicolores qui agrémentaient la grande roue de la loterie étaient toutes allumées ; lorsque la roue était lancée par le forain, elles se transformaient en arcs-en-ciel qui grandissaient en cercles complets pendant des dizaines de secondes. On pleurait de rire en écoutant ces deux plaisantins échanger leurs répertoires de blagues de Marius et Olive. Comme je suis du genre qui est meilleur à écouter qu'à parler, j'admirais l'habileté de Jean à débiter ses laïus en quatrième vitesse, son sens de la riposte, ce don qu'il avait de répliquer avec une plaisanterie qui déridait inmanquablement l'assemblée.

De retour à la maison, on plaça les dernières bouteilles dans la glacière maintenant pleine à craquer. Pendant plusieurs jours, en sirotant cette boisson bizarre, mais à laquelle je m'habituai vite je dois l'avouer, je me dis que cela serait sympa de visiter cette Amérique qui donnait des produits gratuits à des gens qui n'étaient même pas américains. « Elle doit être sacrément riche pour se le permettre ! »

Blue Moon^[1]

La fenêtre de la salle à manger est ouverte. Il est autour de 8 heures du soir, cet incertain intermède où la journée commence à somnoler et la nuit à s'éveiller, ce vague passage de la lumière à la pénombre lorsque le soleil s'absente et la lune s'enhardit, lorsque les pigeons vont se terrer dans leurs nids et les chouettes s'ébrouent dans les leurs.

J'examine la lune qui émerge, pleine et irisée de reflets bleutés. Tiens, cela m'inspire une idée. Je suis un amateur de rock and roll, notamment d'Elvis Presley. Mon père ne professe qu'une indifférence vis-à-vis de cette musique. Le mot est de moi car, pour lui, ces onomatopées syncopées s'apparentent plus à un bruit qu'à autre chose. Certes, certains bruits sont mélodieux, comme le murmure d'un ruisseau ; d'autres sont agaçants, un pêne rouillé glissant avec des petits crissemments qui font grincer les dents.

Malheureusement, la musique d'Elvis entre pour lui dans cette dernière catégorie, particulièrement désagréable aux oreilles. Mais, comme tous les enfants, je cherche son approbation, non dans le but de le convertir, mais pour valider mes propres goûts en atténuant son dédain. Je vais chercher un 45 tours dans ma chambre et le pose sur l'électrophone. Je sélectionne la face avec « Blue Moon », une chanson lente d'Elvis pour ne pas trop l'effrayer.

— Écoute ça, p'pa, et dis-moi si Elvis n'est pas un bon chanteur.

Les premières notes s'égrènent. Le clip-clop de la guitare, semblable aux pas d'un cheval tirant un corbillard sans hâte sur une rue pavée, accompagne la voix du chanteur. Elle est haute, un rien pleurnicharde, débordante de la peine d'une âme que l'amour ignore, prenant la lune à témoin de son profond désarroi. Mon père saisit un crayon et commence à dessiner quelque chose dans la marge du journal alors que le disque continue. Les longues plaintes qui entrecoupent les paroles créent un je-ne-sais-quoi de tragique, un désespoir si profond qu'elles donnent à la chanson une allure de cantique pour messe funéraire, hachée de lamentations proches de sanglots pathétiques.

Oui, pour moi, ces gémissements sont envoûtants. La mélopée s'achève avec le clip-clop qui s'éloigne lentement ; dans le silence qui suit, je m'approche de papa.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? Pas mal, non ? dis-je pour l'influencer.

Il fait pivoter le journal d'un mouvement des doigts pour que je puisse voir ce qu'il a crayonné. Il s'agit d'un petit dessin : une hutte de paille, un

feu d'où jaillissent de longues flammes et, accroupi devant, un Noir. Je ne sais pas si ce dernier est en train de chanter ou de faire rôtir un iguane ! Toutefois, du moins dans mon esprit, le message est clair : ce qu'il vient d'entendre est de la musique de sauvages. Il n'est pas le seul d'ailleurs à penser cela. J'ai lu dans un magazine que certains Américains ont qualifié Elvis de menace, d'Antéchrist, voire d'une arme secrète infiltrée par les communistes pour corrompre la jeunesse. Il est vilipendé par les bien-pensants, quasiment excommunié par l'Église, filmé à la télévision au-dessus de la ceinture car au-delà ses mouvements sont jugés obscènes.

Et pourtant, sans le savoir, il a rendu un grand hommage à Elvis. En effet, ce dernier n'a jamais caché que sa musique était en partie issue de ces déchirantes mélodies chantées par les Noirs, les gospels, les negro spirituals, les blues qui leur rappelaient leurs lointaines terres natales. Prendre Elvis pour un Noir, c'est un compliment que le chanteur lui-même apprécierait pleinement.

Le fort

Des hauteurs de Nogent, un fort garde des meurtrières vigilantes sur la région. Il fait partie de cette série d'ouvrages militaires mis en place pour défendre les abords de Paris dans les années 1800. Le bastion est protégé par un fossé de cinq ou six mètres de profondeur. Peut-être était-il rempli d'eau à l'origine, mais il est vide à présent et de nombreux arbres et buissons y poussent, certains depuis longtemps car quelques-uns ont grandi au-delà du haut du mur qui ceinture le fossé. Avant la construction de cette fortification, un vignoble couvrait ces coteaux et produisait un petit vin modeste, mais suffisamment prisé pour avoir inspiré à un compositeur une chansonnette dont le premier couplet est :

« Ah, le petit vin blanc,
Qu'on boit sous les tonnelles
Quand les filles sont belles,
Du côté de Nogent. »

Il est aussi à l'origine de la fête du petit vin blanc. Chaque année, un cortège de chars défile sur le boulevard de Strasbourg qui se transforme, l'espace d'un après-midi, en un mirage féérique. Sur les trottoirs se presse une foule bon enfant. Les flonflons, les rires, les cris des enfants excités créent une ambiance merveilleuse, égayée si le besoin en était encore nécessaire par un blizzard de confettis qui tombent comme des flocons bariolés. Ils recouvrent la chaussée, colorent les épaules, décorent les chevelures. Il n'est pas rare d'en avaler plusieurs et, immanquablement, ils déclenchent des toussotements tenaces. On les achète dans de grands sacs en papier ; par poignées, on les jette en glapissant comme des demeures. Ah, c'est une bien belle fête ! Ce vin n'existe plus, mais elle, elle est toujours présente.

Lorsqu'il s'est avéré que le vin serait insuffisant pour amadouer les Prussiens et que les rangées certes bien alignées de ceps ne représentaient qu'une piètre ligne de défense, les vignes furent arrachées. Un ouvrage militaire les remplaça, composé d'une caserne en son centre et d'une zone de glacis au-delà des fossés, creusée d'emplacements où les soldats pouvaient se dissimuler pour tirailler sur l'ennemi. Coupés par des rues et la voie d'accès à la caserne fortifiée, les abords de cette fortification sont divisés en trois zones distinctes nommées forts un, deux et trois. Une rue qui rejoint le

boulevard de Strasbourg un peu plus bas longe le premier fort. De chez nous, on y accède par la rue de l'Amiral-Courbet qui se termine à l'emplacement de l'ancien octroi toujours là, mais inutilisé, à l'exception de quelques clochards de passage et désireux de passer une nuit à l'abri. Le fort numéro un consiste en une vaste colline aux pentes douces, herbeuse comme une pelouse, avec un bouquet d'arbres au sommet. De nombreuses familles viennent y faire des pique-niques le dimanche. Le deuxième fort est séparé du premier par la route menant à la caserne ; son approche en est plus tourmentée, avec beaucoup de buissons et des chemins de terre étroits particulièrement appréciés par les amateurs de motocross. Il se termine par un large creux, aux parois presque aussi verticales qu'une falaise que les casse-cou dévalent à vélo d'un côté en y prenant assez de vitesse pour remonter de l'autre pratiquement sans pédaler. Inutile de vous dire qu'on n'y compte plus les bras et les jambes cassés, ainsi que les roues voilées ! Le troisième est à l'arrière de la caserne et une partie en a été aplatie pour en faire un terrain de football.

Le fort est une de nos destinations favorites et on passe pas mal de temps dans les fossés. Pour y descendre, notre méthode de prédilection est, il faut bien l'avouer, plus digne de Tarzan l'homme singe que des gamins de banlieue. On déambule le long de la muraille qui domine le fossé, à la recherche d'un arbre proche et qui la dépasse de un mètre ou deux. Il faut aussi que son tronc ne soit pas très gros. Lorsque ces qualités requises se présentent, on se recule un peu pour prendre de l'élan et on se jette au-dessus du fossé, agrippant fermement la cime de l'arbre. Déséquilibré par notre masse en mouvement, celui-ci se courbe et nous dépose doucement au fond du fossé. Pas mal, non ? N'est-ce pas toutefois une façon dangereuse de procéder, pensez-vous ? Oui, il faut bien l'admettre, mais ce n'est quand même pas le saut de la mort. Y a-t-il quelques aléas ? Absolument ! L'autre jour, André a choisi un arbre un peu trop robuste qui a non seulement décidé d'arrêter sa « génuflexion » à mi-chemin, mais s'est mis à remonter. Voilà le Ded pendu par les bras entre terre et ciel se prenant pour un Yo-Yo, trop haut pour se laisser tomber, le tronc trop touffu pour se déplacer vers sa base et criant à l'aide comme un putois dont la queue est prise dans un piège à loup. Ce n'est que lorsque j'ai pris Jean sur mes épaules et qu'il a attrapé André par les pieds que l'arbre récalcitrant a daigné s'incliner suffisamment pour qu'il reprenne contact avec le plancher des vaches indemne. Une autre fois, Antoine a sauté sur un arbre mais, l'ayant mal agrippé, il s'est mis à dégringoler le long du tronc comme un pompier le long de la colonne lisse au milieu de sa caserne. L'arbre, lui, ne l'était pas et l'entrejambe d'Antoine eut affaire à pas mal de branches avant de s'immobiliser. Ses cuisses étaient hachurées de longues estafilades

rougeâtres et de coupures d'où suintait du sang. Il avait dû être aussi endommagé dans une zone plus intime car pendant quelque temps il marcha avec les jambes arquées d'un officier ayant fait carrière dans la cavalerie. Il était évident que cela devait faire mal, mais il ne se plaignait pas. Il faut dire que c'était un trait déjà bien développé dans la famille, le fait que chacun endurait ses peines sans jérémiades. Pas besoin d'emporter des sels réanimateurs avec nous ; être un Bélard, c'est synonyme d'avoir la tête dure. Tiens, vous en voulez la preuve ? Eh bien, je vous en donne deux. Un soir, j'entre dans la cuisine pour y trouver André accroupi sous la table, ses jambes et ses bras enserrant un des pieds. D'après ma mère, il est là depuis un bon bout de temps, mais ne peut justifier pourquoi. C'est curieux, le docteur n'est pas ici pour nous refiler une piqûre, ce qui expliquerait son refus de quitter la sécurité de la cuisine ! Ou peut-être il ne veut pas essuyer la vaisselle ! Qui sait ? Sur ces entrefaites, le papa arrive. Après s'être enquis du pourquoi de cette situation insolite et apparemment peu satisfait de voir son quatrième fils accroché au pied de la table comme un mousse au mât de misaine au milieu d'une tempête, il s'approche du sujet. D'une voix douce, il essaye d'amadouer André ; ce dernier ne bouge pas d'un poil. Le ton se fait plus grondant, toujours sans effet. Puis c'est une pluie de gifles qui s'abat sur le pauvre Ded. Cajoleries, plaidoiries, claques, rien n'y fait et, en désespoir de cause, le *pater familias* s'avoue vaincu. André ne quitte son pied de table que plus tard et de son propre gré.

Avoir la tête dure n'est pas seulement l'apanage des garçons. Un beau soir, Alice, pour une raison obscure se met à refuser de manger sa soupe. À chaque dîner, l'assiette creuse est pleine ; elle décline simplement de la toucher. Elle ne prend même pas sa cuillère, c'est tout dire. Eh bien, chaque fois cela commence par des « mais enfin, pourquoi ? », puis viennent les reproches et immanquablement, car le papa n'est pas du genre patient, une ou deux torgnoles. À notre table, le sévice est compris ! Là encore, la punition est en pure perte, Alice ne veut pas manger sa soupe, un point c'est tout. Le papa doit encore une fois abdiquer devant l'opiniâtreté d'un de ses enfants. Pas tout à fait toutefois car, alors que nous passons aux plats suivants, l'assiette pleine de soupe reste devant Alice, étant bien entendu qu'elle n'aura rien d'autre tant qu'elle n'est pas finie. Vous parlez d'une obstination !

Qu'y a-t-il de si intéressant dans ces fossés ? Tout d'abord, ils sont couverts d'arbres et de buissons, ce qui en fait le terrain idéal pour des jeux de cache-cache épiques. Deuxièmement, une fois dedans, il faut en ressortir. Pour cela, on repère des brèches de murailles délabrées dans le mur d'enceinte et on escalade l'éboulement de pierres pour sortir du fossé ; ces escalades toujours un peu périlleuses sont

appréciées de tous. Troisièmement, il y a toujours des couples qui se bécotent dans des clairières complices et on aime bien perturber leurs embrassades en jetant des pierres dans les branches pour les effrayer ; on trouve ça désopilant ! Quatrièmement, il y a un « étang » constitué des eaux usées qui sont évacuées des cuisines. N'ayant pas l'intention de vous choquer, je garde pour moi les observations concernant la couleur et l'odeur, sinon pour préciser que l'été il vaut mieux l'approcher avec un masque à gaz et que s'y baigner en toute sécurité nécessiterait au moins une combinaison antiradiation. Ces attributs ne semblent pas décourager les animaux qui pullulent près de ces douves : têtards, grenouilles, crapauds, salamandres, nuées de mouches. Y trouver de la nourriture n'est pas un problème : pelures de pommes de terre et autres déchets comestibles y abondent. En clair, ces batraciens ont une vie d'ange, une existence en or, près de cette vidange, sauf ceux qui nous tombent sous la main et qui deviennent nos souffre-douleur. Avec l'insouciance cruauté de la jeunesse, comme vous allez le voir, un copain m'avait enseigné un truc.

— Est-ce que t'as déjà soufflé dans le trou de balle d'une grenouille ? me demande Noël, à brûle-pourpoint.

On est tous les deux en train de coincer la bulle, allongés dans l'herbe, prenant le soleil, complètement désœuvrés. Après un moment de réflexion, dû plus à la surprise occasionnée par sa question qu'à une recherche dans les confins de ma mémoire pour vérifier si je m'étais effectivement adonné à cet acte peu banal, je lui réponds :

— Non, j'ai pas dit que ça m'ait arrivé. Pourquoi t'm'demandes ça ?

— C'est vachement marrant. Viens, on va en chercher une.

On s'approche de cette mare immonde et il ne nous faut pas longtemps pour en trouver une. Elle n'est pas bien grosse et Noël peut la tenir sans difficulté dans son poing presque fermé.

— Maintenant, il te faut trouver une tige creuse, dit-il, comme une paille, mais plus petite.

Je me mets à la recherche de cet instrument. Les tiges de certaines hautes herbes sont parfois comme des segments de trombones imbriqués les uns dans les autres. En tirant dessus, elles coulisent facilement et on obtient ainsi une petite tige creuse. Après quelques essais, j'en ai une qui a l'air de faire l'affaire, petite mais rigide. Je la donne à mon pote. Il est assis en tailleur, la main légèrement ouverte pour exposer l'arrière de la grenouille. Avec l'attention d'un chirurgien en train de pratiquer une opération, il enfle soigneusement un bout de la paille dans un trou que je n'aurais même pas aperçu s'il ne me l'avait pas montré du bout du doigt.

— Maintenant, regarde ce qui s' passe, me prévient-il.

Tenant la grenouille comme il aurait tenu le fourneau d'une pipe,

il porte l'autre extrémité de la paille à la bouche ; il a l'air de fumer un calumet de la paix. Le pauvre batracien, lui, n'est pas en paix. À mesure que l'air passe, il s'enfle. Je suis fasciné par ce spectacle. Je pense à la fable : *La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf* et je me demande si c'est ce que La Fontaine avait en tête lorsqu'il l'a écrite. La pauvre bête grossit à vue d'œil ; au bout d'un moment, elle ressemble à une balle de tennis verte avec des pattes.

— Arrête, lui dis-je. Tu vas lui faire mal.

— Non, si tu la gonfles pas trop, elle va reprendre sa taille normale.

— Et si tu le fais trop, qu'est-ce qui s'passe ?

— Alors elle explose comme une hernie sur une chambre à air trop gonflée, déclare-t-il en rigolant.

Je n'ai pas envie d'être éclaboussé de morceaux de grenouille gluants et je lui dis que sa démonstration est très concluante. En fait, pour vous révéler la vérité, la première minute était assez captivante, mais maintenant j'éprouve un sentiment de culpabilité à regarder cet animal grossir à vue d'œil. Il cesse de souffler et enlève la paille. Un jet d'air s'échappe de la grenouille alors qu'elle diminue de taille. Elle n'a pas l'air dans son assiette, la pauvre, après cette torture digne d'un inquisiteur. C'est d'ailleurs assez compréhensible, non ? Noël l'examine un moment, mais elle reste au moins à deux fois sa taille normale. Finalement, il expédie le batracien détérioré dans la mare sans cérémonie. Je la suis du regard ; elle flotte un moment sur la surface sombre avant de s'enfoncer. Je ne sais pas si elle a repris sa taille et une vie normale après cette expérience. Je dois vous avouer que, malgré une touche de répulsion, je me suis moi-même adonné à cet exercice quelques fois. Après tout, lorsque je suis en vacances à la ferme de mon oncle, j'en ai tué et dépecé des douzaines pour servir d'appât aux écrevisses.

Pour en revenir aux fossés, on y rencontre des fois des clochards ou d'autres individus pas très fréquentables, comme le racontait une fois Antoine à la maman. Ce dernier lui relatait la présence de ce type qu'on avait vu ce matin. Il était en partie dissimulé au milieu d'un fourré, mais il était clair qu'il se livrait à des actes pas très catholiques, sa main pratiquant des allers et retours rapides le long d'un organe qui est d'habitude à l'abri derrière une braguette. On contemple ce spectacle, les plus jeunes d'un air perplexe. À nos jeunes yeux innocents, ce que ce dépravé maniait allègrement semblait avoir la taille d'un bâton de maréchal. Il nous avait aperçus mais ce pervers qui s'était mis au vert ne semblait pas troublé le moins du monde par notre présence.

Lorsque Antoine demanda à maman ce qu'il faisait, elle en fut toute chavirée, la pauvre, par cette question de son troisième fiston.

Voilà maman qui tourna au rouge et devint muette par la même occasion. Elle parvint finalement à balbutier quelque chose ressemblant à « je sais pas » et, attrapant le pot à lait, envoya Antoine en chercher un litre *illico presto*.

Oui, ce n'étaient pas les surprises qui manquaient dans ces forts !

Antoine au pays des brimades

Mon frère Antoine a six ans. Grâce à une dérogation que les parents ont obtenue, il entre au cours élémentaire.

En plus du fait qu'il est le plus jeune de sa classe, il constate très rapidement qu'il est le seul gaucher, moins d'ailleurs par ses qualités d'observation que par l'attention immédiate que l'instituteur lui témoigne et qui n'est pas dénuée d'arrière-pensées.

En effet, un gaucher constitue à ses yeux de mathématicien un point aberrant qu'il convient de corriger à défaut de l'éliminer.

Était-il marqué par une éducation catholique qui avait trop longtemps méprisé la gaucherie et considéré que la main coupable était exclusivement réservée aux tâches impures ? Gardait-il de ses cours d'histoire le souvenir du XIX^e siècle où la main gauche était attachée dans le dos ? Aurait-il été capable d'imaginer une explication plus rationnelle à son désir de gommer cette déviance, par exemple en précisant que « puisque le sens de l'écriture latine, de gauche à droite, est inversé par rapport au sens naturel adopté par les gauchers et que, partant, ceux-ci doivent pousser leur porte-plume là où les droitiers le tirent, il était impératif de corriger cette erreur de la nature » ? Rien de tout cela n'est énoncé. C'est dans un climat de non-dits, y compris nos parents qui n'eurent jamais à connaître ses intentions, que l'instituteur entreprend de faire entrer Antoine dans la norme.

L'instituteur n'a à sa disposition que deux actions possibles pour le contraindre à entrer dans le droit chemin : soit tirer les cheveux s'il le surprend à écrire de la main gauche, soit user de sa règle en métal et frapper les doigts de sa senestre indélicate.

Dans notre famille, mes frères et moi avons les cheveux coupés en brosse ; cela laisse donc peu de prise à la première solution. En revanche, le choc du métal sur des doigts regroupés en pointe provoque des douleurs de plus en plus grandes. En outre, Antoine doit s'entraîner à écrire de la main droite et ceci ne peut se faire qu'à la maison.

Bien évidemment, notre mère s'aperçoit très rapidement de son changement de main dans ses travaux d'écriture d'une part, de sa difficulté à utiliser ses doigts gauches journellement meurtris d'autre part.

Après s'en être ouverte auprès de notre père une première fois, sans que celui-ci s'en émeuve particulièrement car les principes de l'école laïque lui sont chevillés au corps, les choses prennent une tournure diamétralement différente quelques semaines plus tard lorsque Antoine commence à bégayer.

Il en va parfois de certains traitements éducatifs comme des prescriptions de médicaments : à défaut de lire attentivement la notice, ceux qui les administrent n'en connaissent pas les effets secondaires.

Furieuse et révoltée, maman s'emporte et notre père, faisant fi du principe selon lequel l'école a toujours raison, prend rendez-vous avec le directeur de l'établissement et cet instituteur engoncé dans ses certitudes.

Nous aurions voulu être deux petites souris lors de cet entretien car nul doute que, connaissant la capacité de notre père à mettre les points sur les « i », la mise au point fut assurément un morceau d'anthologie.

Ceci étant, ces quelques semaines conférèrent à Antoine un début de talent d'ambidextre qu'il cultiva par la suite.

Le soir de cet entretien, le papa lui lit toute une liste de noms d'artistes et écrivains gauchers au nombre desquels figure un certain... Lewis Carroll.

L'échauffourée

La nuit tombe. Je suis allongé sur un tapis décrépit que nous avons étalé dans le jardin. La tête bien calée dans le berceau de mes mains, je regarde le ciel qui s'assombrit, le manque de lumière forçant les étoiles à sortir à regret de leurs cachettes diurnes. Je mâche un bâton de réglisse, une de ces racines tordues dont j'adore le goût. On n'en manque jamais car on peut prestement les chaparder chez le marchand de bonbons, sans se faire repérer car elles sont dans une boîte près de la porte. Jean me rejoint, s'accroupit et se met à parler.

— Hé, Pollux, t'as une seconde ? Y faut que j'te prévienne, on risque d'avoir des ennuis demain si on va au troisième fort.

— Pourquoi ?

— On est allés à la décharge municipale avec des copains cet aprèm pour voir si on pouvait trouver quelques trucs et une bande de mecs du Perreux est arrivée et ils nous ont dit de foutre le camp. On a répliqué que la décharge était à tout le monde, non ?

— Un peu que t'as raison ; qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— Que la décharge était située au Perreux et que les cons de Nogentais avaient rien à y faire.

M'asseyant pour mieux absorber son récit, je lui demande ce qu'ils ont fait. Il répond que, les gus du Perreux étant plus nombreux, ils ont décampé sans demander leur reste. Il ajoute :

— Tu comprends, j pense ?

— Ouais, c'est logique, tu penses donc tu fuis ! dis-je sans malice.

— Moque-toi pas, tu veux, soupire-t-il, c'est pas tout. Ils nous ont suivis. Quand on a traversé la rue, tu sais, celle qui longe le bout du fort, ils sont restés de leur côté mais ils se sont mis à nous balancer des pierres. Tu peux m'croire, on a fait fissa pour escalader le talus. Ils nous ont crié de rester dans notre bled et ont continué à jeter des caillasses. Heureusement que leurs tirs étaient un peu trop courts.

— À la bonne heure ! Mais y sont dingues ces mecs, ajouté-je. Je crois qu'un conseil de guerre s'impose. Où sont le Touenne et le Ded ?

— Attends, j'vais aller les chercher, dit Jean en se levant.

Lorsqu'ils reviennent tous, on s'assied en tailleur et Jean raconte son aventure une seconde fois.

— Tu crois que ce sont des délinquants juvéniles ? demande Antoine.

Je ne sais pas où il a appris cette expression, mais c'est bien de lui

d'utiliser une expression si adulte.

— Mince, si on peut plus aller à la décharge récolter nos propres machins, c'est pas bien, pensé-je tout haut.

On y a récupéré pas mal de choses dans ce tas de rebuts. Surtout des objets qu'on utilisait comme jouets, mais aussi des trucs plus utiles. Par exemple, le tapis sur lequel nous tenons ce conseil vient de là. Souvent, on fait des matchs de catch à quatre dessus. Je me souviens encore de la suée qu'on avait attrapée pour le trimballer jusqu'ici parce qu'il est plutôt grand. Le fait qu'il soit usé jusqu'à la trame ne semblait pas avoir affecté son poids, mais peut-être une colonie de puces bien nourries y avait-elle élu domicile. Voilà qui expliquerait les démangeaisons des jours suivants !

— Alors, qu'est-ce qu'on va faire ? demande Jean.

— J'sais pas. Mais on peut quand même pas se dégonfler, non ?

Je parcours l'assistance des yeux et je n'y vois que résolution. Ce ne sont pas des couards, mes frères ! Il commence à faire noir ; la nuit tombe à pic et j'espère qu'elle me portera conseil car je ne sais pas quoi faire, il faut bien l'avouer. Je sors mon bâton de réglisse de la bouche ; le bout ressemble à la barbe effilochée du bouc de Nouvialle. Je le mets dans ma poche pour des dégustations futures et me lève.

— Allons nous pieuter, on verra demain, dis-je en concluant la séance.

Le lendemain après-midi, ayant décidé de relever le défi, on se dirige vers le troisième fort. Arrivés à la lisière du plateau, nous examinons la butte nous faisant face ; son sommet est encore vide. Entre ces deux hauteurs, une route peu fréquentée se faufile, la frontière officielle entre Nogent et Le Perreux.

— Alors, maint'nant qu'on est là, qu'est-ce qu'on glande ? demande Jean, fort judicieusement.

— Laisse-moi réfléchir en paix, je réponds.

Le sommeil a été long à venir hier soir mais, avant que Morphée m'accueille dans ses bras confortables, une idée m'a traversé l'esprit. Pour la mettre en pratique, je sors mon canif de ma poche. C'est un chouette couteau suisse avec des plaquettes rouges décorées d'une croix blanche sur les côtés. Il est équipé de plus d'instruments qu'il y en a dans la boîte à outils à la maison : deux lames, un tournevis, un décapsuleur, un tire-bouchon, une vrille, un poinçon, une scie. Bref, il est indispensable ; pour ne pas le perdre ou me le faire voler, il est d'ailleurs relié à ma ceinture par une chaîne. Je m'approche d'un buisson à la recherche d'une branche fine, de soixante centimètres de long environ et, surtout, bien flexible. J'en coupe une que je teste comme un mousquetaire brandissant son épée. Elle se courbe et siffle dans l'air ; voilà qui fera très bien l'affaire. Je m'accroupis ; le sol du

fort est composé de terre argileuse. J'en recueille une poignée que je malaxe dans la main. Un peu de salive la rend plus malléable. Après avoir façonné une boule de trois ou quatre centimètres de diamètre, je l'enfile au bout de la badine. Mes frères observent mes manigances d'un œil intéressé, mais sans piper mot. Je me lève et m'approche du bord du talus, la badine courbée par le poids de la glaise. Je la tiens comme une canne à lancer derrière moi, puis je la ramène en avant à toute vitesse. La tige commence sa course, recourbée en arrière par le poids de la boule ; lorsqu'elle se trouve devant moi, j'arrête mon geste ; la tige se redresse et, éjectée par la force centrifuge, la boule de terre glaise se détache et s'envole à toute vitesse pour aller se perdre, au terme d'un arc gracieux, de l'autre côté de la route.

— Mince, t'as vu ça, jubile André, ça va drôlement plus loin qu'une pierre.

— C'était pas très précis pour un premier coup, note Antoine, tout aussi émoussillé, mais avec un peu d'entraînement on va faire un malheur. Comment t'as ourdi ça ?

— Ourdi ? Il me tue, le Touenne, avec ses mots savants, remarque Jean. Il doit potasser *Le Petit Larousse* sous les couvertures le soir, c'est la seule explication, non ? ajoute-t-il en nous prenant à témoin.

— Tu vois, il est pas aussi ignare que toi ! Au lit, réponds-je revenant à la question d'Antoine. Je pouvais pas dormir et je me demandais comment on pourrait battre ces mecs. Un moment, j'ai pensé à David et Goliath, surtout à la fronde de David. Aussi, tu sais, tu te rappelles quand on est en Auvergne et qu'on attrape la queue des veaux ; ils se mettent à cavalier à toute berzingue. S'ils vont en ligne droite, t'arrives à les suivre, mais s'ils tournent brusquement tu continues tout droit et tu pars à toute pompe dans les pâquerettes. C'est le même principe ici, c'est la force centrifuge qu'on a apprise dans les cours de physique qui fait son œuvre, vous pigez ? Et, en venant, je me suis dit que si je pouvais mettre quelque chose au bout d'une badine et la manier comme une fronde, cette boule pourrait être expédiée plus loin qu'une pierre.

— T'es vachement génial, Pollux. Allez, coupe-nous des badines pour qu'on s'entraîne avant que les rigolos d'en face arrivent. Y vont avoir une sacrée surprise, ces mecs.

Dans les minutes qui suivent, mes compagnons s'arment. Les boules de glaise volent d'abord un peu dans toutes les directions. Ce manque de précision s'estompe et bientôt, la majorité traverse la route et va atterrir sur la colline opposée, certes toujours éparpillée. Lorsqu'on estime notre adresse suffisante, on s'assied pour se confectionner des tas de munitions. On est tout à cette tâche lorsque l'on entend des railleries : nos adversaires sont arrivés. Ils sont une demi-douzaine, sûrs d'eux. Ils ne se doutent pas de ce qui les attend,

les pauvres.

— Alors, espèce de ploucs, vous êtes venus chercher une raclée ? les aiguillonne Jean.

— C'est plutôt vous qui allez dérouiller, bande de p'tits mectons nogentais, rétorque l'un d'eux.

L'échange de mots précède celui des maux, vous voyez ! Il doit espérer que sa remarque va nous cingler comme un coup de cravache, leur porte-parole. Mais il est un fait que j'ai déjà été qualifié de demi-portion et de modèle réduit en ce qui concerne ma taille, mais je me rassure toujours en pensant qu'aux âmes bien nées (et préparées) la valeur n'attend pas le nombre de centimètres et j'ai bien l'intention de leur filer une roustie avec l'aide de mes frangins. Je harangue ces derniers en leur affirmant qu'un homme averti en vaut deux et que, par conséquent, nous sommes huit contre six. Ils acceptent cette multiplication théorique sans mot dire. L'esprit serein, on se met donc en garde, attendant le début des hostilités. Comme les troupiers du maréchal de Saxe à la bataille de Fontenoy, on laisse l'honneur à nos ennemis de tirer les premiers. Ils ne traînent pas et une volée de pierres arrive vers nous, mais les plus avancées tombent à peine au milieu de la pente du talus.

— Hé, les mecs, vous avez pas pris votre quintonine ce matin ? hurle Jean.

Le barrage d'artillerie se fait plus intense, et on doit esquiver quelques pierres, heureusement en bout de course. Il est temps de sortir nos armes secrètes. On prend nos badines chargées d'une main, notre courage de l'autre et la riposte est foudroyante. La première rafale crée un moment de flottement dans les rangs opposés, dû plus à la surprise qu'à la précision de notre tir. Un projectile de la deuxième volée s'écrase sur la joue d'un ennemi. Ça, c'est de la bigorne ! Cela doit faire moins mal qu'une pierre, mais il se frotte quand même la joue en pestant et il se replie en nous refilant un bras d'honneur. C'est pas exactement de la chanson de geste, mais le message est clair. Qu'à cela ne tienne, ils vont prendre une trique qui ne va pas être étriquée, ces gredins ! Cet échange dure plusieurs minutes, sans faire bien de mal bien qu'on « badine » à tout-va. André prend un caillou sur la jambe, mais sans gravité ; les jets de pierres sont plus faciles à contrôler que nos boules de glaise qui se perdent souvent dans la nature. Mais il y en a suffisamment et elles provoquent l'alarme chez nos adversaires. Ils battent en retraite.

— Tu vois, Jean, hier c'était Waterloo, aujourd'hui c'est Austerlitz, lui dis-je, hilare, inversant la chronologie des batailles historiques.

Hélas, je parle trop vite, encore ignorant que nous étions sur le point de subir un revers d'une direction inattendue. En effet, une des boules perdues ne l'a pas été pour tout le monde malheureusement, en

l'occurrence la dernière qu'André vient de catapulter !

Elle est partie trop haut et, à la fin de sa parabole étroite, s'écrase sur le pare-brise d'une voiture ! Vous parlez d'un comble de malchance.

— Merde ! dit Jean. Quelle poisse ! C'est la première bagnole qui passe dans le coin depuis deux heures, et elle se ramasse un de nos pruneaux.

Le conducteur freine, dérape dans un giclement de graviers, stoppe le long de la route en pente et émerge de son habitacle. On s' imagine que c'est pour nettoyer le pare-brise de la glaise qui s'y est collée. Non ! Il examine le haut des talus. Les malins d'en face, moins indécis que nous, se sont immédiatement jetés à plat ventre et sont invisibles de la route. Le regard du conducteur se tourne vers nous. Innocemment, on l'observe, plus curieux qu'inquiets. Il se met à escalader la pente escarpée ; ce n'est pas facile car il n'y a pas de rampe et il le fait plus ou moins à quatre pattes. On suit ses progrès en rigolant, car la progression de cet homme mouvant est émouvante, en effet pour un mètre de gagné, il glisse souvent de deux. Mais il est tenace et bientôt ses menaces où priment des mots comme « vauriens » et « raclée » parviennent à nos oreilles. Jean constate d'une voix inquiète que « c'est le moment de se calter ». Oh ! là, là ! notre petite bagarre interbanlieues va-t-elle avoir des conséquences plus funestes ? Il est évident que notre salut ne réside à présent que dans une fuite rapide. C'est inouï comme l'instinct de conservation émerge dans les situations difficiles. Comme un seul homme, on tourne casaque à vitesse « grand V » pour échapper à ce chauffeur vindicatif. Après une douzaine d'enjambées, on ralentit l'allure, surveillant nos arrières. Ils sont vides et on se met au pas. On l'a échappé belle !

La poursuite

Le répit n'est que de courte durée. Antoine s'est retourné et crie :

— Hé, il est encore là !

De saisissement, on s'arrête un millième de seconde. Figurez-vous que l'irascible pris pour cible a atteint l'orée de la butte. Comme il n'y a pas de garde-fou, ce qui nous aurait bien aidés en l'occurrence, le cinglé continue. Il ne reprend même pas sa respiration et s'élance vers nous. Il a une sale tête. Alors on ne s'attarde pas et repique un « cent mètres ». Ce n'est pas encore la panique car on a de l'avance et ce gus doit être fatigué par son escalade, mais l'avoir à nos trousses commence à nous affoler un tantinet.

— Nom de nom, qui c'est ce péquin ? s'exclame Antoine, déjà un peu essoufflé par plusieurs minutes de course.

On maintient notre avance, mais seulement parce qu'on est passés en deuxième vitesse. Les coudes au corps, on zigzague entre les fourrés, on monte et descend, mais notre poursuivant nous colle toujours au train.

— C'est un vrai tordu, ce type. J'espère qu'il a laissé ses clés dans sa bagnole et que les mecs du Perreux vont la lui piquer, commente Jean.

J'ai embarqué mes frangins dans une affaire qui risque de mal tourner. Nom de nom, on était tranquilles comme Baptiste à se castagner avec la bande du Perreux et il a fallu que ce maniaque vienne contrecarrer cette belle petite bagarre. Se faire avoir comme des bleus par ce type, quelle déchéance cela serait, pensé-je. Cette perspective décuple mon allure, tant et si bien que je commence à avoir un point de côté. Je m'en ouvre à Jean qui veut être docteur quand il sera grand ; il me répond que ça vaut mieux que de recevoir un coup de poing sur la tronche. Sympa le futur toubib !

Cette course effrénée nous amène aux confins du deuxième fort. J'hésite à traverser la rue car le premier fort est aussi dénudé que le crâne de Yul Brynner à part deux ou trois arbres au sommet. J'oblique donc à droite ; peut-être arrivera-t-on à le perdre dans les dédales des rues étroites. En passant le long des habitations qui bordent le trottoir, une idée me vient. Un de nos copains habite dans le coin ; si on peut atteindre sa maison alors que notre traqueur est hors de vue, on a une chance. André halète qu'il n'en peut plus ; il a du mal à reprendre son souffle après ce sprint ardu. Je l'exhorte de tenir le coup, de puiser

dans ses réserves, de fournir l'ultime effort. Le pavillon de notre ami est proche d'un croisement, ce qui nous donnera une chance d'y entrer avant que le poursuivant débouche du tournant. On prend un virage sur les chapeaux de roue, puis la maison est là avec son petit jardin devant. Le portillon qui n'est jamais fermé à clé s'ouvre facilement et je laisse mes frères entrer en leur disant de se planquer derrière les troènes, à moins que cela ne soit des fusains, et le referme. Allongés, on guette le bruit des pas qui s'approchent. Heureusement, il y a un autre virage pas très loin avant que la rue se redresse et il doit s'imaginer qu'on l'a prise. Il dépasse notre cachette sans ralentir.

— Allez, venez, dis-je à mes compagnons d'infortune.

On se dirige vers la maison. J'espère qu'elle est ouverte, car pour des gamins de notre âge, même délurés, essayer d'entrer dans une maison close ne serait pas très bien vu ! Elle est fermée. Qu'à cela ne tienne, près d'elle, il y a une vaste serre qui va bien nous servir. Dieu merci, la porte n'est pas verrouillée et on s'y engouffre comme un seul homme, puis on s'accroupit derrière des tréteaux couverts de pots de fleurs. De cette planque agréablement parfumée, on observe la route alors que notre cœur s'applique à reprendre un rythme cardiaque plus normal. Le type a finalement compris qu'on s'est cachés dans les environs et est revenu sur ses pas. Devant la maison, il se penche au-dessus du portillon et examine le jardin.

Jean murmure :

— C'est un vrai danger public, ce zig ! Tu crois qu'il va devenir un danger privé s'il se livre à une violation de domicile ?

Dieu merci, il décide de ne pas fouiller les maisons ! Il disparaît et on pousse tous un grand soupir de soulagement en se regardant, ayant peine à croire que ce calvaire est terminé. Toutefois, on se tient coi une éternité qui doit bien durer trois quarts d'heure. Finalement, on conclut qu'il a dû partir récupérer sa bagnole. On regagne nos pénates, non sans jeter des regards fréquents et inquiets derrière nous.

Plus tard, au lit (qui ce soir dans mon épuisement m'apparaît comme la plus belle invention de l'homme après les boules changeantes !), je repense à cette journée. Tout a commencé parce qu'on voulait un accès à cette décharge, vous vous rendez compte ! On voulait partager les rebuts de la société, les déchets de l'humanité. Je sais que nous n'avons pas grand-chose à la maison, mais fouiller dans le fond de la poubelle de la municipalité, sommes-nous tombés si bas ? Ou est-ce cet orgueil de mâle, cette vanité qui nous pousse aux excès les plus risqués et les plus bêtes pour sauver l'honneur ? On a commencé l'après-midi en preux chevaliers, on l'a terminée en peureux tout court ! C'est un résultat somme toute plutôt piteux, non ?

Le lendemain, toutefois, cette triste situation se présente sous un

autre angle. On retourne tous au fort, l'œil aux aguets au cas où notre pourchasseur fréquenterait encore ces lieux. Non, pas de problèmes jusqu'au troisième fort. Là, consternation, nos adversaires d'hier sont assis sur la colline qui nous fait face. Ils se lèvent en nous apercevant.

— Mince, ça y est, rumine Jean, c'est reparti pour un tour ; y nous les brisent menu, ces mecs. Et on a même pas de quoi se défendre.

À notre grande surprise toutefois, ils dévalent la pente sans hâte, traversent la route et montent vers nous sans gestes hostiles.

— Salut les gars, prononce le chef. On a eu une bonne petite bagarre hier, hein ? L'idée des badines, c'était bien trouvé, chapeau. Vous avez pas pris un brevet dessus, non, parce qu'on va maintenant se l'octroyer, mais pas contre vous, vous en faites pas.

De près, ils n'ont pas l'air de dévoyés. En fait, on se ressemble beaucoup, cheveux courts, vêtements qui ont connu des jours meilleurs, genoux écorchés, chaussures éculées, bref, un air dépenaillé des plus sympa. On reste toutefois sur nos gardes, silencieux, attendant la suite. Le porte-parole continue :

— On espère que le conducteur vous a pas mis une branlée. On vous a regardé courir un moment avec ce mec aux fesses.

— Déconne pas ! Bien sûr qu'il nous a pas rattrapés. Tout ce qu'il a fait, c'est respirer notre poussière, répond Jean.

Le gars du Perreux se met alors à nous raconter ce que sa bande a fait lorsque le conducteur a disparu. Ils sont descendus sur la route et ont desserré le frein à main de la bagnole de ce con qui avait laissé la porte ouverte. Il rigole un moment avant de poursuivre :

— Sa caisse a commencé à rouler le long de la côte sans qu'on ait même besoin de la pousser. C'était vachement bath ! Elle est descendue une cinquantaine de mètres avant de s'arrêter dans le fossé. T'aurais vu la tronche du gus quand il est revenu. Il se grattait la tronche en essayant de se rappeler si c'est là qu'il avait garé sa chignole. Et quand il l'a découverte embourbée dans le fossé un peu plus bas, il a piqué une crise qui valait la peine d'être vue, j'vous l'dis. C'était vraiment pas son jour au mec. Comme il arrivait pas à sortir du fossé tout seul, on s'est approchés comme si on passait dans le coin par hasard et on a proposé de l'aider. C'était sympa, non ? Quand la caisse est revenue sur la route, il nous a refilé vingt balles avant de mettre les voiles. Chouette, hein ?

— Ouais, renchérit Jean. Alors on partage. Après tout, c'est un peu grâce à nous si vous vous êtes fait ce fric.

— Toi, j'dois dire que tu manques pas d'air, remarque l'autre d'un ton où pointe une certaine admiration. Non, on garde le pèze. Par contre, on vous donne droit d'accès à la décharge sans aucune restriction ni droits de douane, d'ac ?

Nous nous dévisageons, les quatre frères, hochant la tête, tous très

satisfaits par la tournure des événements. La journée finit en beauté ; non seulement le soleil brille mais on va aussi pouvoir recommencer nos fouilles dans le fond du panier des rejets de la commune en toute impunité. Et puis on s'est fait une demi-douzaine de copains par la même occasion.

Tout cela valait bien un petit essoufflement teinté de panique. Selon Jean, en fin de compte, on n'a pas récolté de fric, mais on en a eu pour nos soucis !

Les livres

Suivant l'exemple de papa, les livres sont respectés dans notre famille. Antoine et moi en sommes amoureux. Les jours de marché, je passe au stand de livres d'occasion et j'échange ou achète quelques bouquins policiers aux coins écornés et aux pages jaunies que nous lisons à tour de rôle. Nous allons aussi souvent à la bibliothèque de la maison paroissiale pour y emprunter des ouvrages plus éducatifs.

J'ai une véritable vénération pour les livres, outils des progrès humains, témoins des événements, passant librement des connaissances de génération en génération. Sans eux, je pense que l'on vivrait encore dans des cavernes ou des cabanes aux murs de bois et au toit de feuilles. Tourner les pages de certains, c'est voyager autour du monde sans bouger de un millimètre. Dans une librairie où je vais souvent, il y a une phrase d'un écrivain affichée sur un mur : J'imagine que le paradis est une immense bibliothèque. Comme il a raison ! Voilà un lieu où passer l'éternité me conviendrait parfaitement.

J'adore ceux qui sont reliés en cuir, les titres en lettres d'or, les couvertures de papier marbré. Je ne peux pas identifier les cuirs, mais certains sont aussi lisses que du marbre poli, doux comme une écharpe de soie.

Lorsque je serai grand, je me promets d'avoir une collection des plus beaux exemplaires. Je les arrangerai sur d'épaisses étagères pour qu'elles ne plient pas sous leur poids et j'admirerai leurs cuirs fourbis de cire, leurs nerfs dorsaux, leurs décorations en or. Je constituerai cette collection comme une cave de vins de grand cru et je la traiterai avec le même respect. J'en prendrai un de temps à autre dans mes mains, faisant attention de ne pas le tirer par le haut du dos pour ne pas déchirer le cuir à cet endroit fragile. Avec les mêmes précautions accordées à la bouteille millésimée d'un vin réputé, je caresserai la reliure, feuilletant les pages d'épais papier, admirant les gravures s'il en contient, parcourant çà et là quelques phrases pour en avoir un avant-goût avant de le lire en entier. À ceux qui contempleront ces étagères bien remplies et qui me demanderont d'un ton un tantinet malicieux si je les ai tous lus, je rétorquerai : « Avez-vous bu toutes les bouteilles qui sont entreposées dans votre cellier ? » Cela devrait leur clore le bec !

Comme des bons crus, ces ouvrages attendront tranquillement sur leurs étagères, se bonifiant avec l'âge, le moment d'être dégustés. Et, contrairement au vin bu qui procure un plaisir limité avant de disparaître à jamais, un livre lu peut être relu autant de fois qu'on le désire, décuplant le

plaisir.

La 2 C.V.

Les voitures étaient rares dans la rue Saint-Quentin. Elles restaient un luxe encore inabordable pour beaucoup, toujours éprouvés par la guerre et ses suites. Ne pas en avoir une ne constituait pas un inconvénient majeur : les déplacements se faisaient le plus souvent à pied, parfois en autobus, et tout le monde était mince et en pleine forme. Un beau jour de l'an de grâce 1956, mon père nous rassembla tous. Il avait l'air tout content de lui et son enthousiasme était contagieux.

— Venez dans la rue, je veux que vous voyiez tous quelque chose, nous dit-il avec l'air entendu d'une personne sur le point de dévoiler un grand secret.

On le suivit tous à la queue leu leu. Là, devant notre portail, garée le long du trottoir à une cinquantaine de centimètres du bord, à l'évidence pour ne pas risquer d'érafler les pneus flambant neufs, se trouvait une voiture. Il nous la montra, fier comme pas un, une touchante joie enfantine sur son visage qui prouvait que les hommes ne perdent jamais tout à fait leur âme de gamin. Il caressait la courbe lisse des ailes avec les gestes expérimentés d'un maquignon flattant la croupe d'un cheval de race. Le moment de surprise passé, inutile de dire qu'on était tous très ravis de cette acquisition.

— Notre première bagnole, s'exclama Jean, et elle n'est même pas d'occase !

— S'il te plaît, corrigea le propriétaire vexé par cette appellation non contrôlée, ce n'est pas une bagnole, ni une tire, ni une caisse, ni un tas de ferraille, ni une chiotte...

Alors là, il nous épatait le papa ! Lui qui n'employait jamais un mot d'argot devant nous en débitait une litanie sans même reprendre son souffle. Et il n'avait pas terminé.

— ... ni un char, ni un tacot, ni une guimbarde, ni une chignole, mais une voiture ! Vous entendez, une voiture. En fait, c'est une 2 C.V. Citroën tout juste sortie de l'usine et qui sent toujours le neuf. Alors elle mérite un peu de respect, compris ?

On ne se le fit pas dire deux fois, mais on en fit le tour, admirant nos silhouettes dont les reflets se déformaient dans la peinture miroitante de la carrosserie, sous le regard débordant de fierté de mon père. J'étais curieusement touché par son allégresse ; il se comportait comme un gamin qui venait de déballer son camion de pompier si

convoité le matin de Noël.

— Hé, p'pa, est-ce qu'on peut faire une balade avec ? on lui demanda, les portes déjà ouvertes pour y monter.

— Non, pas aujourd'hui, il ne faut pas l'esquinter. Elle est toujours en rodage. J'ai demandé à l'abbé si je peux la garer dans la cour derrière sa maison car je ne veux pas la laisser dans la rue. Il ne manquerait plus qu'un ouistiti vienne me la cabosser. Il a dit d'accord. Je vais l'y mettre dès maintenant. Paul, tu me guideras. Jean et Antoine, allez ouvrir le portail.

L'abbé Lefèvre, notre voisin le plus proche, lui doit bien une place de parking gratuite ! En effet, tous les samedis soir, il vient prendre l'apéritif et, souvent, il réussit même à s'incruster pour le dîner. On raffole de ses visites pour deux raisons. La première, c'est que la maman prépare toujours un repas qui sort de l'ordinaire, au cas où il déciderait de prolonger son séjour après un verre ou deux de Dubonnet. La seconde, c'est parce que la minute où il arrive, il questionne à haute voix :

— Alors, y a-t-il des candidats pour la confession, ce soir ?

La confession à domicile, voilà une importante innovation liturgique, surtout lorsqu'on est en bonne santé, cela va sans dire. Le passage du latin au français durant la célébration de la messe est de la roupie de sansonnet comparé à cette commodité réservée à bien peu ! Toujours prêt à faire une B. A., l'abbé ! Les premières marches de l'escalier deviennent le confessionnal. Il s'assied sur la seconde pour pouvoir allonger ses jambes, remonte un peu sa soutane noire, ce qui nous permet de remarquer qu'il n'a pas toujours des chaussettes appareillées, revêt l'étole qu'il garde en permanence dans la poche de son habit, et nous appelle un à un. On attend chacun son tour dans le vestibule menant à la cuisine et à la salle à manger, en rang d'oignons derrière la porte, laquelle reste bien sûr fermée, gardienne des secrets de la confession. Agenouillé sur la première marche, la tête baissée et d'une voix contrite, on ânonne nos incartades et autres écarts de conduite de la semaine passée. Il balbutie quelques mots en latin, nous refile notre punition et en un tournemain nous sommes absous. Il prend sans doute en considération le fait que nous sommes les fils de ses hôtes car les pénitences sont nettement plus légères que celles distribuées dans une confession plus formelle, de l'autre côté de la rue, dans un vrai confessionnal. De retour dans le vestibule et contre une cloison que Jean a baptisé le « mur des lamentations de Nogent », on débite à voix basse et en quatrième vitesse le nombre de Notre-Père, de Je vous salue Marie et d'actes de contrition requis pour effacer nos péchés hebdomadaires avant de passer à table. À celui dont l'âme a été ainsi expurgée de ses fautes réelles ou imaginaires (je dois des fois en inventer pour étoffer la confession !), le repas du samedi soir

semble toujours plus réconfortant. Seul point noir, avant de s'asseoir à table, l'ecclésiastique sort son bréviaire pour entraîner la famille debout dans un bénédicité qui retarde le début attendu des agapes de fin de semaine.

Donc, pour en revenir à la rutilante 2 C.V., notre père monta à l'intérieur. Au même instant, la voiture s'affaissa d'au moins dix centimètres sous son poids, non parce qu'il était empâté, mais parce que la suspension de cette voiture est extrêmement souple. Il démarra, passa en marche arrière et recula doucement, bien en amont du portail maintenant ouvert. Ayant vérifié qu'aucun autre automobiliste n'était engagé dans la rue, susceptible de venir perturber ses manœuvres délicates, il amorça un large virage qui l'amena plus ou moins en face de l'entrée de la cour. Jean et Antoine étaient plantés comme des sentinelles, tenant chacun un vantail. Le guidage commença ; j'allais et venais d'un côté à l'autre, vérifiant les distances de sécurité, l'encourageant à avancer de mes deux bras. Le passage du portail qui avait semblé problématique se révéla aisé : il y avait une marge supérieure à une dizaine de centimètres de chaque côté. Cela n'empêchait pas le conducteur inquiet de poser d'incessantes questions.

— T'es vraiment sûr qu'il y a assez de place à droite ? Je suis pas trop près de ce côté-là ?

— Non, p'pa, t'as au moins un kilomètre de chaque côté. Une forteresse volante pourrait y atterrir.

— Écoute-moi, je plaisante pas, rétorque-t-il d'un ton agacé. Je ne veux pas avoir un accrochage le premier jour. On aurait bonne mine, hein ? Alors, t'es certain que je suis bien centré ?

« Tiens, la prochaine fois, je prendrai deux drapeaux, pensé-je, comme les marins guidant les avions de l'escadrille de Buck Danny qui atterrissaient sur le porte-avions *Forrestal*. » Il avançait à la vitesse d'un escargot essoufflé par un sprint de dix centimètres, se penchant par la fenêtre de la portière, me demandant à tout bout de champ :

— Ça va, t'es sûr qu'il y a assez de marge, est-ce que je dois redresser ?

Une fois le portail passé, toutefois, il n'y avait plus aucun problème car, entre les murs de l'allée qui conduisait à la cour du presbytère, il y avait au moins un demi-mètre de chaque côté de la 2 C.V. Mais il me demanda quand même de rester pour le piloter le reste du chemin, tout en roulant à la vitesse d'un corbillard.

Cela prenait tellement de temps que le reste de la famille nous abandonna tant cette manœuvre qui n'en finissait pas était barbante. Lorsque la voiture fut finalement casée dans un coin de la cour, il prit une housse dans le coffre et, à deux, elle fut placée sur la voiture

neuve pour la protéger des intempéries et des oiseaux ayant des mauvaises manières. Pendant les deux ou trois semaines suivantes, même manège ! Un coup de Klaxon prévenait le guide du jour que ses services étaient requis. Finalement, Dieu soit loué, il acquit assez de confiance pour se garer tout seul et on poussa tous un soupir de soulagement.

Avec cette voiture, notre rayon d'action était grandement augmenté. On allait encore à pied à l'école, au fort et au bois de Vincennes, mais certains dimanches après-midi, on visitait les environs. La 2 C.V. était pleine à craquer : le papa au volant et la maman à côté avec Marie-Françoise, la dernière addition familiale dans ses bras, deux garçons et Alice sur la banquette arrière (avec à chaque voyage un qui se plaignait d'être assis sur la barre du milieu !) et deux autres accroupis dans le coffre. Une des promenades favorites nous conduisait à Lognes : il y a là un petit aérodrome et on passait des heures à regarder les avions décoller et atterrir.

Le papa en est fier de cette voiture et il y tient toujours comme à la prune de ses yeux, bien qu'elle ait maintenant pris de l'âge. Pourtant, conduite prudemment, il n'a pas eu d'accident et, si la peinture est un peu ternie, il n'y a pas la moindre éraflure. Il la bichonne avec la même attention qu'il aurait accordée à un meuble ancien. De temps en temps, en montant dans notre chambre, on le voit par la porte entrouverte de la salle de bains : il est accoudé à la fenêtre ouverte qui domine la cour du presbytère et admire sa 2 C.V. sans s'en lasser. Pourtant, elle ne paye pas de mine, sous sa bâche verdâtre, ressemblant plus à une grosse tortue dormant sous sa carapace bombée qu'à une automobile au demeurant très modeste.

Un soir, avant d'aller me coucher, je mangeais une pomme en regardant le paysage, accoudé au bord de cette même fenêtre. Il faisait encore jour et les jardins des maisons de nos voisins immédiats étaient parfaitement visibles. Mon regard se concentrait toutefois sur la seconde propriété, dans l'espoir d'apercevoir Muguet, la petite jouvencelle qui y habite ; elle mérite bien son nom car elle est belle, cette jeune fille en fleur. Une vision comme celle-là avant d'aller se coucher et on est assuré de rêver en Technicolor. Cela n'allait pas se produire cette nuit car je n'eus pas la chance de l'apercevoir. Comme à l'accoutumée, une fois la pomme terminée, le trognon fit un vol plané chez un des voisins, sans préférence particulière. Je n'avais pas consciemment visé la voiture de mon père, mais comble de malchance, le détrit tomba au beau milieu de la housse et il y resta, aussi apparent qu'un bouton sur le bout du nez. Je refermai la fenêtre à toute vitesse et gagnai tout aussi rapidement la chambre où mes frères étaient déjà au lit. Avant d'aller se coucher, le chef de la famille

s'arrêta sur le palier et, fidèle à la tradition, alla jeter un dernier coup d'œil sur sa 2 C.V. bien-aimée.

— Mais, nom de nom, qu'est-ce que c'est que ça encore ? je l'entendis proférer de la chambre.

Il redescendit les marches de l'escalier quatre à quatre et sortit en trombe de la maison. Mes frères qui avaient entendu la remarque se demandaient ce qui se passait.

— J'ai balancé un trognon de pomme dans la cour du curé et il est tombé sur la bâche de la deuche, expliquai-je à mon entourage allongé.

— Ben, dis donc, il va pas être heureux le paternel, dit Jean, tu sais comme il la cajole, sa deux pattes.

Je me levai pour jeter un regard discret de la fenêtre, prenant bien soin de rester hors de vue. Il s'approcha de la voiture, étendit le bras pour saisir le corps du délit et se mit à l'examiner de près, puis se tourna vers la bâche. Le trognon avait rebondi avant de s'immobiliser, laissant deux ou trois taches informes et sombres, traces de son passage sur la toile. Il tourna la tête vers notre maison et j'eus juste le temps de me reculer, bien qu'il fût douteux qu'il ait pu m'apercevoir dans la pénombre de la nuit tombante. Je regagnai la chambre.

— Eh ben, t'en fais une tronche, constata Jean.

— Y a de quoi, il l'a trouvé et il est en train de l'inspecter. Éteins la lumière et faisons semblant de roupiller, sinon ça va barder.

La porte de l'entrée s'ouvrit, se ferma plus durement qu'à l'accoutumée et les marches de l'escalier gémirent (était-ce un signe de ce qui allait m'arriver à moi aussi ?) sous des pas décidés. La lumière se fit dans la chambre.

— Debout tout le monde, ordonna le *pater familias*, et plus vite que ça !

— Qu'est-ce qui se passe, p'pa, la maison est en feu ? dit Jean qui se frottait les yeux comme s'il avait été brusquement tiré d'un profond sommeil.

— Fais pas le malin, toi, c'est pas le moment, l'avertit le papa d'un ton qui n'encourageait pas la réplique. Je viens de trouver un trognon de pomme sur la bâche de ma voiture pratiquement toute neuve. Il est tout frais, il est même pas encore marron partout, c'est tout dire. Qui l'a envoyé ?

Silence de mort dans la chambre.

— Alors, pas de candidat ? Je vous promets, même si ça prend toute la nuit, que je vais tirer les choses au clair.

— C'est le clerc qui va sentir sa douleur, me murmura Jean.

— Tu as quelque chose à dire, Jeannou ? lui demanda le papa, alors que je réprimais un sourire.

— Heu, non, p'pa.

— Alors, pas de candidat ? Eh bien, vous serez tous punis. Combien vous voulez faire de lignes, cent, deux cents ? Mais, attendez, je crois que j'ai une autre idée. Il fit une petite pause, tournant le trognon entre ses doigts, puis reprit la parole. Ah, mais, bien sûr, la voilà, la solution, il reste des empreintes de dents sur le trognon ; ouvrez la bouche et voyons à qui elles correspondent.

Étant le plus près de lui, j'allais être le premier à subir le test et je choisis de lâcher le morceau avant de me retrouver avec un trognon usagé dans la bouche.

— C'est moi, p'pa, avouai-je. J'avais pas visé ta voiture exprès, mais il est tombé dessus, par accident quoi.

— Bon, au moins tu as le courage de pas faire payer tes frères pour tes propres bêtises. Tu as vu les marques que tu as faites sur la bâche ?

— Non, mentis-je, mais elle a fait son travail puisqu'elle est là pour protéger la voiture, pas vrai ?

Il apparut décontenancé pendant deux secondes par cette remarque ma foi fort logique il faut bien en convenir, mais il se reprit rapidement.

— La bâche, elle n'était pas donnée. Alors, demain, tu vas aller la nettoyer et, quand je rentrerai le soir, je veux qu'elle soit comme neuve, vu ?

— Oui.

— Et lorsque la voiture aura besoin d'être lavée et nettoyée à l'intérieur, ce sera dorénavant ton travail jusqu'à nouvel ordre, c'est compris ?

Comment pouvait-il savoir à ce moment-là que ce commandement, fort anodin ma foi, serait à l'origine d'un incident qui aurait pu avoir des conséquences extrêmement tragiques.

Quelques bêtises

Pour nous amuser, nous avons des destinations de prédilection comme le bois de Vincennes tout proche et le fort, tous lieux que nous connaissons comme notre poche puisqu'ils sont également fort prisés par l'encadrement des Cœurs Vaillants. Mais notre jardin est également notre terrain de jeu. Une cabane, construite contre un mur mitoyen, permet d'accéder au jardin de nos voisins, et de l'explorer à qui mieux mieux. Dans celle-ci, nous passons de nombreuses heures à deviser, inventer des jeux, bricoler avec ce qui nous tombe sous la main, bref passer le temps. En été, c'est sur son toit en tôle ondulée que nous établissons notre quartier général : il faut dire que les cerises du voisin sont délicieuses.

Ce sont des occupations anodines, propres à rassurer notre mère sur le caractère raisonnable de ses enfants. Parfois, des idées saugrenues, voire dangereuses passent par la tête de certains. Ainsi ce jour où des ouvriers travaillent sur le toit où ils remplacent quelques tuiles cassées par la grêle, Jean et André ont l'idée de leur rendre visite. Par une trappe qui se trouve au-dessus d'une armoire au premier étage, ils montent dans le grenier. Se faufilant à travers un vasistas, ils grimpent sur le toit, marchant sur les tuiles avec une prudence de Sioux s'approchant d'un troupeau de bisons. Ils saluent les travailleurs qui sont surpris de les voir là, mais ne disent rien. Parvenus au faîte du toit et redescendus sur l'autre pan, ils ont une vue imprenable sur la cour. En bas, notre mère est en train de laver le linge dans le bac. Ces deux loustics croient malin d'attirer son attention. Ils sont trop éloignés pour lire l'expression de son visage, mais moi qui suis leur progression je peux confirmer qu'il a vite perdu ses couleurs. Elle leur ordonne de redescendre aussitôt, intimation à la colère toute contenue car elle ne souhaite évidemment pas les brusquer et, conséquence possible d'une maladresse résultant de la hâte, les voir se rompre le cou.

Parfois, cela se termine un peu moins bien. Il y a au milieu du jardin un prunier, au centre d'une pelouse carrée : nous avons un vrai jardin à la française ! Notre père avait décidé un jour d'entourer celle-ci d'un fil de fer tendu, accroché à quatre piquets plantés en ses quatre coins. Ce jour-là, dans une course malheureuse, André s'ouvre méchamment la jambe au contact d'un de ces piquets. Le sang coulant abondamment, il est sans délai conduit à la salle des urgences, c'est-à-dire la cuisine ! Là, les parents se mettent aussitôt en devoir de le « réparer ». Les rôles sont clairement définis, car grâce aux frasques de ses aînés ce type de situation ne leur est pas étranger. À la maman, il revient de faire bouillir l'eau et de stériliser

compresses de fortune et instruments de torture. Le papa est le chirurgien, avec la charge délicate de nettoyer, de désinfecter, de soigner (avec une sorte de poudre blanche que notre toubib de frère désigna plusieurs années après comme des sulfamides) et de panser la plaie après en avoir rapproché les bords aussi soigneusement que possible.

Que de bêtises... mais, finalement, pas de drames. Personne ne s'est jamais cassé un bras ou une jambe. Personne ne s'est ouvert la main avec des pétards ; ce ne sont certes pas des bâtons de dynamite, mais notre fournisseur ne connaît pas les petits formats ! Pas de grave blessure non plus alors que les couteaux, les poignards en bois, les lance-pierres sont rarement absents de jeux pas si innocents que cela.

L'incident

La 2 C.V. est tout simplement un petit miracle technologique, le véhicule idéal pour quelqu'un pas très fortuné et un peu mécanicien sur les bords. Elle est équipée d'un moteur deux temps refroidi par air. Pas de radiateur, pas de ventilateur, pas de courroie, la simplicité même, mais parfois un peu trop simpliste. Par exemple, il n'y a pas de jauge d'essence sur le tableau de bord, juste une longue sonde dans le réservoir qu'il faut retirer de temps à autre pour vérifier la quantité d'essence restante. Malheur au conducteur tête en l'air car la panne sèche l'attend au tournant ! En fait, beaucoup d'entre eux ont un jerrycan plein dans le coffre, au cas où. La suspension est particulièrement élastique ; lorsque le coffre est chargé, l'avant se soulève au point que les phares ne balayent plus le macadam, mais la cime des arbres qui longent la route ; il y a une petite molette sous le tableau de bord qui permet d'ajuster leur portée en fonction du poids transporté. Les essuie-glaces sont, par un système de levier, en prise directe avec la boîte de vitesses. Bonne idée, mais avec quelques inconvénients majeurs car la cadence des essuie-glaces dépend donc de la vitesse de la voiture. Ils ne sont pas efficaces lorsque la voiture se traîne derrière un camion qui asperge le pare-brise d'eau boueuse car ils ne vont pas assez vite pour nettoyer ce dernier. En fait, ils sont si lents que leurs mouvements ont l'effet du pendule d'un illusionniste, avec le risque de s'endormir si on les observe trop longtemps. On peut aussi les faire fonctionner à la main à l'aide d'une seconde molette qu'il suffit de tirer vers soi pour désactiver le mécanisme automatique, mais le résultat n'est pas très probant non plus. Tous les deux ou trois kilomètres, il faut s'arrêter pour essuyer le pare-brise avec un chiffon.

Le capot, les portes n'ont pas de charnières ; ils sont équipés d'une barre cylindrique qui pivote dans un tube fendu sur sa longueur d'un arc de quatre-vingt-dix degrés. Dans une certaine position, ils peuvent être enlevés en les faisant simplement glisser le long de ce tube pour les en faire sortir. La capote est tenue en place par deux sortes de Sandow. Il suffit de tirer dessus pour la libérer et l'enrouler jusqu'à la porte arrière et, en un rien de temps, on conduit une voiture décapotable, les cheveux au vent. Les sièges peuvent aussi être démontés sans aucune difficulté majeure. Ils reposent à même la tôle qui sert de plancher et sont maintenus en place par deux ergots courbés qui se crochètent dans deux trous percés dans ce même

plancher. Vous allez à un pique-nique et avez besoin de fauteuils ; qu'à cela ne tienne, vous faites basculer les sièges en avant pour les désengager de leurs trous et le tour est joué. Côté parking, elle est aussi facile à ranger ; n'étant pas très lourde, il ne faut pas beaucoup de place pour se garer entre deux voitures. Après s'être engagé dans l'espace en biais, il suffit de terminer la manœuvre de stationnement en sortant et en soulevant l'arrière pour le faire glisser sur la chaussée jusqu'au bord du trottoir.

Donc, après la déplorable affaire du trognon de pomme dévoyé, la responsabilité de maintenir la voiture en parfait état de propreté m'incomba. Je la lavais à grandes eaux, avec une grosse éponge et un seau dans lequel j'ajoutais un peu de Mir. J'enlevais même les traces de boue à l'intérieur et, parfois, je sortais les sièges pour les nettoyer. Le papa était généralement satisfait de mon travail et il me donna même une pièce ou deux après qu'il eut apparemment oublié pourquoi j'avais été condamné à cette peine.

Cette corvée se termine malheureusement de façon brutale, comme vous allez pouvoir en juger. Cet après-midi, j'ai nettoyé la voiture de fond en comble, des jantes des roues aux sièges que j'ai époussetés dehors. Je suis particulièrement fier de mon travail ; lorsque mon père prend la rutilante voiture pour aller faire une course, il est également satisfait du résultat.

Sa course devait être proche car il est vite de retour. Étant dans la cour devant la maison en train de lire un Tintin, *Le Crabe aux pinces d'or*, je l'entends claquer la portière et je peux percevoir le crissement de ses longues enjambées sur le gravier. Cette agitation n'est pas naturelle de sa part et ne me dit rien qui vaille, aussi je vais planquer mon illustré hors de sa portée avant de revenir dans la cour. Je le vois arriver, marchant toujours à grands pas. Je peux lire sur son visage sombre qu'il ne vient pas me demander de le guider. Arrivé en face de moi, il explose :

— Tu sais ce qui m'est arrivé, espèce d'imbécile ? crie-t-il en me secouant fortement par les épaules, ses joues se colorant d'un beau rouge. Quand je suis arrivé au boulevard de Strasbourg, je me suis mis à freiner. Et au lieu que la voiture ralentisse tu sais ce qui s'est passé ?

Ce n'est évidemment pas le moment de lui demander si c'est une devinette, alors je le dévisage en silence, la raison de sa colère m'étant incompréhensible. Attirée par le grabuge, la maman est sortie de la cuisine, suivie du reste de la smala familiale. Elle nous observe, essayant de déterminer elle aussi la raison de ce brouhaha.

— Oui, continue mon père, quand j'ai appuyé sur la pédale des freins, c'est le siège qui a reculé. T'entends, plus je poussais sur le frein et plus le siège reculait. Heureusement qu'il s'est bloqué contre le siège arrière sinon je me serais retrouvé dans la boutique du marchand

de télévisions.

Tiens, je connais bien ce magasin. Il fait exactement face à notre rue, de l'autre côté du boulevard de Strasbourg ; il y a toujours une télé qui marche dans la devanture et, puisqu'on en a pas une à la maison, on s'y arrête parfois pour regarder un match de foot. Notre mère y était même allée il y a quelques années pour regarder le couronnement de la reine d'Angleterre. Le chef de famille continue à vociférer.

— Tu sais où j'étais quand la voiture s'est finalement arrêtée ? J'étais déjà de l'autre côté du boulevard. Tu te rends compte, prenant ma mère à témoin, si un autobus était passé dans un sens ou dans l'autre, j'aurais été complètement écrasé.

Il s'est détourné un instant de moi pour s'adresser à la maman ; Jean en profite pour s'approcher et me chuchote dans l'oreille :

— Dis donc, le conducteur de la Citroën, il est plutôt en renaud !

Assurément un de ses meilleurs mots d'esprit, particulièrement à propos, et il aurait mérité une plus grande diffusion. Mais ce n'est pas le moment de rigoler lorsque le pater est mal luné. Ce dernier lui dit d'ailleurs de cesser ses messes basses sous peine de représailles immédiates, ce que Jean fait *illico* extrêmement *presto*, son instinct de conservation lui conseillant d'arrêter ses commentaires. Moi, je me creuse toujours la tête pour savoir ce que cette histoire a à voir avec moi.

— Mais qu'est-ce qu'il s'est passé ? insiste ma mère avec une triste mine, toute chavirée par la narration de cet accident évité *in extremis*.

— Est-ce que tu as sorti les sièges de la voiture aujourd'hui ? me demande mon père, me redonnant son attention.

— Oui, dis-je timidement, pour les nettoyer.

— Et, est-ce que tu les as replacés dans les trous d'ancrage ?

Et c'est à mon tour de pâlir. Je les ai bien remis en place dans la voiture, mais sans les bloquer dans leurs orifices. Anéanti et humilié, je monte dans ma chambre sans dire un mot. Ma mère doit être sens dessus dessous car elle ne m'apporte même pas le souper. Pour elle qui considère la nourriture comme absolument sacrée, c'est un signe de son bouleversement. Le soir, je fais semblant de dormir lorsque le reste de la famille va se coucher. Cette nuit, un rare cauchemar trouble mon sommeil ; il est peuplé de personnages descendant d'un autobus arrêté au milieu d'un boulevard et s'attroupant à l'avant pour examiner une masse de métal incrustée sous le pare-chocs. Cet objet ressemble à une grande boîte de conserve aplatie, probablement contenant de la sauce tomate car une large tache rouge s'étale sur la chaussée. Mais non, c'est une voiture, ou du moins ce qu'il en reste ! Ce mauvais rêve est si réel que, lorsque je vois mon père le matin suivant, je me précipite vers lui pour l'enlacer. Je peux dire que, à part

quand j'étais très petit, je peux compter sur les doigts de la main les fois où j'ai serré mon père si fortement. Il faut préciser que nous ne sommes pas démonstratifs dans notre famille.

— Excuse-moi, papa, lui dis-je, le visage mouillé de larmes contre sa poitrine.

— Fais attention la prochaine fois, espèce d'étourdi, prévient-il simplement d'une voix calme en m'ébouriffant les cheveux avec la main, mais, tu sais, tu m'as donné la pétoche de ma vie !

Communion

Je tiens compagnie à maman dans la cuisine. Le repas de midi est terminé et mes frères et sœur ont joué la fille de l'air avant que des volontaires soient désignés d'office pour faire la vaisselle et l'essuyer. Elle lave les couverts dans l'évier et puisque je suis là, j'essuie. Pour dire toute la vérité toutefois, ma présence a des raisons moins nobles qu'on pourrait le croire à première vue. En fait, si la radio ne diffusait pas à 1 heure les chansons les plus populaires du jour, il n'y a peu de doute que j'aurais moi aussi à faire ailleurs.

Cette heure approchant, je mets la radio et attends avec une impatience palpable le début de l'émission attendue. La chanson en vogue en ce moment, le tube non seulement français, mais mondial, c'est « It's now or never » par, vous l'avez deviné, le seul, l'unique, l'incomparable Elvis Presley !

Lorsque les premières notes jaillissent du poste, je cesse d'essuyer et maman est plus silencieuse avec la vaisselle. Non parce qu'elle aime particulièrement Elvis ou que cette chanson lui plaise ou non, bien que cet air soit basé sur un morceau classique, mais parce qu'elle sait que j'adore ce chanteur et, en bonne mère qu'elle est, elle me laisse prendre mon plaisir sans le perturber.

— Tu sais, Paul, il y a quelque chose que je ne comprends pas, me demande-t-elle lorsque le morceau est terminé. Tu as ce disque dans ta chambre et tu peux l'écouter quand tu veux et autant de fois que tu le désires. Pourquoi es-tu si content de l'entendre sur le poste ?

— Parce que dans ma chambre je suis le seul à l'apprécier. Quand il passe à la radio, il y a des milliers, peut-être des millions de personnes qui l'entendent au même moment. Je ne sais pas comment te l'expliquer, mais cela me fait un effet extraordinaire de savoir que toutes ces personnes sont à l'écoute et en tirent du plaisir en même temps que moi. C'est un peu comme si on était tous en communion pendant quelques minutes, en accord avec le reste du monde, tu vois ce que je veux dire ?

Elle reste silencieuse pendant quelques instants, indécise, ses mains toujours dans l'évier, mais immobiles.

— Oui, ce n'est pas idiot. C'est comme lorsque l'on chante des cantiques à la messe. Le fait que les autres fidèles chantent aussi me donne l'envie de chanter plus fort et cela multiplie mon contentement.

Les prêtres

La paroisse a une chorale dont la réputation va au-delà de ses limites si on en juge par ses nombreux déplacements. La sélection des participants a lieu dans la maison paroissiale. Un des responsables en est un abbé qui ressemble à un de ces moines truculents qui fréquentent les récits de Rabelais. Il est tout en courbes, potelé comme un bébé bien nourri et un brin onctueux sur les bords. L'imaginer dans un estaminet en bonne compagnie, assis devant une table particulièrement bien garnie, braillant une chanson paillarde plutôt qu'un cantique et taquinant les serveuses n'est pas bien difficile. Il est toujours à la recherche de voix justes et jolies. Les auditions ont lieu dans son bureau au deuxième étage ; les chanteurs potentiels attendent assis sur les marches de l'escalier leur tour d'être testés. J'ai moi-même été invité à un de ces essais, mais ma voix ne l'impressionna manifestement pas et, en moins d'une minute, il m'avait expulsé de son bureau en me conseillant de choisir un autre passe-temps. Le groupe de garçons et de filles qu'il a rassemblé a indiscutablement du talent et la réputation de cette chorale n'est pas imméritée.

D'après certains de mes copains qui en font partie, la réputation de ce maître de chœur est nettement moins méritoire.

— Tu sais, Popaul, me chuchote un pote, ce prêtre, j'crois qu'il est pas normal.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? questionné-je, pas particulièrement intéressé.

— Eh bien, par exemple, des fois il me demande de venir dans son bureau pour une répétition individuelle.

— Et alors, il a pas l'droit ? questionne Christian.

— Si, mais écoutez. Il me dit que les notes doivent venir du plus profond de mes entrailles pour qu'elles puissent mieux monter jusqu'aux oreilles de Notre-Seigneur. Et il me met le doigt sur le ventre et trace le chemin de la note.

Notre copain s'arrête, son visage se voile d'une esquisse de pauvre sourire. Il hésite, voulant manifestement ajouter quelque chose, mais cela a du mal à sortir, comme s'il en était embarrassé.

— Ben, il a peut-être raison, non ? l'encouragé-je.

— Ça m'étonnerait, dit-il d'une voix pleine d'amertume. Des fois, il commence avec le doigt plus bas, tu piges, juste au-dessus de mon zizi,

et il le touche presque. Tu crois quand même pas que c'est normal ?

À vrai dire, on ne s'attendait pas à ce genre de révélation et un silence inconfortable suit. Cette pause est finalement brisée par Alain.

— Oui, effectivement, ça m'a l'air un peu étrangement curieux, remarque Alain qui n'est jamais à un pléonasme près, mais tu sais qu'la musique adoucit les mœurs, ajoute-t-il en se fendant la pêche.

— Ouais, mais dans ce cas c'est la brigade des mœurs qu'il faudrait lui envoyer, enchaîne aussitôt Christian. Vraiment, pour un chrétien, il a des manières pas très orthodoxes, continue-t-il dans la même veine, nous faisant tous sortir en rigolant de ce moment de gêne.

— Et dire que, quand on le voit avec sa soutane, on lui donnerait le bon Dieu sans confession, remarque Alain pour ne pas être en reste.

On essaye de traiter cet incident à la légère mais, malgré notre ignorance innocente, on suspecte bien quelque chose de pas très catholique (bien que cela soit sa religion) dans cette attitude.

— T'en as parlé à tes parents ? lui demandé-je.

— T'es pas con, non ! répond-il d'un ton outré. Tu crois que mes parents vont croire qui, entre moi et un prêtre ?

Il a bien sûr raison ; il n'y a aucun doute que, s'il avait fait la moindre remarque à ses parents ou tout autre adulte à ce sujet, il se serait fait au moins traiter de menteur et, au pire, aurait écopé d'une bonne raclée. Un catholique qui proteste, ce n'est pas très bien vu depuis Calvin et Luther !

À l'exception de cette brebis galeuse, les autres prêtres sont gentils, même s'ils sont de stricts adeptes de la discipline et ne tolèrent pas que l'on manque les classes de catéchisme et la messe le dimanche. Ils peuvent même être du genre pénible sur ce dernier sujet ; ils vont jusqu'à nous donner un billet que l'on doit faire signer par le prêtre de la paroisse où on passe les grandes vacances, prouvant qu'on assiste à la messe chaque dimanche, vous vous rendez compte ! Ils manquent parfois un peu de confiance, ces disciples du Seigneur. Il y en a deux qui sont souvent ensemble, l'abbé François et l'abbé Michel. Ce dernier a toujours l'air maussade et taciturne. Alors quelqu'un a surnommé cette paire, le père François et l'amer Michel. Notez que, vu la couleur de la soutane, l'amer noir aurait été aussi très justifié ! L'abbé Michel n'était pas le premier de sa classe au séminaire, et de loin car sa réputation intellectuelle est plutôt en dessous de la moyenne, ce qui fait dire à quelques mauvaises langues lorsqu'il monte les marches du parvis de l'église : « Tiens, voilà l'abbé bête qui monte, qui monte... ! »

Mon prêtre préféré est l'abbé Mallet. C'est l'ecclésiastique de classe ; grand et mince, le visage volontaire et bronzé, les cheveux coupés en brosse, il aurait été aussi à l'aise dans un uniforme de

parachutiste qu'il l'est dans sa soutane. J'ai pour lui une profonde affection ; il a la charge du patronage, mais il vient parfois donner des leçons de catéchisme. J'apprécie le fait qu'il nous rappelle souvent que le bon Dieu a non seulement créé Adam et Ève, mais aussi tous les êtres vivants, y compris les animaux et les plantes, et la terre qu'ils partagent.

— Ne croyez pas que le bon Dieu a moins d'amour pour une fleur que pour chacun de vous, aime-t-il à répéter. Vous arrive-t-il de voir une rose si belle que l'envie de pleurer vous prend devant une telle perfection, car elle est un témoignage concret de Sa Gloire et de Sa Bienfaisance.

— Dis donc, le voilà parti en plein sermon, chuchote mon voisin.

Son lyrisme me laisse parfois un peu confus, mais sa passion est évidente.

— N'oubliez pas non plus que les animaux, même si certains finissent dans votre assiette, ce sont aussi des créatures de Dieu. Regardez saint François d'Assise et suivez son exemple. Et n'oubliez pas les richesses de la terre, elles ne sont pas là pour que vous les gaspilliez. Rappelez-vous, mes enfants, gravez-le dans votre tête, dit-il en se tapant le front de l'index, vous n'avez pas hérité la terre de vos ancêtres comme un droit, vous l'empruntez juste à vos enfants et petits-enfants et vous avez le devoir, vous entendez, le devoir de la leur passer en bon état.

Étant né dans une ferme perdue au beau milieu des hauts monts du Cantal et élevé dans un milieu ayant un respect inné de la nature, cette recommandation a une résonance particulière en moi. Quel chrétien parfait, l'abbé Mallet ! Des héros de mon enfance, il en est incontestablement un. D'ailleurs, c'est le sujet d'une de ces innombrables discussions que l'on a entre copains.

— Qui sont mes modèles ? Mon père en est un, absolument, dis-je. L'abbé Pierre aussi, car il a choisi de dévouer sa vie aux pauvres que la société rejette. Et puis encore les pilotes d'essai qui testent les avions à réaction. J'aimerais bien être pilote un jour, ça doit être sympa de passer le mur du son. Tiens, je mets aussi Elvis sur ma liste de héros.

— Pourquoi, c'est juste un chanteur ? demande Christian.

— Parce qu'il est damné par les prêcheurs américains sous le prétexte qu'il chante la musique du diable. Tu t'rends compte, comme si le diable était capable de créer quelque chose de si chouette. Elles n'y comprennent rien, ces machines à dévider les sermons.

Tolérant, humble, réconfortant, simple et direct, donnant l'exemple dans ses actes et pas seulement ses paroles, l'abbé Mallet figure sur ma liste en bonne place. Je ne le mentionne pas toutefois, ne voulant pas passer pour un lèche-bottes.

— Et ta mère alors, questionne quelqu'un, où est-elle passée ? Elle mérite pas une place dans ce groupe illustre ?

— Non, elle mérite bien plus que le fronton des héros. Si le pape avait la moindre idée des misères que mes frères et moi lui faisons endurer, il l'aurait solennellement canonisée sur-le-champ.

— Tous les enfants en font voir à leurs parents, tu sais, dit Christian.

— Ouais, mais nous on dépasse les bornes. La pauvre, elle a du cran, mais elle en voit des vertes et des pas mûres avec nous. Heureusement qu'elle n'a pas un cœur de petite nature, sinon on lui filerait une crise cardiaque par semaine. Tiens, écoute, une fois, elle était vraiment très fatiguée. Tellement même qu'elle est tombée dans les pommes alors qu'elle préparait le petit déjeuner. J'ai couru dehors et je suis grimpé sur le compteur de gaz dans la cour pour crier aux voisins d'appeler un docteur parce qu'on a pas d'téléphone. J'te jure, j'étais complètement paniqué.

— Et c'était grave ?

— Le docteur a dit qu'elle était épuisée et qu'elle devait prendre du repos, surtout faire la sieste tous les après-midi. Et tu sais ce qu'on a fait ? Elle était allée se coucher et on était dans le jardin à glander sans savoir quoi faire. Alors on a décidé de lui faire une blague. J'ai dit à ma sœur d'aller la chercher et de l'avertir que j'étais tombé du toit de la cabane et que je ne bougeais plus. Elle se précipita dans la chambre et revint avec ma mère complètement épouvantée. J'étais allongé sur la terre battue, mes trois frères penchés sur moi. Elle s'agenouilla près de moi, chuchotant des mots que je ne comprenais pas à part des « Mon Dieu » par-ci et par-là. Brusquement, je me lève hilare, accompagné des rires de mes complices, fiers du tour qu'on lui avait joué.

— Eh bien, vous étiez vraiment cons, hein, constate simplement Alain.

Je vois bien qu'il me regarde avec un peu de dédain. Je sais aussi que ce mépris est amplement mérité. Sans aucun doute dans mon esprit, cet après-midi restera gravé dans ma mémoire, une marque honteuse que le temps n'effacera jamais. Ma mère pense-t-elle parfois que, le jour où elle m'a enfantée, elle aurait mieux fait de se casser une jambe ?

Le malaise

Va-t-il me hanter pour le reste de mon existence, son visage après ce stupide... non, stupide est vraiment trop faible, après ce cruel tour qu'on lui a joué ? Ses yeux déjà rougis d'un sommeil trop brusquement interrompu se remplissent de larmes. Elles perlent un instant à la lisière de ses paupières, puis commencent à dégouliner timidement le long de ses joues. Elle ne les essuie pas.

Elle me dévisage un long moment d'un regard qui me griffe le cœur, si rempli de tristesse que la chaleur de la honte m'inonde le visage. Elle ne se met pas en colère comme la fois où elle a brisé la louche sur la tête de Jean parce qu'il faisait le clown à table. Non, elle continue à nous regarder, tournant lentement ses yeux humides vers les autres, chargés d'une telle incompréhension comme si elle ne peut assimiler ce qui vient de se passer. Elle reste là pendant des secondes qui peuvent se mesurer en heures, partiellement prostrée, silencieuse comme si elle était incapable d'imaginer que c'étaient ses propres enfants, là, devant elle. Puis, toujours sans dire un mot, elle se relève, nous tourne le dos et regagne la maison, la tête baissée. Ses épaules tressautent au gré de ses sanglots. Nous restons là, muets comme des carpes, sans oser nous regarder, conscients que nous venons de faire un acte horrible. J'ai goupillé maintes actions dont je ne suis pas très fier, mais celle-ci va de loin en prendre la tête. Je n'arrive pas à m'expliquer ce qui nous a possédés cet après-midi. Mais, étant l'instigateur de cette affreuse manipulation, de cet acte d'une cruauté absolument gratuite, je me demande si le soleil m'a tapé un peu trop sur la tête ou s'il y a des recoins de ma personnalité qu'il vaut mieux laisser inexplorés.

Je regarde maman qui pousse à présent la porte d'entrée de la maison, une triste silhouette abattue. Notre mère, coriace comme une souche de chêne qui a poussé dans la terre du haut Cantal. Notre mère, d'un courage que l'on croyait sans limites. Notre mère qui a enduré tant de souffrances sans dire un mot. Notre mère, involontairement diminuée par un malaise, ce matin qui a débuté comme tant d'autres, ensoleillé et embaumé du parfum des fleurs des cerisiers des voisins. Notre mère, volontairement brisée menu cet après-midi par ses propres enfants.

Les affiches

Les fonds familiaux ne permettent pas de dépenses extravagantes. Au sens populaire de l'expression, ma mère ne travaille pas. Ce que cela signifie en réalité est qu'elle n'est pas payée pour les interminables et exténuantes heures de labeur qui sont son lot quotidien, sans repos en fin de semaine et sans vacances. Le salaire de mon père met tant bien que mal la nourriture sur la table, un toit au-dessus de nos têtes et des vêtements qui passent d'un fils à l'autre lorsqu'ils deviennent trop étroits pour le plus âgé. Le cinéma est donc très loin d'entrer dans la catégorie des frais incontournables. En fait, c'est bien simple, je ne suis jamais allé au cinéma avec ma mère. J'ai été un peu plus chanceux avec mon père.

Il y a trois cinémas à Nogent, par coïncidence tous situés le long de la grande rue. Le plus proche de la maison est le *Central*. Avec un tel nom, on serait en droit d'attendre qu'il soit entre les deux autres, mais non, il est le premier ! Le deuxième, le *Royal* (nom un peu déplacé dans une banlieue penchant politiquement plutôt vers la gauche), se trouve après l'église, à l'endroit où la grande rue commence à descendre vers Le Perreux. Le troisième, le *Palais du Parc*, est lui bien nommé puisqu'il se situe, comme son nom le suggère, près du parc municipal, un peu en aval de la mairie qui est à deux pas de là.

La publicité pour les nouveaux films est faite en grande partie par des affiches placardées pratiquement dans chaque rue de la ville, à même les murs ou sur des panneaux prévus pour. En début de semaine, la camionnette du colleur d'affiches fait sa tournée ; elle est facile à repérer avec les brosses à colle dont les manches aussi longs que des hallebardes espagnoles dépassent de un mètre ou deux de la lunette arrière. Voir le colleur manier ces outils est un vrai spectacle. Parfois jusqu'à cinq mètres de hauteur, il badigeonne la surface à enduire de va-et-vient assez grossiers produisant une averse de gouttes épaisses de colle. Ensuite, il place l'affiche préalablement pliée sur sa brosse, met en place le coin le plus haut à gauche. Cette feuille de papier peut parfois faire deux mètres sur trois ; il la déploie pli après pli, la colle avec une apparente facilité qui en dément la difficulté. Un vrai artiste ! Jean se plaît d'ailleurs à dire : « S'il savait pas afficher, ça la ficherait mal quand même, non ! »

Avec mes copains, on le regarde faire, admirant son habileté, essayant de deviner quel film va apparaître sur l'affiche qui s'ouvre

comme un rideau descendant sur la scène à la fin d'une pièce de théâtre, dévoilant lentement titre, noms des acteurs et images. Il n'est pas avare de colle, notre afficheur ! Après son passage, une couche gluante dégouline le long des murs ou panneaux et s'étale en épaisses flaques sur le trottoir. Il vaut mieux les éviter car elles sont plus glissantes que des plaques de verglas, et mon derrière peut en témoigner en connaissance de cause ! Semaine après semaine donc, de nouvelles affiches sont placardées sur les précédentes. Leur épaisseur augmente et un beau jour un coin commence à se décoller sous le propre poids de cette masse de papier ; il se balance dans le vent comme la large palme d'un cocotier jusqu'au moment où, armé d'une échelle, le colleur devient décolleur pour un temps.

Ce jour-là, Christian, Alain et moi déambulons sans but précis dans les rues. En passant devant un de ces placards-annonces, Alain s'arrête et le contemple.

— Hé, les mecs, écoutez-moi, j'ai une idée formid, il nous annonce après un moment.

Quatre-vingt-dix-neuf et demi pour cent des idées proposées par les gamins que nous sommes, bien qu'initialement qualifiées de formidables, tournent inmanquablement en eau de boudin, surtout celles d'Alain d'ailleurs. Mais celle-ci, nous en sommes tous convenus après ses explications, a un certain potentiel. Jugez-en.

— Vous connaissez le type au marché qui a le stand de vieux bouquins. Eh bien, des fois, il vend aussi des affiches de cinoche. Peut-être on pourrait se faire un peu de blé en lui en refilant quelques-unes, explique-t-il.

— Et comment tu proposes d'obtenir les affiches, en les volant dans le camion du colleur ? lui demande Christian.

— Non, trop dangereux, rétorque Alain, mon plan est plus simple et sans risque. On le laisse coller ses affiches, on attend qu'il se barre et on les décolle. Pas mal, non ? Celles de Brigitte Bardot et Gina Lollobrigida devraient nous rapporter un bon petit bénéfice, surtout si elles sont presque à poil. Il y en avait une la semaine dernière, j'me rappelle pas le nom de la nana, mais elle était pratiquement déloquée, juste un p'tit bikini. Y avait du monde au balcon, tu peux me croire, remarque-t-il avec des yeux rêveurs.

— Ouais, c'était peut-être Marilyn Monroe, dis-je, mais si on en voit une d'un film d'Elvis, j'me la garde, d'accord ?

Ils sont tous les deux au courant de mon admiration sans bornes pour ce chanteur américain et ne me privent pas de ce privilège.

— Ça marche, acquiescent-ils de concert. On va se faire un fric digne de vrais entrepreneurs.

Cette opération me plaît ; elle a tous les ingrédients du pur capitalisme : une bonne dose d'initiative, une touche de canaillerie, du

travail et un peu de chance. En fait, remarque Christian, si ç'avait été une entreprise répondant strictement à cette définition, on aurait confié la tâche manuelle à d'autres. Exact, mais avant de devenir chefs d'entreprise et payer nos employés un salaire de misère, il faut mettre de l'argent de côté, et donc le gagner nous-mêmes. On discute donc des détails de ce stratagème apparemment sans faille.

Le jour de l'encollage venu, on se tient en embuscade à un endroit pas très fréquenté, surveillant l'afficheur. On s'approche des panneaux dès que sa camionnette disparaît au coin de la rue. Il ne nous faut pas longtemps pour découvrir que le projet n'est pas aussi simple qu'on l'a pensé. Il se révèle que ce n'est pas une mince affaire de subtiliser les affiches et notre enthousiasme décroît aussi rapidement que la hauteur des difficultés augmente (sans parler de celles qui sont trop hautes pour être atteintes !) D'abord il faut patauger dans les flaques de colle, aussi gluantes qu'une couche d'algues laissées sur la plage par la marée descendante. Ensuite, on découvre vite qu'il n'y a qu'un court moment pendant lequel ces larges feuilles peuvent être enlevées sans trop de difficulté. Trop tôt après l'encollage, le papier est imbibé de colle, si mouillé qu'il se déchire à la moindre traction. Trop tard, la colle fait son effet, rendant l'affiche irrécupérable. Malheureusement, ce parfait moment est difficile à déterminer et je dois avouer que notre taux de réussite initial est quasiment nul. En fait, on ne parvient jamais à en obtenir une intacte ; le pauvre artiste en sort toujours mutilé, y perdant un bras, une jambe ou, dans le cas d'Elvis, une partie de ses rouflaquettes et la moitié de sa guitare. Christian réussit pourtant à en récupérer une d'une seule pièce : une chouette de B.B. en train de prendre le soleil sur une plage si désertée qu'elle en avait profité pour enlever son soutien-gorge. Dommage toutefois qu'elle soit allongée sur le ventre, l'aguicheuse ! Mais on ne peut trouver le moyen d'emporter cette feuille qui est plus grande que nous ; toujours mouillée de colle, il est bien sûr contre-indiqué de l'enrouler. On essaye de la transporter en la tenant aux quatre coins comme un drap sur le point d'être plié, mais elle nous glisse des doigts. Quelques passants, rares heureusement, nous jettent des coups d'œil étonnés et on commence à se sentir pas très à l'aise. Finalement, à court d'idées, les vêtements et les mains souillés de colle, la pauvre Brigitte trouve une fin ignominieuse, complètement chiffonnée, dans une bouche d'égout. Quelques autres tentatives ne sont pas plus fructueuses et notre période de chapardeurs d'affiches s'achève par un total fiasco, lorsqu'une voix autoritaire retentit derrière nous alors que nous sommes au milieu d'une séance de décollage.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ici ?

Sursautant de surprise, on se retourne pour voir un policier qui est arrivé subrepticement sur son vélo. Il tient la bicyclette entre les

jambes, légèrement penchée ; sa pèlerine couvre la selle, l'étui de son pistolet brille comme des chaussures fraîchement cirées et sa matraque d'un blanc éclatant tranche de façon menaçante sur son uniforme bleu foncé.

— J'me répète, qu'est-ce que vous faites ici ? demande-t-il, ses yeux à peine visibles sous la visière de son képi.

— Heu, ben, heu... on fait rien de mal, m'sieur l'agent, on essayait, heu... de recoller une affiche qui commençait à tomber, balbutie Christian qui n'était pourtant pas le dernier de la file lorsque le bon Dieu distribuait les dons du baratin. Heu, comme ça, vous voyez, démontre-t-il en utilisant le plat de la main pour recoller le coin de l'affiche.

Le flic tourne son visage vers moi, comme s'il cherchait la confirmation de cette explication. J'opine fermement du chef en haussant les épaules et tout en lui montrant mes mains pleines de colle.

— Ah, je vois. Vous êtes des bons citoyens, hein. Allez, circulez avant que je vous donne une médaille, dit-il sur un ton sérieux.

En nous éloignant sans demander notre reste, Christian constate :

— Bon, on a eu du pot. Manquait plus qu'on se fasse épingler par un poulet. Hé, Popaul, t'imagines ton père venant te chercher au commissariat ? Il t'aurait raccompagné chez toi en te tirant par l'oreille pendant tout le trajet.

— Oui, ça y a aucun doute, je lui réponds, l'évocation de cette éventualité suffisant à me faire frissonner.

— Mais je croyais qu'il voulait nous épingler une médaille, tu l'as bien entendu, dit Alain.

Il faut vous dire qu'Alain est un peu naïf, pas très malin, pas sceptique pour un sou, contrairement à Christian et moi qui serions plutôt du genre anti-sceptique. Par exemple, il considère qu'on fait « un chouette trio à nous trois » et le répète souvent.

— Qu'est-ce que t'es con alors, il nous faisait juste marcher ! répond Christian. Si t'étais resté, c'est une contredanse qu'il t'aurait refilée, ce gardien de la paix, ajoute-t-il en rigolant et en lui tambourinant l'épaule de coups de poing amicaux.

— Ouais, conclut Alain, ce gardien de la paix, il aurait dû nous la foutre !

Ce court contact avec un représentant de la maréchaussée met un point final à notre période de voleurs d'affiches. Notre première vraie entreprise ne nous a laissé que le goût amer de l'échec.

En fait, on était pas très malins car il aurait été bien plus facile de lui chiper des affiches directement à la source, dans sa camionnette lorsqu'il avait le dos tourné, occupé à badigeonner les murs de colle.

Le cinéma

Quand mon père me proposa de l'accompagner au cinéma pour la première fois, je n'en crus pas mes oreilles.

— Mais on y est jamais allés, remarquai-je, plein de suspicion. Tu me fais marcher, ou quoi ?

— Non, non, c'est sérieux. Tu veux venir ?

— Tu parles, bien sûr, lui dis-je, maintenant assuré qu'il ne plaisantait pas. Quand est-ce qu'on y va ? Je peux choisir le film ?

— On ira demain après-midi. On va aller voir *Marcellino pane e vino*. C'est un bon film, je crois, d'après ce que j'ai entendu.

— Oui, je sais, mes copains m'en ont parlé. Mais la prochaine fois qu'on y va, je choisis le film, d'accord ?

— Oui, d'accord, répondit-il en riant.

Mon premier film ! C'est un événement important qui marque dans la vie d'un garçon, non ? Mes amis allaient souvent au cinéma et je les enviais en silence lorsqu'ils parlaient des films qu'ils avaient vus le dimanche après-midi, mimant certaines des scènes, imitant les acteurs et répétant des phrases fameuses. Je restais toujours un peu à l'écart de ces discussions pour éviter cette douloureuse question : « Hé, Popaul, t'as vu ce film pendant le week-end ? » Que pouvais-je répondre ? Admettre que mes parents n'avaient pas assez d'argent pour me payer une séance ? Non, le fait qu'on n'est pas riches ne me tracasse pas du tout, c'est de me faire charrier par les copains que je trouve énervant. La cruauté insouciant des gamins est parfois sans limites. Mais ça y était ! Cette fois, je ne serais plus un paria ! Lundi, je pourrais fièrement proclamer à la ronde : « Dis donc, j'ai vu un chouette film hier. Tu le connais, c'était *Marcellino pane e vino*. Il était drôlement bien, non ? »

Ce soir-là, au lit, je pensais au moment où j'allais pénétrer dans le vestibule de ce cinéma devant lequel j'étais passé si souvent avec une convoitise qui allait enfin être apaisée. Brusquement, venu de nulle part, un doute s'insère dans ma tête : pourquoi mon père me prenait-il au ciné comme ça, et en plus tout seul ? Je sais, cela fait longtemps que je lui demandais, mais pourquoi demain ? Serais-je atteint d'une maladie incurable ? Voulait-il ainsi satisfaire une de mes dernières volontés ? Le sommeil mit longtemps à venir. Dimanche arriva sans que cette possibilité m'ait quittée.

— Maman, est-ce que je vais mourir ?

— Mais pourquoi tu dis ça ? me demanda-t-elle d'une voix à la fois intriguée et angoissée.

— Parce que d'un seul coup le papa décide de m'amener au ciné, et en plus c'est un film religieux.

— Mais non, idiot, c'est parce qu'il trouve que tu es assez grand pour y aller maintenant.

Bon, voilà qui me rassura. Je passai le matin à tourner en rond, regardant les aiguilles du réveil sur le buffet de la cuisine prendre leur temps pour parcourir leur circonférence. Après le repas de midi, ma mère m'ordonna de me changer. « N'oublie pas de mettre une cravate », ajouta-t-elle. Ma parole, on croirait que je vais assister à une audience du pape ! Mais j'étais si excité que je ne protestai que pour la forme. Je mis une de ces cravates factices dont le nœud déjà fait a une petite languette de métal qui s'enfile derrière le col boutonné de la chemise pour le maintenir en place. Cela fait, je dévalai l'escalier et demandai à mon père :

— Bon, alors, on y va ?

Pendant la marche jusqu'au cinéma *Central*, je le questionne sur les personnages qui ont donné leur nom à des rues de notre quartier. On se distrait souvent à ce jeu quand on marche ensemble. J'espère bien le coller un jour, mais je le soupçonne d'étudier le trajet à l'avance et de se préparer car il a toujours une réponse.

— Commençons par la rue du Général-Faidherbe, tu sais qui c'était ?

— Paul, c'est trop facile. C'était un général qui a passé beaucoup de temps au Sénégal. C'est d'ailleurs lui qui a créé les régiments des tirailleurs sénégalais. C'étaient pas des commodos, ces gars-là, car ils faisaient jamais de prisonniers. Pendant la guerre contre Bismarck en 1870, il a combattu les Prussiens. Tu sais où il a livré une de ses batailles ? Non, eh bien elle était à Saint-Quentin, la ville qui a le même nom que la rue où on habite. C'est une coïncidence, non ?

— Oui, bon, et Guy Môquet, hein, c'est un peu plus difficile, non ?

Il l'admet mais me demande un moment pour réfléchir un peu. Puis il raconte une bien triste histoire. Guy Môquet était un étudiant qui faisait partie de la Résistance contre les Allemands. Il a été arrêté, puis fusillé.

— Tu sais par qui ? me demande-t-il.

— Les Chleus, suggéré-je.

— On dit pas les Chleus, c'est pas bien. Tu peux les appeler les Fritz à la rigueur. Mais non, c'est pas les Verts-de-gris qui ont tué ce pauvre garçon, ce sont ces salopards du gouvernement de Vichy. Il avait dix-sept ans quand il est mort. Il poussa un soupir avant de reprendre. Et tu sais ce qu'il a dit à sa mère avant d'aller au peloton d'exécution ? « Vous qui restez, soyez dignes de nous. » Tu te rends

compte du courage qu'il avait ? dit-il avec une pointe d'admiration dans la voix. Paix à ses cendres, ajoute-t-il d'une voix si basse que j'ai peine à l'entendre.

— Oui, il mérite vraiment d'avoir une rue à son nom, comme ça au moins on l'oubliera pas.

— Tu sais, Paul. Il n'y a pas beaucoup de gens comme nous qui se posent des questions sur la provenance des noms de rue.

— Tu en veux un autre ? Tiens, Paul Bert, qu'est-ce que t'en penses ?

— Ah, Paul Bert ! Tu vas peut-être pas l'apprécier beaucoup. Il est le « créateur » de l'école laïque et il l'a rendue gratuite, ce qui est une bonne chose, mais il l'a aussi faite obligatoire. C'est grâce à lui que tu vas à l'école tous les jours.

— Mmm, je ne sais pas si je l'aime bien, ce gars-là.

Mauvais commentaire de ma part car il me regarde en fronçant les sourcils pour souligner ce qu'il considère comme un manque flagrant de respect. Ah, mon père et l'éducation. Pour lui, ce n'est jamais un sujet à plaisanterie !

— Non, c'est pas ce que j voulais dire. Passons à un autre, dis-je rapidement pour changer de sujet.

— Non, ça suffit pour aujourd'hui. D'ailleurs on arrive au cinéma. Mazette, regarde, il y a déjà la queue.

Elle s'étirait sur le trottoir. « Oh non, pensai-je tout affolé, c'est la première fois que je vais au ciné et y va plus y avoir de place. » Mais le cinéma n'avait pas encore ouvert ses portes ; lorsqu'elles le furent, la foule s'engouffra docilement dans le vestibule. J'y entrai avec la même révérence que j'aurais accordée à une cathédrale. Il était magnifique, avec des luminaires en bronze le long des murs, entre des grandes affiches en couleurs sous verre. Une fois les billets achetés, on pénétra dans la salle. Elle me paraissait gigantesque, avec des rangées de fauteuils qui auraient pu recevoir la moitié des habitants de Nogent, me semblait-il. Au fond, il y avait une scène avec un rideau qui devait cacher l'écran. On prit place vers le milieu. Nom de nom, je ne m'étais jamais assis dans des fauteuils aussi confortables. À la maison, les bancs de la cuisine étaient en bois et on n'avait pas de salon. Mais ici, quel luxe ! Je me vautrai dans mon siège moelleux comme un Romain prenant part à une de ces interminables bacchanales. J'examinai les chandeliers, les couleurs et les décorations : quel palace, vraiment digne d'un roi. C'était vraiment dommage qu'on doive regarder le film dans le noir tant cette pièce était grandiose !

La salle se remplissait vite ; l'ambiance était chouette et les spectateurs bruyants. J'aperçus quelques amis d'école et je leur adressai des signes de la main avec fierté. Lorsque le rideau commença

à se lever, la lumière baissa et un silence total se fit, brusquement brisé par le cocorico d'un coq annonçant le début des actualités. Après les nouvelles, il y eut deux dessins animés qui me firent bien rire. À l'entracte, la lumière revint.

— C'est bien, hein, dis-je à mon père.

Il hocha la tête. Des vendeuses de cigarettes, de bonbons et d'esquimaux passaient maintenant dans les allées, s'arrêtant devant les rangées où des spectateurs gesticulaient pour attirer leur attention. Notre voisin cria :

— Deux esquimaux Gervais à la fraise, s'il vous plaît !

Il donna l'argent à mon père, qui me le passa, et ainsi de suite jusqu'à la vendeuse. Lorsque la monnaie et les glaces revinrent, je sentis la fraîcheur des esquimaux dans la paume de ma main et je les passai à regret, puis regardai les heureux bénéficiaires lécher la surface rose avec envie. J'adressai une supplique muette à mon père, mais il m'ignora consciencieusement. « Bon, il n'a plus d'argent », pensai-je. L'entracte dura probablement un quart d'heure, mais il me parut bien plus long. Enfin, la lumière diminua de nouveau.

Si je n'ai pas oublié le titre de ce premier film, il n'en est pas de même de l'histoire. C'était, je crois, une sorte de parabole moderne. La seule scène dont je me souviens clairement était la dernière : le petit Marcellino est dans une église, s'approchant du Christ crucifié dont la main mutilée se détache de la croix pour saisir un morceau de pain que Marcellino lui tend. La moitié de la salle sanglotait en sortant du cinéma, moi compris.

Le second fut *Alamo*, un film américain épique retraçant la résistance d'une poignée de Texans retranchés dans une mission de San Antonio contre les milliers de soldats du dictateur mexicain Santa Anna. Je l'avais choisi moi-même. Alors que Marcellino était en noir et blanc, ce film éclatait de couleurs, surtout lorsque l'armée mexicaine défilait devant la mission fortifiée pour démontrer l'étendue de sa force. Les uniformes étaient bigarrés, plein de rouges éclatants, de bleus, de verts, de blancs immaculés et de cuirs noirs luisant sous le soleil du Texas. La vedette en était John Wayne, ou comme mon père l'appelait, « Jong Ouènné » ! Je me souviens toujours du moindre épisode de cette défense désespérée, mais héroïque, et ce film est resté un de mes favoris après toutes ces années. Cette fois, Jean était aussi de la partie. On s'était assis au milieu de la salle du *Palais du Parc*. Un groupe plutôt bruyant vint se placer juste derrière nous. C'était une bande de « blousons noirs ». En les regardant sans crainte particulière (à cette époque, ils étaient plus tapageurs que dangereux), je me demandais pourquoi je n'en voyais jamais avec des blousons neufs. Le cuir était toujours râpé, terne, criblé de poches avec des boucles ou des fermetures Éclair, et parfois agrémenté de tronçons de chaînes qui

cliquetaient à chacun de leurs mouvements. Il y en avait un qui portait une série de maillons sur l'épaule comme la fourragère sur l'uniforme de parade d'un officier. Un grand nombre était coiffé à la Elvis, les cheveux peignés en arrière si chargés de brillantine qu'ils restaient empreints des sillons laissés par les dents du peigne. Ils n'étaient pas de mauvais bougres car ils gardèrent un silence respectueux pendant presque toute la séance, mais celui-ci cessa brusquement pendant les trois dernières minutes du film. Le commandant de la garnison, colonel Travis, avait été fusillé à bout portant ; avant de s'abattre dans la poussière, il avait brisé la lame de son sabre sur sa cuisse dans un dernier geste de défi. Davy Crockett avait été transpercé par une pique de lancier, mais il lui resta assez de force pour faire sauter la poudrière et lui avec. Jim Bowie, après avoir déchargé son fusil à multiples canons et ses deux pistolets, avait été cloué au mur par une multitude de baïonnettes. Bref, tous les défenseurs avaient été exterminés jusqu'au dernier. Les seuls survivants étaient la femme de l'aide de camp de Travis et sa fillette, et un petit garçon noir. Ils quittèrent la mission, passant entre deux rangs de troupes mexicaines alignées le long de la route. La gamine était sur un âne tiré par le gamin, sa mère marchant à ses côtés. Lorsqu'elle arriva à la hauteur du général Santa Anna, la tête haute et le visage empreint d'une dignité douloureuse, elle ne tourna pas le regard vers lui, bien qu'il l'ait saluée en soulevant son bicorne. À ce moment très émouvant, les blousons noirs estimèrent que la femme avait une attitude un peu trop passive à leur goût et lui suggérèrent quelques invectives bien choisies :

— Crache-lui dans la gueule à ce salaud, dit l'un d'eux.

— Balance-lui une paire de baffes dans les gencives à ce con, ajouta un autre.

— Fais-le valser de son canasson et plante-lui un coup de latte dans les joyeuses, renchérit un troisième.

Ils exprimaient parfaitement mon opinion !

On n'allait pas souvent au cinéma, mes frères et moi, pour les raisons économiques énoncées auparavant. Mais lorsque les étrennes avaient été généreuses ou lorsqu'un oncle et une tante venaient rendre visite à nos parents et que l'un d'eux glissait un billet dans notre poche, c'était souvent pour voir un film que cet argent était dépensé. Je ne peux pas vraiment exprimer l'excitation qui me prenait lorsque l'entracte se terminait, lorsque les premières images apparaissaient sur l'écran. C'étaient celles des compagnies cinématographiques américaines qui étaient les plus impressionnantes : le lion rugissant de la M.G.M., la montagne enneigée de Paramount et les projecteurs braqués sur le ciel et dont les faisceaux balayaient la largeur de l'écran de la 20th Century Fox, jaillissant de ce que je prenais pour un château

fort futuriste. C'était celle que je préférais de loin, surtout la musique : ce roulement de tambours suivi par la fanfare de trompettes, puis les violons qui entraient en lice. Même aujourd'hui, j'en ai toujours des frissons dans le dos.

En parlant de frissons dans le dos, laissez-moi vous conter le film de jeudi. Dans le chapitre précédent, je vous ai dit que mon père m'avait invité pour quelques films, les deux déjà mentionnés ainsi que, je crois, *Les Dix Commandements*. Le film qui m'impressionna le plus, moins par son sujet toutefois que par les circonstances particulières qui l'accompagnèrent, fut celui que je vis, ou plutôt entrais, avec mon père, sans que ce dernier m'eût invité. Voilà qui est bien mystérieux, n'est-ce pas ?

Les munitions

Dans la cabane au fond du jardin s'accumule un ramassis hétéroclite de vieux meubles, articles de cuisine, vêtements ou plutôt haillons, outils de jardinage rouillés et nous ne savons pas trop quoi encore car le tout est entassé pêle-mêle. Mes frères et moi avons commencé à la dégager depuis quelques jours car nous avons l'intention d'en faire notre local pour nos réunions secrètes.

Ce nettoyage n'est pas une mince affaire ; il n'y a rien de récupérable. Dans la boîte à ordures se retrouve tout ce qui ne peut pas brûler ; le reste s'envole en fumée d'un feu de joie qu'on allume dans le jardin. Parfois, toutefois, nous avons des surprises. Jean découvre un casque allemand et une baïonnette. Il se met à faire le clown, le bord du casque au ras des yeux, hurlant des « Achtung », « Yawohl » et « Donervetter », expressions que l'on avait glanées dans nos bandes dessinées sur la guerre. Il marche au pas de l'oie, remettant le casque trop grand en place toutes les deux secondes d'une main et brandissant de l'autre son arme blanche. Cette dernière est fine et pointue comme une épée et a une section en forme de croix. Papa confirme que c'est une baïonnette allemande et nous la confisque immédiatement, considérant à juste titre qu'elle serait trop dangereuse entre nos mains. C'est une bonne mesure car j'ai déjà presque percé le ventre d'André avec.

Quelques jours plus tard, ce sont les restes d'un fusil de guerre que l'on met au jour. La crosse a complètement disparu, mais il reste le mécanisme avec la gâchette et le canon. Il est tout graisseux et a l'air en ordre de marche malgré la partie manquante. On décide de le replanquer dans la cabane avant que le papa nous le prenne. Un peu plus tard, nos excavations mettent au jour des cartouches. Ce ne sont pas des minuscules comme celles qui chargent les fusils de la foire. Non, elles font presque une dizaine de centimètres de long et un bon centimètre de diamètre. Les douilles en cuivre sont parsemées ici et là de piqures vert-de-gris, les projectiles effilés et toujours brillants. Elles pèsent lourd dans ma paume et, naïf et insouciant que je suis, le danger qu'elles présentent ne m'effleure absolument pas.

J'ameute le reste de l'équipe pour leur présenter ma découverte. Puis je les entasse au milieu des cendres laissées par les feux précédents et on se met à jeter des pierres dessus, juste pour voir ce qui peut arriver. Dieu merci, et c'est le cas de le dire car Il nous avait à l'œil aujourd'hui, rien ne se passe. Mais moi, pour qui la stupidité n'a pas de limite parfois, je décide

de donner des cheveux blancs à mon ange gardien. J'indique à l'assemblée que je vais allumer un feu puisque les pierres ne marchent pas. À genoux, je sors ma boîte d'allumettes qui me quitte rarement. Alice, qui doit avoir des doutes sur cette idée, va prévenir la maman à la cuisine. Celle-ci accourt tout affolée, me saisit par l'épaule et me tire en arrière si brusquement que je me retrouve sur le dos, avec une allumette allumée au milieu de l'estomac, provoquant un trou dans ma chemisette. C'est le cadet des soucis de maman. Elle se met à m'engueuler comme elle le fait rarement, me demande si je suis fou et m'ordonne de ramasser les cartouches et de la suivre. En file indienne, on la talonne, moi avec mes munitions dans les mains, le reste des enfants les mains vides, simplement pour voir ce qui va se passer. Je me demande si elle va m'emmener au commissariat. Il me semble avoir entendu quelque part que quiconque trouve des armes de guerre doit les apporter à la police séance tenante. Tiens, peut-être j'aurai une récompense, bon citoyen que je suis ! Une fois sur le trottoir, elle se dirige vers la plus proche bouche d'égout et m'ordonne d'y jeter les cartouches. Je ronchonne un peu, essayant de les garder, mais son regard est assez brûlant pour les faire exploser et je les jette une à une.

Ce n'est que le soir que l'énormité de ma conduite me tombe dessus. Non, ce n'est pas une volée de claques paternelles qui n'auraient pas été volées, je dois bien l'admettre. En fait, maman n'a pas osé relater l'incident au papa, redoutant à juste titre les implications sur ma personne. C'est dans le lit que les conséquences apparaissent : des cartouches éclatant dans tous les sens, certaines blessant ou tuant quelques-uns d'entre nous. Mon Dieu, pourquoi le bon sens me déserte si implacablement de temps en temps ? Bien pire, pourquoi dois-je mettre ma mère dans ces situations ? Et puis combien de fois puis-je lui dire que je ne ferai plus de bêtises avant qu'elle cesse de me croire complètement ?

L'apparition

C'est un jeudi après-midi blafard. De nuages boursouflés, si bas qu'ils semblent à portée de main, s'échappe une bruine glaciale. Sur le chemin du patronage pour la réunion hebdomadaire des « Cœurs Vaillants », Christian constate :

— Mince, il fait un temps crado. On va encore passer l'après-midi à l'intérieur à jouer à des jeux à la con, ou à chanter des chansons idiotes.

— Oui, c'est pas la première fois, lui dis-je, mais on a pas le choix, hein ?

— À propos de pluie, vous voulez entendre la blague que mon frère m'a racontée hier soir, lance Alain. C'est un immense Noir complètement trempé par une averse qui rentre dans un café et qui dit : « Je prendrai un petit blanc sec ! »

— Je croyais qu'il allait demander au barman une boîte d'amulettes ! remarque Christian.

Après une rigolade générale, moi qui commence sérieusement à aimer la musique américaine, j'ajoute que c'était un négro spirituel, mais ma boutade tombe complètement à plat chez ces deux béotiens.

— Et si on allait au ciné, ça serait mieux que le patro, non ? Il y a un chouette film qui passe au *Royal*.

— Qu'est-ce que c'est ? on demande Alain et moi à l'unisson, pas perturbés le moins du monde à l'idée de sauter le patronage.

— *Commando dans la Gironde*.

— C'est un film de guerre ? J'aimerais bien le voir, ajouté-je, après qu'il a hoché affirmativement la tête, j'adore ces films. Qui joue dedans ?

— J'en sais rien. Vous avez du pèze ?

On fouille nos poches, on extrait le maigre pécule pour en calculer la valeur. On conclut que cela devrait suffire.

— Bon alors, qu'est-ce que vous en dites, demande Christian, posant la question cruciale, on y va au cinoche ou pas ? Je vote pour y aller.

— J'dois dire que quand t'as raison t'as pas tort, commente Alain.

Sur ce, faisant les « Cœurs Vaillants » buissonniers, on change aussitôt de cap. Cette décision ne me séduit qu'à moitié, vous vous en doutez bien. Mon père me croit au patro et, ce soir, il va me demander ce qui s'y est déroulé. Enfin, je ne peux pas laisser tomber mes potes ;

l'amitié est sacrée, n'est-ce pas ? Arrivés au cinéma, on examine quelques photos du film placées sous une devanture de verre. Oui, le film promet d'être bon ! Les tickets achetés, on pénètre dans la semi-pénombre de la salle. D'habitude, on va au balcon mais, les après-midi en semaine, il est fermé car l'audience n'est pas assez nombreuse pour remplir la salle du bas. Dans l'allée, Christian examine l'assistance. Dragueur invétéré, il essaye de repérer quelques filles qui promettent, examinant leurs fesses et gestes comme dirait Alain. Immanquablement, il va s'asseoir juste derrière elles. Si le film n'est pas très intéressant, il se penche en avant pour les baratiner. Je n'ai pas son audace ni son bagou, et j'admire son style avec une indéniable touche d'envie. Il est vrai qu'il est plutôt beau gosse et laisse rarement les filles indifférentes.

— Hé, regarde là-bas, dit-il en me refilant un coup de coude dans les côtes, ses yeux tournés dans la direction de trois filles. Laisse-moi voir si je peux en enlacer une sans m'en lasser ! dit-il en riant. Il aime émailler ses phrases de jeux de mots et de plaisanteries. Mate celle-là, elle est plutôt gironde, hein. Qu'est-ce que tu dirais d'une attaque de commando sur ces cibles accortes ?

On s'assied donc dans la rangée directement derrière les trois filles. En attendant le début de la séance qui comprend les actualités et, je l'espère, des dessins animés, je regarde la salle. C'est un chouette ciné, le *Royal* ! Le long des murs, il y a des loges. Les tickets permettant d'y accéder sont plus chers, mais elles offrent l'avantage d'être isolées. Elles semblent être le repère des amoureux. Que se passe-t-il donc derrière ces hautes cloisons qui les séparent ? Quels sont ces sons qui en jaillissent parfois sans aucun accord avec l'action qui se déroule sur l'écran ?

Certaines des filles sont vraiment mignonnes, mais hors de portée car elles sont bien plus âgées que nous. Cela avait d'ailleurs fait dire à mon frère Antoine d'une voix chargée d'inquiétude :

— Hé, tu crois qu'il va en rester pour nous quand on sera grands ?

Christian a commencé son manège avec les nanas qui papotent devant nous. À un moment donné, probablement pour vérifier les qualités de la gent féminine qui entre, il se tourne en arrière. La phrase qu'il prononce alors provoque une des plus grandes frayeurs de ma vie.

— Merde alors, Popaul, ton père vient de rentrer dans la salle, il déclare d'un ton alarmé.

— Arrête de déconner, tu veux, lui dis-je, c'est pas marrant.

— Non, il a raison, confirme Alain qui s'était retourné lui aussi, c'est bien ton dabe, je peux le voir.

Sûr que c'est une blague fabriquée par ces deux idiots, je jette un coup d'œil rapide. Mon Dieu, ils ne plaisantent pas ! Se découpant

dans la lumière du vestibule, la silhouette mince de mon père se détache dans l'entrebâillement de la porte battante, comme une apparition sortie tout droit du livre de l'Apocalypse. Si j'avais été assommé par un piano à queue tombant du deuxième étage d'un immeuble, je n'aurais pas vu plus d'étoiles. Je suis tout d'abord sidéré, immobilisé par cette improbabilité, puis je ne puis réprimer un tremblement qui m'amène bien vite à la limite de la panique. Reprenant un peu de mes sens, je me laisse glisser le long de mon siège pour me dissimuler derrière le dossier.

— Qu'est-ce qu'il fait, chuchoté-je d'une voix extrêmement basse, il vient par ici ?

— Non, il a l'air de chercher une place vers le fond.

— Vous faites pas voir, dis-je plein d'angoisse, s'il vous repère, y va venir vous saluer et j'serai cuit.

— T'en fais pas, il fait trop sombre, rassure Christian. En fait, il est en train de s'asseoir.

Enfoncé entre deux rangées de fauteuils à présent devenues une tranchée, les reins reposant sur le bord de mon siège, je ne vois plus qu'une mince bande du plafond. C'est peut-être approprié car je n'en mène pas large de toute façon ! Je suis dans de beaux draps. La catastrophe qui vient de s'abattre sur moi me paralyse bien mieux qu'une camisole de force. Trop hébété pour penser clairement, je m'adresse à Christian :

— Il faut que j'me casse. Y va me repérer et ça va être ma fête.

— Ouais, c'est sûr, confirme Alain, t'es fait comme un bon camembert, je voudrais pas être à ta place. S'il te coince, tu vas avoir des problèmes pour lui expliquer le pourquoi du comment de la situation. Connaissant ton paternel, il va te raccompagner chez toi à coups de pied dans le postère. Quand tu seras arrivé, t'auras besoin d'un chirurgien pour enlever sa pompe de ton dargeot.

— C'est pas marrant, espèce de con, je réponds pas très aimablement du fond de mon abri.

— Reste là, me recommande Christian. Comment tu comptes te carapater sans te faire prendre ?

— J'veais attendre qu'il fasse noir et je me débine à la première occase.

— Comme ça, il te verra parfaitement sur la lumière de l'écran, hein.

Il a raison. Quel père ne reconnaîtrait pas la silhouette de son fils se faufilant vers la sortie, parfaitement découpée dans la clarté du projecteur ? Bien sûr, je peux toujours sortir en rampant, comme j'avais vu les commandos le faire sous des fils de fer barbelé sur une des photos de l'entrée. Mais quelqu'un me verrait et sa stupéfaction, voire ses cris, ne manquerait pas d'attirer l'attention du *pater familias*.

Peine perdue de toute façon car des péquins se sont assis dans la même rangée et ils me bloquent le passage au ras du sol. Je suis bel et bien coincé. Je me détends un peu lorsque la lumière s'éteint, mais je n'ose pas trop remonter dans mon fauteuil. Accroupi comme je le suis, seule la partie supérieure de l'écran est visible, encadrée sur les côtés par les chevelures des filles assises devant nous et l'étroit espace qui sépare leurs fauteuils. Pas facile de suivre l'action quand on ne voit qu'un dixième de l'écran ! Ce n'est pas ce qui me tracasse toutefois. Je n'ai qu'une crainte, c'est d'être saisi à tout moment par la main de mon géniteur. La première partie dure environ quinze minutes. Vous n'avez pas idée du mauvais quart d'heure que je passe !

Lorsque la lumière revient pour l'entracte, je modifie un peu ma position car j'ai des fourmis dans les jambes. Pour une fois, je ne déplore pas ma petite taille ; je suis enfoncé entre le parallélogramme formé par les deux dossiers, mes jambes sous le siège devant moi, le corps dans la même ligne, droit comme une diagonale. Mon cou commence d'ailleurs à ne pas apprécier l'angle qu'il est forcé de prendre. De là qu'il commence à s'ankyloser, il n'y a pas loin ! Une vendeuse passe devant notre allée, vantant ses cigarettes et ses esquimaux. Dommage qu'elle ne vende pas de la poudre d'escampette !

— Regardez s'il se lève pour aller aux cagoinces, dis-je à mes compagnons. S'il y va, je me tire.

— Non, il a l'air de rester assis. En fait, il est en train de lire le canard. Je crois que tu vas nulle part, mon pote ! déclare Alain.

Christian continue à faire du boniment aux trois filles. L'une d'elles se retourne et me regarde curieusement.

— Qu'est-ce qu'il a ton copain, il se sent pas bien ? demande-t-elle.

— Ah, il est complètement déprimé, répond Christian. Sa petite amie lui a posé un lapin et il broie du noir, le pauvre. Tu veux pas venir lui tenir compagnie et lui remonter le moral à cet amoureux transi ? Tiens, si tu fais ça, tu prendras une place d'honneur parmi les bienfaitrices de Nogent.

— Non, je pense pas, dit-elle, il a plutôt besoin d'une infirmière. Regarde-le, il a l'air d'avoir envie de vomir.

Bon, en plus de la présence paternelle, menaçante comme l'épée de Damoclès oscillant au-dessus de ma poitrine, il faut en plus que je subisse les humiliations de cette fille qui est d'ailleurs bien jolie. En plus, je suis effectivement tétanisé, mais c'est de frousse. Heureusement, la lumière diminue, les nanas reprennent leur place, et j'émerge un peu de mon cul-de-basse-fosse.

Pendant le film, je m'abîme dans des réflexions moroses concernant la précarité de ma situation. Je n'aperçois que des bribes de l'histoire dans l'interstice des fauteuils. J'ai l'impression de suivre

un feuilleton à la radio, avec les sons, mais sans les images. Je ne vois même pas les commandos remonter la Gironde dans leurs kayaks, car ils sont trop bas sur l'écran. Malgré ma situation incertaine, je peux en apprécier l'ironie. Les commandos utilisent des esquifs pour être au ras de l'eau, à l'abri des regards des sentinelles allemandes qui ne soupçonnent pas leur présence. Moi, je suis au ras du plancher, essayant de dissimuler ma présence, pour que mon père qui me croit à un kilomètre d'ici aux « Cœurs Vaillants » ne me repère pas. La vie est vraiment pleine de péripéties inattendues ! Je me tourne un peu pour trouver une position plus confortable et quelque chose me rentre sournement dans les côtes et me fait mal. Me tortillant pour en chercher la source, je découvre le coupable dans la poche de mon blouson. C'est le chapelet que l'on nous a donné au patro. C'est un anneau de fer estampé dans une tôle d'acier inoxydable, pour qu'il puisse être utilisé par les pires conditions atmosphériques sans rouiller je suppose. Sur la circonférence extérieure, il y a une croix et dix créneaux sur lesquels on compte les prières. C'est la croix qui me rentrait dans le côté. Dois-je y voir là une manifestation divine de la réprobation que ma conduite inspire au Tout-Puissant ? Comme j'ai le chapelet en main, j'en profite pour en dire deux à la sauvette, demandant à mon ange gardien d'intercéder en ma faveur, mais il est probablement sur le balcon en train de suivre le film sur grand écran, lui !

La fin du film arrive à temps. Si les commandos avaient attendu dix minutes de plus pour faire sauter les bases de sous-marins, j'aurais attrapé un torticolis sacrément carabiné ! On est les derniers à quitter la salle. Mes deux potes partent en éclaireurs pour s'assurer que mon père ne traîne pas dans le coin. Il n'aurait plus manqué que le papa m'attende en embuscade dans le vestibule. Lorsqu'ils me font signe que la voie est libre, je sors de mon trou. Le dos et le cou me font mal, je suis plein de courbatures et mes pas ne sont pas très assurés. Je titube sur mes jambes flageolantes et le sang qui se remet à circuler librement dans les veines me cause par la même occasion des douleurs brillantes. J'émerge de la salle prudemment, ayant confiance en mes copains jusqu'à un certain point seulement, m'assurant par moi-même que le danger s'est éloigné. Il est trop tard pour aller aux « Cœurs Vaillants » ; j'aurais voulu vérifier ce qu'ils avaient fait durant l'après-midi, pour être prêt à répondre aux questions que mon père n'allait pas manquer de me poser. Je ne sais pas où Jean a passé la demi-journée, et Antoine et André sont encore aux « Louveteaux », donc pas de possibilité d'alibi de ce côté-là. Qu'à cela ne tienne ! On se sépare pour regagner nos demeures respectives. En chemin, je m'arrête chez un copain qui est un « Cœur Vaillant » sans reproche puisqu'il a participé aux activités de l'après-midi. Il me refile les tuyaux

nécessaires pour soutenir une interrogation paternelle serrée, et je reprends le chemin du retour, le cœur un peu plus léger. Mais cela a-t-il de l'importance ? De deux choses l'une : mon père m'a vu au cinéma et il n'a pas voulu faire d'esclandre, ou il ne m'a pas repéré. Dans le premier cas, il a choisi de retarder le règlement de comptes pour m'épargner une humiliation cuisante devant mes amis et mes explications n'auront aucune importance. Dans la deuxième hypothèse, je peux plus ou moins lui raconter n'importe quoi. Comment saurait-il que ce ne sont que pures inventions ?

La nuit commence à pointer son nez froid et je relève le col de mon blouson. Marchant en équilibre sur le bord du trottoir comme un funambule sur une corde, je prédis : « Si je tombe dans le caniveau, ça va être ma fête ! » Le ciel gris pleurniche toujours. Le ciment est glissant et je décide que ce n'est peut-être pas le meilleur moment pour tenter ainsi le sort. Les façades en meulière des pavillons sont tristounettes ; elles ne sont pas attrayantes ces pierres, avec leur aspect de vieilles éponges humides. En fait, cette banlieue sous la pluie, elle me file un cafard monstre qui s'ajoute à mon vague à l'âme. Un vent sournois s'infiltre dans mes vêtements, dessine des rides sur la surface des flaques d'eau. L'amas d'ombres qui accompagnent les premières heures sombres du crépuscule, les claquements brefs des volets qui isolent les maisons du monde accentuent mon inquiétude. Les fils électriques et ceux du téléphone sont embués et brillent comme les fils d'une toile d'araignée sans début ni fin. Suis-je moi-même emprisonné dans un filet invisible tressé par mon père, sans encore le savoir ?

J'ouvre la porte de la maison aussi silencieusement que possible. André joue sur les marches de l'escalier.

— Hé Dédé, est-ce que le p'pa est là ? je le questionne à voix basse.

— Oui, il est dans la cuisine.

— Est-ce qu'il a dit quelque chose en entrant ?

— Comme quoi ?

— J'sais pas. Il avait l'air en colère ?

— Non, il m'a juste dit bonsoir et demandé si tout allait bien et il est allé dans la cuisine.

— T'as entendu ce qu'il a raconté à la maman ?

— Non, pourquoi tu me demandes tout ça ? interroge-t-il, l'air finalement intrigué.

— Pour rien, dis-je en me dirigeant vers la cuisine.

J'hésite à ouvrir la porte. Une pensée émue pour les premiers chrétiens sur le point d'entrer dans l'arène se forme dans mon esprit. Qu'est-ce qui m'attend derrière ce simple panneau de bois ? À première vue, l'ordinaire. Maman est devant le fourneau et fait rissoler des pommes de terre dans la poêle. Elles crépitent dans un bain de saindoux et l'odeur m'émoustillerait les glandes salivaires si le

papa était en voyage d'affaires. Mais il est là, lisant le journal assis en bout de table, apparemment de bonne humeur autant que je puisse en juger. J'essaye de détecter sur son visage des signes avant-coureurs de ce qui risque de suivre. La gorge nouée par l'appréhension, je les salue.

— Bonsoir m'man, bonsoir p'pa.

— Tu as l'air enroué, remarque ma mère, tu es en train d'attraper un rhume ?

— Peut-être, dis-je, il fait un peu froid dehors.

Je me tourne vers mon père :

— T'as eu une bonne journée au travail ?

— Oui, répond-il évasivement, comme si la question l'ennuyait un peu. Et toi, qu'est-ce que tu as fait de beau aujourd'hui au patronage ?

Ah, nous y voilà ! Est-ce que ce « de beau » signifie en fait « de mauvais » ? Est-ce là la question piège ? Il n'a pas vraiment levé la tête du journal. Cette apparente indifférence est-elle réelle ou feinte ? Est-il comme le loup accueillant le Petit Chaperon rouge, attendant le bon moment pour se jeter toutes canines dehors sur la pauvre proie sans défense ?

— Oh, pas grand-chose. Tu sais, quand il pleut, on passe le temps à l'intérieur à chanter. Et puis aujourd'hui on nous a passé un film de Laurel et Hardy.

J'épie son visage lorsque je mentionne le mot « film », mais il ne réagit pas, continuant à lire les nouvelles.

— Bon, c'est bien, dit-il d'un air absent, se replongeant dans son journal.

Ma mère ne s'intéresse pas à la discussion, continuant à préparer le dîner. Alors la lumière se fait ! Il n'a pas révélé à la maman qu'il est allé au cinéma. Il y est allé en cachette lui aussi, le coquin ! Je m'étais d'ailleurs demandé un fugitif instant qu'est-ce qu'il faisait au *Royal* un jour de travail mais, terrifié par ma propre angoisse, je ne m'étais pas attardé sur la question. On était donc des complices involontaires ; s'il m'avait vu, il ne pourrait rien dévoiler sous peine de s'incriminer lui-même. Excellente tournure des choses ! Je me détends visiblement et le reste de la soirée se passe sans aucune allusion à cet après-midi des plus insolites.

Souvenirs du futur :

Bien des années plus tard, au cours d'un de ces repas où sont évoqués des souvenirs d'enfance, je lui avouai cette mésaventure. Mon angoisse durant ces deux heures que j'avais passées enfoui entre deux fauteuils fit bien rire tous les convives. À la fin de l'anecdote, je lui posai la question

qui me tarabustait depuis des années :

— À propos, papa, qu'est-ce que tu faisais au cinéma un jeudi après-midi ? Tu n'étais pas au travail ?

Il me jeta un regard de sphinx qui n'aurait pas déparé le visage de Mitterrand et ne répondit jamais à la question.

Maladie

Je ne me sens pas bien. Maman pose ses lèvres fraîches sur mon front moite. C'est un attouchement aussi léger qu'un frôlement d'aile de papillon.

— Oh, toi, tu couves quelque chose... Va te recoucher, décrète-t-elle. Je monterai te voir quand j'aurai expédié les autres à l'école.

Je retourne dans la chambre froide, mais les draps sont encore chauds. Je me roule dans le lit, savourant l'espace que l'absence d'Antoine qui partage normalement le lit a ouvert. C'est le milieu de l'hiver et les vitres sont dépolies par une couche de givre. Le froid y grave des feuilles de fougères que j'examine un moment. Ma mère entre avec un thermomètre qu'elle tapote sur la main pour faire descendre le mercure. Elle veut me prendre ma température, mais je refuse avec une pudeur un peu déplacée envers cette personne qui m'a mis au monde. Je place l'instrument, caché par les draps. Elle est assise sur le bord du lit en comptant silencieusement les secondes sur ses lèvres. Elle repère une puce qui a choisi un mauvais moment pour prendre l'air ; elle la capture prestement et l'écrase entre les ongles du pouce et du majeur. Puis elle soulève les draps pour vérifier si d'autres s'y terrent, et je m'insurge car le bas de mon pyjama est baissé. Cela la fait rire. Elle rabat les draps. Je lui tends le thermomètre. Ma température est au-dessus de quarante et ma gorge gratouille, ce qui me vaut deux cuillerées d'un sirop au goût pas très déplaisant pour un médicament.

Elle me borde consciencieusement, tournant autour du lit pour enfiler les couvertures sous le matelas, si fermement que je me sens un peu coincé entre les draps. Cela fait, elle se penche sur moi, m'embrasse le front, plus fortement cette fois. En faisant cela, elle est devant l'ampoule nue qui pend du plafond et la lumière filtrant à travers ses cheveux crée une auréole autour de sa tête.

En partant, elle arrange le crucifix au-dessus des lits qui était un peu de travers. Une feuille du brin de buis qui était enfilé derrière depuis la fête des rameaux de l'année précédente tombe sur l'oreiller. Elle la ramasse et la place dans une poche de son tablier.

— Allez, essaye de dormir un peu, me dit-elle.

— Tu peux rester un peu plus longtemps, m'man ? dis-je d'une voix geignante.

— Pourquoi ?

— Parce que !

Je ne dis pas cela parce que je suis buté ou capricieux. Je veux juste

l'avoir un peu plus longtemps à moi, ce qui n'est pas facile dans une famille nombreuse et cette plainte vient du tréfonds de moi-même. S'il me faut une grippe pour être dorloté, je suis prêt à en accepter les affres.

— Allez, repose-toi, tu seras bientôt guéri, déclare-t-elle en refermant la porte, un sourire égayant son doux visage.

Sans comprendre pourquoi, des larmes me montent aux yeux. Elles ne sont pas causées par la tristesse due à son départ, mais par sa tendresse.

La maladie n'est pas grave et bientôt je me sens mieux. Mais la chambre pour moi tout seul est accueillante, un plaisir rare, et maman est si bienveillante. Les draps sont tièdes et le soleil qui se faufile à travers les volets dessine des pointillés dorés qui rampent sur les murs.

Combien de temps vais-je pouvoir prétendre que je suis encore malade ?

Erreurs judiciaires

Jean et moi sommes maintenant au lycée. Ce dernier se trouve rue Baiÿn-de-Perreuse ; naturellement, ayant été nommé par un individu à l'imagination particulièrement fertile, « Lycée Baiÿn-de-Perreuse » est devenu son nom. Se trouvant sur le côté de Nogent qui descend vers la Marne, assez rapidement d'ailleurs, il a été construit dans une large entaille creusée dans le flanc du versant. Un côté de la cour est au pied d'un mur aussi haut et droit qu'une falaise au sommet duquel se trouve une rue transversale, l'autre domine les ateliers de bois et de fer où ont lieu les travaux pratiques. Le long du premier mur se trouvent les cabinets, alignés comme des cabines sur une plage et qui servent, en plus de leur fonction initiale, de refuge aux fumeurs précoces, et les pissotières construites en dalles d'ardoise. Le long des bâtiments s'accôle un préau où on s'abrite pendant les récréations les jours pluvieux.

Pendant la récré du matin, un vendeur de pâtisseries vient distribuer ses friandises, mais pas gratuitement malheureusement. C'est là que je découvre pour la première fois que la République n'est pas aussi fraternelle et égalitaire que la devise gravée sur les frontons des immeubles publics le proclame.

— Flûte alors, c'est quand même pas normal que ceux qui ont de l'argent s'empiffrent devant ceux qui en ont pas, non ? dis-je un jour à un de ces pistonnés qui engouffre une de ces friandises.

Il se moque de mes considérations sur la justice sociale car il remord sans remords dans son pain aux raisins, ce salopiot de riche égoïste !

Je dois dire que l'école primaire était plus équitable. Grâce aux bons soins de Pierre Mendès-France, il y avait des distributions gratuites de lait. D'une manière on ne peut plus démocratique, chaque matin à la récréation de 10 heures, les écoliers se mettaient en file indienne sous le préau pour y déguster un verre de ce blanc liquide.

Mon père n'a pas perdu ses habitudes acquises pendant l'école primaire. Il vient de temps à autre prendre des nouvelles de nos activités lycéennes directement à la source, à savoir nos professeurs qui le mettent au courant de nos performances, lui dévoilant parfois des vérités qui auraient gagné à rester ignorées par le chef de famille. Mais étaient-elles toujours des vérités ? Cela est contestable, à en juger par l'épisode suivant.

Ce soir-là, le papa avait justement fait un détour par le lycée pour faire un brin de causette avec le professeur de mathématiques de Jean. Fort des renseignements qui lui avaient été fournis, il arriva à la maison avec la détermination d'une redoutable tornade faisant cap sur la Jamaïque. La porte d'entrée à peine refermée, il interpella son fils cadet qui se trouvait dans la cuisine avec le reste de la famille.

— Jean, est-ce que tu as fini tes devoirs ?

— Oui, p'pa, répondit-il sans la moindre crainte car, effectivement, il les avait faits.

— Dis-moi, qu'est-ce que tu avais à faire ?

Jean commença donc ses explications d'une voix calme, parfaitement en accord avec la conscience d'avoir rempli son devoir de collégien, ne prêtant aucune attention aux signes avant-coureurs du courroux paternel. Le pauvre innocent, il ignorait qu'il s'aventurerait dans un champ de mines. Son bel optimisme fut coupé court à peine cinq mots sortis de sa bouche par une claque magistrale, décochée si rapidement qu'il ne put esquisser le moindre mouvement de parade. Rien qu'au bruit, on sut tous (car nous sommes de sérieux connaisseurs en la matière, en ayant ramassé un bon nombre nous-mêmes !) qu'elle avait dû faire drôlement mal. Sérieusement abasourdi, le frère frappé eut quand même la force de balbutier quelques mots.

— Mais, mais, m... bredouilla-t-il, se frottant la joue, cogitant à coup sûr sur la raison de cette embuscade paternelle.

— Ça suffit, arrête de bêler, le coupa le papa, ne cherche pas à me raconter d'histoires. J'ai parlé à ton professeur de mathématiques ce soir et ce n'est pas ce qu'elle m'a dit que tu avais à faire.

— Mais si, p'pa, c'est les devoirs que j'avais à faire. J'peux t'montrer mon cahier de textes.

— Arrête de mentir, va faire les devoirs qu'elle a indiqués et sans délai, vu ?

Jean s'éloigna en maugréant. Je le rejoins dans la chambre. Il est allongé sur le lit, la tête reposant sur ses mains emmêlées.

— Alors, tu fais pas tes devoirs ? Tu veux te faire colorer l'autre joue dans un souci de symétrie ?

On pourrait s'imaginer que donner une paire de gifles est l'enfance de l'art. En vérité, ce n'est pas aussi évident que cela en a l'air. Une claque seule, peut-être, mais deux, c'est une autre histoire. La morphologie de la main nous a été expliquée en classe de sciences naturelles.

— La main, admirez-la, enseigne l'instituteur. C'est l'outil le plus efficace qui existe. Rien de ce que l'homme a créé lui-même depuis l'aube des temps n'atteint cette perfection. Elle est constituée de vingt-sept os, pas un de plus, pas un de moins, et de trente-cinq muscles,

dont quinze se rattachent à l'avant-bras, les autres étant dans la main elle-même. Ils permettent de l'utiliser pour une multitude d'activités. Impressionnant, non ! dit-il en montrant ses mains comme un prestidigitateur avant de faire un tour de magie.

Ce qui est étourdissant ou frappant (chacun de ces adjectifs étant parfaitement approprié), c'est ce que le papa peut faire de ces muscles et de ces os ! Le secret de la paire de claques « modèle » est dans la rapidité de son exécution. Le choc de la première gifle déséquilibre bien sûr la pauvre cible, d'où l'importance du revers immédiat et d'une force équivalente pour contrebalancer ses effets. En fait, lorsqu'on y assiste en spectateur, il y a une indéniable élégance dans ce rapide aller et retour, un rythme artistique. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il égale le geste auguste du semeur, loin de là, mais ce va-et-vient du « souffleteur », lorsqu'il frise la perfection, est d'une grâce incontestable, il faut bien en convenir. En fait, lorsqu'il n'en est pas la cible, Jean admire certaines de ces doubles taloches et qualifie celles particulièrement réussies de « fête des paires » !

Juste après une claque bien réussie, la peau blanchit avant de prendre des teintes rougeâtres (encore une fois, observations résultant de l'expérience !). Celle de Jean commence d'ailleurs à prendre une belle teinte de pêche en train de mûrir, d'autant plus facile à distinguer qu'il est un peu pâlot sur le reste du visage, le frangin.

— J'te jure, j'l'e comprends pas le paternel. Tiens, regarde mon cahier de textes et mes devoirs. C'est pas ce que j'devais faire, non ? Des fois, il frappe vraiment pour un oui ou pour un gnon ! ajoute-t-il non sans finesse, mais avec un petit sourire crispé.

Bon, il a toujours le moral, je vois, le James. Après examen du cahier de textes, je dois bien me rendre à l'évidence, il y a une parfaite concordance entre les directives et le travail exécuté.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé alors ?

— J'sais pas, c'est justement ce à quoi j'pense.

À ce moment-là, maman nous appela pour le repas.

— Bon, tu descends ?

— Non merci, répond Jean, j'ai assez dégusté pour ce soir ; je vais rester dans ce lit qui me tend les draps !

La claque n'a pas diminué le sens de l'humour de mon frère cadet.

Effectivement, j'estimais moi aussi qu'il avait eu plus que sa ration quotidienne, de quoi vous couper l'appétit. Plus tard, en allant nous coucher, il était difficile de ne pas remarquer que la couleur de sa joue avait changé de fruit, la tache se rapprochant maintenant de celle d'une quetsche arrivée presque à maturité. Quand notre père gifle, on reste giflé pour un moment. Rien de surprenant donc.

Le lendemain, au lieu de s'être atténuées, les traces de la claque s'étaient précisées. Elle avait été si bien appliquée, cette impeccable

gifle, que les silhouettes des doigts et d'une partie de la paume de mon père étaient parfaitement visibles, comme si l'empreinte de la main avait été délicatement peinte en rouge, avec de délicates touches couleur aubergine, sur la joue. Oui, cela devait être la plus parfaite taloche jamais donnée (et reçue). C'était la première fois dans les annales familiales que les effets en étaient si visibles si longtemps. Je me demande encore si le papa, s'il n'était pas déjà parti au travail, aurait laissé Jean aller au collège avec les effets de son sévice au vu de tous. Mais il n'était pas là et Jean partit comme chaque matin. Inutile de vous dire qu'il fut l'objet d'une grande curiosité dans la cour, en attendant le début des classes. Les commentaires couvraient la gamme de bien des réactions humaines, de la pitié à la rigolade en passant par l'indifférence.

— Dommage qu'il ait retenu son revers, avec une mandale identique sur l'autre joue, t'aurais l'air d'un Indien peinturluré sur le sentier de la guerre, commente celui-ci.

— Hou là ! là ! Elle a dû faire mal celle-là ! remarque celui-là en secouant sa main. Heureusement que ton père connaît pas le mien. Il a l'air d'être un expert ès-beignes ton pater ; j'ai pas envie qu'il donne des tuyaux au mien.

— Va à l'infirmerie, au moins tu pourras passer la journée allongée, suggère une bonne âme.

— Ohé, mec, t'as cherché des crosses à un kangourou de mauvaise humeur ? ajoute un rigolo.

— Dis donc, ça a pas l'air d'être la vie en rose chez toi, c'est plutôt la vie en rouge ! Je dirais même en amarante, ce qui ne rend pas ta vie marrante, constate un futur peintre amateur de jeux de mots.

Jean prenait toutes les remarques de bon cœur ; je crois qu'il savourait d'ailleurs ces attentions, le héros du moment. Lorsque la sonnerie retentit, il rejoignit ses camarades pour les premiers cours de la matinée, dont un était justement celui de maths.

À la récré, je lui demandai ce qui s'était passé en classe.

— Eh ben, en entrant, je suis allé me planter devant le bureau de la mère T. « Mais, qu'est-ce qui t'est arrivé, Bélard ? » elle a demandé, plutôt surprise. « Vous voyez l'empreinte des doigts de mon père sur ma figure, eh bien c'est à cause de vous. » Et je lui expliquai le pourquoi du comment. T'aurais dû voir sa tronche. Ça valait presque le prix d'une torgnole. Elle voulait m'expédier à l'hosto. Je lui ai dit qu'au lieu de m'envoyer à l'infirmerie, elle ferait mieux d'envoyer une lettre au pater pour lui expliquer la situation. Elle lui avait donné le travail de son autre classe, a-t-elle avoué. Tu l'aurais vue, Pollux, elle était plus rouge que ma joue.

— Et alors, elle l'a écrite, la lettre ?

— Ouais, je l'ai dans mon porte-documents. Quand je vais la refiler

au papa, lui aussi va en faire une sacrée tête.

En fait, le chef de famille ne fut pas le moins du monde troublé par la tournure des événements. Assis à table, il lut la lettre en silence, la seule réaction étant un sourcil qui remonta d'un bon centimètre et le front qui se plissa un peu. L'épistole qui disculpait Jean terminée, il la replia soigneusement. Vous voyez, son erreur judiciaire ne le tracassa pas trop. En fait, il n'y eut aucune indication qu'elle lui coupa l'appétit ! À son avis, elle ne justifiait même pas des excuses très poussées.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Jeannou ? Si on ne peut plus croire les professeurs maintenant, à qui peut-on se fier ? Tiens, je suis bon prince, la prochaine fois que tu fais une bêtise, ce qui ne devrait pas prendre très longtemps, je pense, ajouta-t-il avec un sourire entendu, remets-moi cette histoire en mémoire avant que je te punisse et tu seras absous pour cette fois. À moins que tu ne veuilles léguer ce droit à l'erreur à un de tes frères et sœurs, conclut-il en lui tendant la missive.

On peut toujours faire confiance au papa pour suggérer de bonnes idées. Je ne détesterais pas un « bon pour une bêtise », et je me doutais bien que mes frères et sœurs pensaient exactement la même chose, mais Jean mit un terme à nos espoirs en raflant la lettre, ajoutant :

— Bas les pattes, c'est bibi qui a dérouillé, c'est bibi qui va en profiter !

Ah, les erreurs judiciaires ! Y a-t-il des familles qui en sont immunisées ? Probablement pas. Tiens, en voici une autre. Ce vendredi soir, Antoine arrive à la maison la tête basse.

— Tu as l'air bien penaud, toi ? lui demande la maman.

— J'ai été puni à l'école, dit-il d'une petite voix.

Cela lui arrive si peu souvent que maman en reste ébahie durant quelques secondes.

— Bon, mais c'est passé maintenant, alors pourquoi tu fais cette tête-là ?

Remarquez bien que maman ne lui demande pas ce qu'il a fait. Elle doit en avoir par-dessus la tête de nos frasques, notre pauvre mère et « moins elle en sait, mieux elle se porte », semble être sa position.

— J'ai mille lignes à faire pour lundi, reprend Antoine.

— Mille, dis donc, elle n'y va pas avec le dos de la cuillère ta maîtresse, cela va te prendre du temps.

— Oui, je sais, surtout que le papa va les doubler.

C'était une tradition en vigueur à l'époque. Les punitions scolaires étaient doublées par un décret paternel. Comme il fallait s'y attendre, le papa ne dérogea pas à cette habitude et les mille lignes devinrent

deux mille. Antoine passa le samedi et le dimanche (à part la durée de la messe, il va sans dire, car les miracles ne se produisent jamais quand on en a besoin) dans le calme de la salle à manger. C'est un garçon appliqué : ses pleins et ses déliés sont des modèles du genre, d'une épaisseur harmonieuse dans les descentes de la plume, d'une élégante finesse dans les remontées.

Le lundi matin, il présente donc à sa maîtresse une épaisse liasse de feuilles parfaitement écrites.

— Mais qu'est-ce que tu me donnes là ? s'écrie cette dernière.

— Bé, les lignes que vous m'avez données, précise Antoine.

— Il y en a combien, dit-elle d'un air estomaqué, les feuillets lourds dans sa main.

— Deux mille !

— Mais enfin, pourquoi ?

— Parce que mon père a doublé celles que vous m'avez données, explique Antoine.

La maîtresse hoche la tête, son visage ne reflétant qu'une complète incompréhension. Elle pose les pages sur son bureau, en relève un coin avec son pouce et les laisse tomber plus ou moins une à une pour vérifier si elles sont toutes écrites, comme on le fait lorsqu'on fait un dessin animé.

— Enfin, Bélard, combien de temps tout cela a-t-il pris ?

— Deux jours entiers.

Elle pose son front sur la paume de sa main droite, se le frotte de courts va-et-vient, puis relève la tête.

— Antoine, mon petit, je t'avais juste donné cent lignes ! dit-elle finalement d'un ton maternel, sincèrement embarrassée.

Bon, d'accord, c'était moins une erreur judiciaire qu'un manque de communication de l'un ou d'incompréhension de l'autre. Le moins que la maîtresse aurait pu faire, c'est de nous rembourser l'encre qui avait été utilisée. L'ami Waterman ne donnait pas ses bouteilles pour rien !

La louche

Mère poule, avec une tendresse mesurée car elle n'est pas du genre à abuser des marques d'affection, la complicité de maman pour nous aider à subir les foudres paternelles lorsque les résultats scolaires ne sont pas à la hauteur des ambitions de papa nous est toujours acquise. Sa vie n'est pas une partie de plaisir. Un époux, quatre garçons suivis par deux filles, cela fait huit bouches à nourrir trois fois par jour. Ajoutez à cela le linge à laver, les courses, le maintien de la maison, la couture, le tricot. Tout cela avec un maigre budget.

Heureusement pour tous, l'expertise en organisation dont maman fait preuve est celle d'un comptable très capable. Les enveloppes dédiées à tous les postes de dépense de la maisonnée sont libellées de son écriture parfaite d'écolière : nourriture, loyer, gaz, fournitures scolaires, vêtements, charbon, colonies, étrennes, etc. Elles sont toutes soigneusement gardées dans une poche de son tablier. Grâce à cela, nous ne manquons de rien, ce qui à cette époque n'est certes pas grand-chose, il faut bien le préciser. Quoi qu'il en soit, maman n'a jamais à rougir d'une dette.

N'oublions surtout pas les activités stupides, parfois dangereuses, des garnements que nous sommes et il est facile d'imaginer les conséquences que cela peut engendrer chez une maman déjà surmenée. Un soir au dîner, le papa n'est pas encore rentré. À une des questions de notre mère, Jean répond, comme il le fait trop souvent, par un mot d'esprit assez nul il faut bien le dire. La réplique de maman est aussi fulgurante qu'inattendue. Elle si calme, si douce, lui file un coup de louche si appuyé qu'elle se casse sur le sommet de son crâne. Le résultat : éclatement de rire de tous autour de la table, bientôt joint par celui de maman dès qu'elle s'est remise de sa surprise et a vérifié que Jean n'est pas resté à demi assommé par ce geste si rare.

L'enfant de chœur

En bon fils de famille catholique pratiquante, je me suis bien sûr un jour retrouvé affublé de la chasuble des enfants de chœur.

— Que tu as fière allure dans cette belle aube blanche et rouge, tu sais ; tu es beau comme un évêque, m'a fièrement confirmé ma mère le jour où elle m'a vu officier pour la première fois.

Je dois confesser éprouver un certain orgueil à tourner les pages enluminées du missel gigantesque sur lequel le prêtre lit la liturgie de la messe. C'est un fait que cette tâche peut apparaître simpliste pour les non-initiés ; laissez-moi toutefois vous informer avec tout le respect qui vous est dû qu'elle n'est pas à la portée du premier imbécile venu. Sautez une page par exemple et il n'en faut pas plus pour que le pauvre prêtre y perde son latin.

Je ne déteste pas non plus glisser la soucoupe dorée, la patène dans l'idiome ecclésiastique, sous le menton des paroissiens pendant la communion. C'est une position imprenable pour observer la langue, la luette et les amygdales des communicants et déterminer qui a un mal de gorge. C'est incroyable comme une langue peut être différente d'une personne à l'autre. Si ma vocation avait été d'être docteur au lieu d'ingénieur, j'en aurais sûrement acquis des connaissances non négligeables et peut-être déjà jeté les bases d'une thèse sur la forme de cet appendice dans la religion catholique ou sur la proportion des croyants qui se sont fait enlever les amygdales ! Somme toute, ce n'est pas une corvée très éprouvante, ce rôle d'enfant de chœur, d'autant plus que de l'autel le temps semble passer plus vite qu'en étant assis sur un des bancs dans la nef de la chapelle. Et puis, n'oublions pas, il y a la petite balade pendant l'offrande où on va soutirer quelques pièces ou billets à l'assemblée. C'est un intermède bienvenu.

Là encore, durant cette simple collecte, certains traits de la nature humaine sont mis au jour. Vous avez les modestes qui plient leur billet tant de fois qu'il est virtuellement impossible d'en déterminer la valeur lorsqu'ils le laissent tomber dans la corbeille. Ensuite viennent les parcimonieux ou les plus démunis qui s'arrangent pour que le montant de leur offrande soit impossible à évaluer, n'ouvrant les doigts que lorsqu'ils sont dissimulés en partie par la corbeille. N'oublions pas les bravaches, ceux qui laissent tomber une poignée de pièces de haut pour qu'elles résonnent bien sur celles déjà amassées ou ceux qui prennent leur temps pour déplier un large billet en regardant

autour d'eux pour ne laisser aucun doute que ce sont de généreux donateurs. Il y a encore ceux qui mettent leur main si bas dans la corbeille qu'il est impossible de deviner s'ils y mettent le denier du culte ou en prélèvent une partie. Mentionnons aussi ceux qui m'ignorent religieusement, étant plongés dans une profonde prière fort à propos. Bref, les vantards, les timides, les avares, les démunis, les riches peuvent presque être identifiés par la façon dont ils se séparent de leur offrande. Mes préférés, ce sont les jeunes enfants. Ils enserrant fermement entre leurs doigts les piécettes que leurs parents leur ont confiées et, lorsque la corbeille arrive, ils les déposent avec un sérieux touchant. Puis, se tournant vers leurs parents, leurs visages s'éclairent d'un sourire si large qu'il confirme l'existence de Dieu à lui tout seul. Ils sont si heureux d'avoir accompli une bonne action que leur euphorie fait chaud au cœur.

La chapelle Sainte-Anne est une simple bâtisse construite en briques. L'intérieur est une longue salle, avec des rangées de bancs de bois blond séparées par une allée centrale. Le long des murs percés de vitraux modestes se trouvent les stations du chemin de croix, quelques troncs pour les œuvres paroissiales, deux confessionnaux. Lorsqu'il fait soleil, la lumière entrant par les vitraux donne à l'intérieur un air de piscine lorsqu'on nage sous l'eau, une lueur irréelle, un silence ouaté. Il y a aussi une console en fer circulaire et érigée de piquants. Elle n'est pas le siège du fakir du coin comme on pourrait le croire, mais l'endroit où des cierges peuvent être empalés en offrande. L'autel est surélevé, en retrait de la marche où les fidèles viennent s'agenouiller. Cette dernière est bordée par un balustre sur lequel les communicants reposent leurs mains jointes pour recevoir la communion. À sa gauche se trouve la sacristie. Contrairement à l'intérieur de la chapelle, elle manque de luminosité et une tenace odeur d'encens y flotte en permanence.

Ah, la sacristie ! Il m'en est arrivé une bonne en cet endroit. Que cela soit à l'école, au patronage ou ailleurs, je me retrouve toujours dans des situations impossibles.

Jugez-en par vous-mêmes. Ce matin-là, je replaçais la burette de vin de messe et le calice dans le placard en prenant garde de ne perdre aucune goutte de ce liquide précieux. Si concentré j'étais sur cette tâche que ma main heurta une coupe en métal doré toute proche. Ce faux mouvement fut assez fort pour l'ébranler. Bercée par des oscillations si élégantes qu'elles m'empêchèrent de réaliser qu'elles amenaient la coupe vers le bord de l'étagère, elle chut. Ma surprise fut totale quand le contenu s'éparpilla sur le sol. Une multitude de disques blancs de la taille d'une pièce de cinq francs s'étaient, certains roulant sous les meubles heureusement rares dans cette

antichambre. Nom de nom, il s'agissait d'hosties ! Je me mis immédiatement à genoux, non pour les vénérer, croyez-le bien, mais pour les récupérer le plus vite possible avant que cette nouvelle frasque soit découverte. Trop tard ! Avant que je puisse en saisir une, un jeune abbé cédé à la paroisse pour une semaine ou deux pénétra dans la sacristie. Avec un cri offusqué, il m'ordonna de ne rien toucher.

— Sais-tu si ces hosties ont été consacrées ? me questionne-t-il d'une voix sépulcrale.

— J'sais pas, dis-je plutôt embêté, qu'est qu'ça veut dire ?

— Avant la communion, explique-t-il, le prêtre bénit ces hosties. Si elles le sont, tu ne peux pas les toucher. Cela serait une impardonnable profanation, un blasphème inexcusable, une irrévérence irrémédiable, une...

« Ça va, ça va, n'en jette plus, la cure est pleine ! » j'ai envie de le couper. La gravité de la situation décrite me tarabuste un peu quand même ! Il ne manquerait plus que je me fasse excommunier maintenant pour cause de sacrilège dans l'exercice de mes fonctions. D'un côté, ne pas avoir à aller au catéchisme et à la messe présenterait des avantages immédiats et indiscutables. D'un autre, mes parents qui prennent leur foi très au sérieux risqueraient de ne pas apprécier cette bulle papale fatale à l'envers de leur premier fils jusqu'à présent bien-aimé. Qui sait s'ils adresseraient la parole à l'hérétique de la famille ? Qui peut dire si, emportés par leur outrage, ils me mettraient à la porte ou bien, pire, m'expédieraient dans une maison de redressement pour soustraire mes frères et sœurs à ma pernicieuse influence. Pas très plaisantes toutes ces possibilités !

— Quand monsieur le curé arrivera, constata le jeune abbé, nous lui demanderons.

Attendant l'arrivée de l'autorité paroissiale, je m'accroupis sur mes talons en contemplant mon désastre. Pourquoi ce prêtre ne les ramassait-il pas lui-même au lieu d'attendre son supérieur hiérarchique (ou anarchique, comme dirait Jean pour qui l'humour ne perd jamais ses droits !) pour me cafter. Le plancher était recouvert de disques blancs, comme si par miracle il avait neigé sur seulement deux mètres carrés de cette pièce. Quelques minutes plus tard, le curé entra. Sans vraiment réaliser l'étendue du désastre, juste remarquant que le plancher avait en partie changé de couleur, il s'arrêta sur le pas de la porte.

— Oh mon Dieu, qu'est-il arrivé ? Mais enfin, qui a brisé une carafe de lait sur le sol ? s'exclama-t-il avec un haut-le-corps.

Il faut préciser que le représentant local de saint Pierre est un peu presbyte sur les bords, ce qui devrait être considéré comme une maladie professionnelle dans un presbytère, non ?

— Ce n'est pas du lait, mon père, susurra l'autre lèche-soutane d'une voix sirupeuse, ce sont des hosties.

— Dieu tout-puissant, c'est vrai, constata le prêtre qui s'était approché, puis penché.

Il resta un instant médusé devant ce spectacle avant d'ajouter :

— Mais qui est donc le vandale qui est la cause de cette profanation ?

— Il s'agit de ce jeune vaurien, poursuivit le Judas du coin, pointant un doigt accusateur dans ma direction.

Un ange passa à ce moment crucial dans la sacristie et s'éloigna à tire-d'aile. Il se trouvait justement que je me situais du même côté que le curé. Ce dernier me dévisagea un moment, cherchant les mots pour me pardonner une brouille pareille, j'en étais sûr, car il avait tout du bon prêtre inoffensif, ce prélat qui avait l'âge d'oraison, haut en couleur avec ses habits sacerdotaux toujours sur ses épaules. Comme vous allez voir, bon juge de caractère, je ne le suis pas. En fait notre père évaluait sournoisement la distance qui nous séparait car il s'approcha et pif, paf, une paire de claques qui n'était pas piquée des vers, je vous l'assure, me cingla les joues. Cette surprise des plus désagréables me coupa la respiration et j'eus toutes les peines du monde à reprendre haleine. Vachement sympas les représentants de l'Église catholique, toujours compréhensifs et prêts à pardonner à leur prochain, pensai-je en frottant mes joues brûlantes ! Je réprimai un juron qui aurait été déplacé en présence de ces symboles étalés par terre. Ne vous méprenez pas, je ne m'attendais pas à ce qu'il me félicite ou se prosterne devant moi pour me laver les pieds comme l'avait fait maintes fois Jésus envers maints pécheurs. Mais quand même, me tabasser en présence du corps du Christ éparpillé en fragments blancs sur le sol, ce n'est pas très chrétien, non ? Ah, il m'avait bien eu avec son air clément, l'abbé « Souris ». Entre-temps, il confirma qu'en fait les hosties ne sont à ce stade que du pain non levé et non le corps de Notre-Seigneur, donc pas de souci à se faire. Facile à dire pour lui maintenant que j'ai récolté un aller et retour de baffes pour un simple faux mouvement ! Tiens, pour la prochaine messe, je lui ouvrirai le missel à la mauvaise page, cela lui fera les pieds à ce père Fouettard. Quand il s'embrouillera dans ses locutions latines et dira « *Ite missa est* » après l'Évangile et que l'assemblée quittera l'église avant son sermon et la quête, un qui rigolera bien sous son aube, ce sera bibi !

Il s'agenouilla et replaça délicatement les hosties dans leur coupe, soufflant sur certaines d'entre elles pour enlever la poussière attrapée sur le plancher qui n'avait pas dû être balayé très récemment. Le jeune abbé délateur en fit de même. Tiens, si je le rencontre quand je serai grand, celui-là, il comprendra sa douleur. En attendant, c'est moi qui

comprenais la mienne ; il n'y allait pas de main morte, l'ecclésiastique ! Alors que je contemplais ces deux prêtres remplaçant les hosties souillées dans la coupe, je me demandais si je ne devrais pas distribuer des tracts avant la communion prochaine. Ils auraient pour but d'informer les fidèles que les hosties n'étaient pas aussi pures qu'ils seraient en droit de l'espérer et qu'ils risquaient d'ingérer quelques balayures, certes bénites, en provenance du plancher de la cure par la même occasion.

Peut-être pour se faire pardonner, le curé (qui à propos n'est pas celui qui vient nous confesser à domicile le samedi soir avant l'apéro, sinon il aurait été déclaré *persona non grata* et privé de Dubo, Dubon, Dubonnet comme on peut lire entre les stations de métro) m'a demandé si je voulais officier pendant un mariage. Pourquoi pas, pensé-je. Des copains m'ont dit qu'à la fin de la messe, certains des participants donnaient des étrennes aux enfants de chœur. Un peu d'argent de poche est toujours bienvenu.

Le jour venu, mon acolyte est un grand qui se donne justement des grands airs et que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam. Il m'adresse d'ailleurs à peine la parole, ce bêcheur ! À la fin de la messe, il se place sur un côté du portail. Comme il a l'air de savoir ce qu'il fait, je reste en arrière. Pas la peine de dérouter les donneurs potentiels avec deux endroits où déposer leurs contributions. On partagera les gains après. Manque de bol, mon confrère inconnu s'escamote avec son pécule sans m'en donner le moindre sou. Jusqu'à présent, mon métier d'enfant de chœur ne se déroule pas aussi bien que je l'envisageais : je me fais dénoncer par un jeune diacre en visite ce qui me vaut la peine d'être magistralement giflé et maintenant je suis spolié de gains dûment gagnés, et tout ça dans un lieu saint. Ah, je vous jure, je me demande si j'ai été vraiment bien inspiré lorsque j'ai accepté cette tâche ingrate. Alors que je pensais qu'il y avait vraiment de quoi mettre ma foi en la bonté de l'humanité en doute, le prêtre me surprit, pas par des torgnoles cette fois, mais par un acte de bonté.

— Alors, Paul, tu en fais une tête. Le mariage s'est bien passé, non ? me demande-t-il avec bonhomie.

— Oui, pas de problèmes de ce côté-là. C'est juste que l'autre enfant de chœur que je connais pas, eh bien à la fin de la cérémonie il a récolté toutes les étrennes et il m'en a pas donné une seule, expliqué-je d'une voix sincèrement offensée par l'attitude de cet égoïste.

— T'en fais pas, va, me dit l'abbé en me prenant doucement par l'épaule. On va arranger ça tout de suite.

Il se dirige vers un grand panier qui repose sur une chaise empaillée. Il contient la collecte recueillie pendant l'offertoire et

déborde de billets et de pièces. Il y plonge la main, fouille deux ou trois secondes, puis me tend quatre pièces de cinq francs toutes brillantes.

— Tiens, voilà pour tes services. Tu les as bien méritées.

Je suis si éberlué que je ne peux que balbutier un bref merci. Vingt francs pour une heure de boulot. Mince, il ne me fait pas l'aumône, l'aumônier ! C'est nettement plus que le salaire minimum interprofessionnel garanti. J'ai presque envie de l'embrasser maintenant, ce chapelain généreux.

Je dois préciser que je n'ai pas que des acolytes ingrats. Un de mes bons copains est souvent mon partenaire. Je dois vous dire en toute vérité que j'appréhende un peu sa présence car il est pire que mon frère Jean en ce qui concerne les jeux de mots et les bêtises. Bien souvent, il me porte à la limite d'un fou rire inextinguible, ce qui ne sied que très peu à la dignité de ma fonction, il faut bien l'admettre. Il a même remanié le Notre-Père. Le voici dans sa version revue et corrigée :

« Notre Père qui êtes soucieux,
Que vos gnons soient sanctifiés,
Que votre araigne arrive,
Que votre volupté soit faite par terre comme au ciel.
Donnez-nous aujourd'hui notre peine de chaque jour... »

Et ainsi de suite. Bref, qui peut garder son sérieux lorsqu'il entend cela ? Qui peut ne pas pouffer ? Certainement pas moi ! Heureusement, sa vocation d'enfant de chœur a été assez brève. Un jour, il se pointe à la sacristie avec deux petits flacons en poche.

— Tiens, Popaul, va faire un tour dehors pendant que je me livre à une petite expérience.

Je ne me fais pas prier pour disparaître car les expériences de cet oiseau sont bien connues pour toujours tourner au vinaigre. Il fait partie de cette catégorie d'individus en vérité pas particulièrement infime qui n'accordent aucune valeur aux conséquences que leurs actions peuvent engendrer. Je n'en donnerai pour exemple que la fois où la chaudière ne marchait pas au lycée. Comme on était au milieu du mois de novembre et que l'hiver était en avance, la température dans la classe n'était pas très élevée. Ce farceur nous raconta plus tard qu'il avait si froid aux doigts qu'il ne pouvait pas tenir son porte-plume. Il avait donc décidé de faire un feu dans le casier de son pupitre pour les réchauffer, utilisant les pages périmées de son cahier de textes comme combustible ! Le plus amusant, c'est qu'il avait dû expliquer cela aux pompiers qui avaient été appelés lorsque son pupitre en bois avait pris feu et la classe avait été évacuée de toute urgence. Vous comprenez maintenant pourquoi moins j'en saurai au sujet de ses manigances, mieux je me porterai.

Le début de la messe se déroule sans aléas. À l'instant précédant la communion, cet hurluberlu m'adresse un clin d'œil et il n'en faut pas plus pour que je m'attende au pire. Après y avoir versé le vin, le prêtre porte le calice à ses lèvres, ingère une généreuse gorgée et, sans qu'il ait le temps de la boire jusqu'à la lie, il est pris d'une quinte de toux interminable, non sans avoir auparavant aspergé l'autel d'une abondante averse de postillons rouges. Pendant quelques secondes, les deux mains du pauvre homme agrippent le bord de l'autel. Il est assailli de haut-le-cœur si violents que je me lève presque pour lui tapoter le dos avant qu'il perde un poumon. Sa toux s'achève enfin ; ses respirations et dignité retrouvées, il reprend le cours de la messe d'un ton un peu bougon, les traits plutôt crispés, en dardant des regards chargés d'éclairs sur ses deux serviteurs. La messe se termine en quatrième vitesse et, après *Ite missa est*, il escamote le dernier cantique et se rue dans la sacristie.

Inutile de vous dire que la séance qui s'ensuivit n'a pas été triste. L'enquête qui prit place révéla que mon acolyte avait remplacé le vin dans la burette par de la gnôle teintée de sirop de grenadine. Cette fois, c'est pas d'excommunication que l'on était menacé pour notre conduite inqualifiable, mais d'emprisonnement pur et simple dans une geôle du commissariat du coin pour outrage à chapelain, bafouillait l'abbé outré. Heureusement qu'on était deux contre un, sinon on aurait ramassé une avoinée de première ! S'il avait eu un téléphone à portée de main, il aurait convoqué les flics sur-le-champ. Heureusement, mon copain qui avait un sens de l'honneur aussi développé que son sens de l'humour prit tout sur son compte, ce qui calma un brin la rogne du curé. Lui seul fut expulsé pour les septante prochaines années (il se trouve que le prêtre avait fait quelques études en Suisse !). L'interprétation de la notion d'honneur de mon pote était toutefois assez élastique car il profita du fait que le prêtre enlevait son habit avec le dos tourné pour s'octroyer quelques billets du panier des offrandes et les enfiler dans sa poche avant de quitter ces lieux pour toujours.

Sapristi, je vais regretter la présence de ce joyeux drille pendant ces messes interminables !

Catherine

Ma sœur Catherine est née comme ses frères et sœurs dans le lit des parents. Sans rester dans notre maison où on l'aurait pourtant si bien accueillie, elle a été emmenée dans un hôpital à Paris. Aujourd'hui, j'accompagne ma mère qui va lui rendre visite. À l'entrée de l'hôpital, il y a des marchands de fleurs, de bonbons, d'illustrés. Je m'arrête pour en feuilleter quelques-uns. Il y en a un qui me plaît et je demande à maman de me l'acheter. Elle m'agrippe la main, me tire vers elle et me dit que je l'aurai en sortant. « Non, j'le veux tout de suite », j'insiste. Pas du genre à faire une scène en public, elle cède. Elle pioche quelques piécettes dans son sac à main, les enfouit sans égard dans ma paume et me demande de l'attendre ici. Ses yeux sont embués de larmes mais cela ne me tracasse pas outre mesure, tout occupé que je suis à acheter mon illustré.

Je m'assieds sur les marches de l'escalier, lisant les mésaventures de la Légion étrangère en Indochine. Ma mère revient, me prend la main sans un mot mais avec douceur cette fois et je la suis vers le métro. Elle était entrée dans l'hôpital pleine d'appréhension et en colère contre moi. Elle en ressort abattue. Pendant le voyage, elle reste silencieuse, mais je sais qu'elle a pleuré car ses yeux sont rouges. Elle a aussi l'air plus vieille, les épaules basses, le dos voûté. Je n'ai pas besoin de la questionner pour savoir que Catherine ne va pas mieux. Pourtant, de temps à autre, elle m'adresse un sourire tendre et miséricordieux qui reflète l'émotion de cet amour qu'elle doit partager en parts égales entre sa fille malade et son égoïste garçon plein de vie. Mais l'expression de ses yeux dément ses sourires, et je la trouve pitoyable et attendrissante à la fois et je voudrais me blottir contre elle.

Je ne sors pas l'illustré de ma poche pour le finir, même dans l'autobus, et je regarde simplement les arbres du bois de Vincennes qui défilent le long du boulevard de Strasbourg. Je me demande pourquoi ces cavaliers qui sortent d'une allée ont l'air si heureux alors que ma sœur est malade et ma mère attristée. Mais qui s'intéresse vraiment aux misères des autres ?

Falsification

Cet après-midi, une appréhension tenace me talonne sur le chemin du retour du lycée. Les bulletins ont été distribués et le mien a quelques carences en ce qui concerne certaines matières. Les notes qui les sanctionnent ne vont pas être très bien perçues par le chef de famille, j'en ai la certitude. Cette lente marche vers la maison est troublée car je suis en proie au dilemme suivant : dois-je présenter le livret tel quel à mon père et encourir son déplaisir et les sévices qui vont l'accompagner, ou dois-je altérer certains résultats pour lui éviter une aggravation de sa tension artérielle, et de la mienne par la même occasion ? En bon fils que je suis, je décide de préserver la santé de papa. À mi-chemin, située dans un grand parc, trône une magnifique demeure. Contrairement à la plupart des pavillons longeant cette artère, elle n'est pas dissimulée derrière un haut mur, mais séparée du trottoir par une basse muraille surmontée d'une opulente grille en fer forgé. Une étroite dalle plate surmonte la longueur de la muraille, ce qui fait bien mon affaire. Arrivé devant cette demeure, je fais escale. Utilisant le muret comme un comptoir, je sors de mon cartable le bulletin qui laisse à désirer et l'ouvre sur la pierre. J'examine les notes un moment pour déterminer la meilleure marche à suivre. Vous pensez probablement que falsifier un carnet de notes est à la portée du premier imbécile venu et vous n'avez pas tort. Mais ne pas se faire prendre, ah, ah, c'est une autre paire dimanches ! C'est là bien sûr que réside toute la difficulté. Altérer de façon indétectable, cela demande des aptitudes peu communes chez le commun des mortels, à savoir : habileté, initiative, ingéniosité et prévoyance.

Voyez-vous, je ne suis pas un étranger à ce genre d'activités que certains n'hésiteront pas à qualifier, à juste raison, de répréhensible. D'ailleurs, vous connaissez le résultat de ma première falsification de carnet. Ma naïveté n'avait pas conduit aux résultats escomptés et, lourdement puni, j'avais compris ma douleur. J'en avais aussi retiré quelques enseignements utiles.

Voilà pourquoi en ce milieu d'après-midi ensoleillé, entouré du gazouillis d'oiseaux heureux, je contemple mon bulletin ouvert sur ce muret. Avec la sagesse que l'âge m'a octroyée et fort des souvenirs de ma première et lamentable expérience toujours en tête, je peux vous assurer que je suis nettement plus prudent qu'il y a quelques années.

L'art de la falsification, comme dans la devise des scouts, est dans

la préparation. Le but de la manœuvre est bien sûr de modifier les notes pas très présentables, mais d'une façon à la fois quasiment indétectable et surtout plausible. Par exemple, transformer un 9/20 en 19/20 est l'enfance de l'art ; toutefois, une note si mirobolante risque de créer des questions embarrassantes, d'une part chez le signataire du bulletin, d'autre part pour le professeur quand il notera le prochain mois. Le vrai problème en fait, c'est d'éliminer un nombre aussi petit que possible de notes indésirables sans éveiller les soupçons de qui que ce soit. Il est donc évident qu'un cancre n'a aucun intérêt à essayer de falsifier son carnet car cela lui demanderait plus de travail que d'apprendre ses leçons et de faire ses devoirs.

Prenez Marcel par exemple ; il appartenait à cette catégorie et m'avait demandé conseil le premier mois en sixième.

— Hé, Bélard ! Y paraît que tu t'y connais en matière de correction de mauvaises notes.

J'ai effectivement une certaine réputation méritée dans ce domaine, bien que je trouve préférable de ne pas la promouvoir. Marcel est au courant.

— Dis, tu peux m'filer quelques tuyaux ? Mon carnet de notes est pas bon et ça va chauffer à la maison.

— Tu plaisantes, non ? lui dis-je, plutôt étonné par sa requête. T'as jamais eu de notes au-dessus de dix de ta vie.

— Ouais, j'sais, convient-il piteusement, mais j'ai promis à mon vieux que maintenant que j'suis au collège j'travaillerai mieux. Il va me refiler une belle branlée quand y va voir mes résultats.

— Bon, fais-moi voir ton carnet.

Je passai quelques secondes à l'examiner. Quel désastre mes amis ! Et dire que, pour moi, une seule mauvaise note me causait du souci ; sa meilleure note était un 7/20.

— Écoute, j'veux pas te saper le moral, mais le seul moyen de l'améliorer, c'est de changer presque toutes les notes. Ce qui signifie que quand les profs vont le voir le mois prochain ils vont tous remarquer que tu les as modifiées et tu vas t'faire foutre à la porte. Une note, peut-être deux, et tu t'en tirerais avec un avertissement, mais toutes, c'est pas possible, mon pote âgé (il était plus vieux que moi ayant bien évidemment redoublé quelques classes !).

— Mince, t'as raison, admet-il, tout penaud. J'avais pas pensé à ça. Maint'nant, je comprends pourquoi t'avais toujours la croix d'honneur à la communale. Alors t'as pas de solution, hein ?

— Attends, j'ai pas dit ça. Laisse-moi réfléchir un peu, tu veux ?

Pendant que je m'inspirais de Pascal, c'est-à-dire que je pensais, il respectait mes minutes de silence en balançant des capsules contre le mur. Je le regardais faire en cogitant sur son cas qui sortait un peu de l'ordinaire, il faut bien l'avouer. Je remarquai vite qu'il était meilleur

aux capsules qu'aux cours qu'on lui enseignait. À propos de capsules, il y avait à l'école communale des phases de jeux pendant les récréations. Comment commençaient-elles ? Comment finissaient-elles ? Mystère et boule de gomme, mais elles étaient aussi régulières que les saisons. Il y avait la période des billes ; pendant des semaines, on était à genoux ou accroupis, en train de perdre ou de gagner ces billes en terre, en verre ou les calots en acier qui nous gonflaient les poches. Pendant qu'on était en rang avant de rentrer en classe, on procédait à des échanges. Elle était suivie par la saison des osselets où, assis en tailleur sous le préau, là où le ciment n'était pas trop rugueux, on s'appliquait à lancer un osselet en l'air et à ramasser un, puis deux, puis trois, puis quatre autres avant qu'il ne retombe. Aux osselets suivaient les capsules ; on les récupérait sur les bouteilles de limonade ou de jus de fruits. Le jeu consistait à les lancer contre le pied d'un mur et celui qui était le plus près empochait les capsules des participants. Cela m'intriguait un peu que Marcel en ait encore car, depuis qu'on était au lycée, on avait laissé tomber tous ces jeux. Ceci expliquait peut-être ses résultats médiocres.

— Hé, Marcel, écoute-moi bien. Si j'étais toi, voilà ce que j'ferais. J'irais sans me faire voir dans le bureau du dirlo et je lui volerais un carnet neuf. Je le remplirais de notes imaginaires mais bonnes, sans oublier bien sûr d'utiliser des encres et des façons d'écrire différentes et c'est celui-là que je montrerais à mon pater. Quand il l'aura signé, je le planquerais quelque part, surtout pas dans le casier de ton pupitre si tu vois ce que j'veux dire, j'ajoutai en rigolant. Tu signeras toi-même le carnet officiel et voilà, le tour est joué et personne n'y verra que du feu, tu piges ?

— Mais j'sais pas imiter la signature de mon père comme y faut.

— Ça fait rien puisque les profs l'ont jamais vue et la verront jamais, tu saisis ?

— Ouais, t'as raison, approuva-t-il en riant, tout heureux de ce subterfuge, ça devrait marcher comme sur des roulettes, non ?

Je ne dis rien. Il ne soupçonnait pas qu'il allait devoir faire ça jusqu'au bac, le pauvre, si la fortune lui souriait aussi longtemps. Autant dire qu'il n'était pas sorti de l'auberge ! Avec un peu de chance, il se ferait mettre à la porte avant. Je trouvais toutefois que c'était une fort excellente idée, non ?

— Mais quand même, ajouta-t-il, comment j'veis entrer dans le bureau du dirlo pour chiper un carnet ?

— Ça, mon vieux, c'est ton problème. J'te refile une idée, à toi de la mettre en pratique. Et j'espère que t'es meilleur avec les effractions que les fractions !

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? demanda-t-il, l'air un peu perdu.

— Rien, t'en fais pas !

— Pourquoi tu me fais pas le pet pendant que j'essaye de chouraver un carnet ? m'implora-t-il. Aide-moi et je t'achète un pain au chocolat à la récré pendant deux mois, ou aux raisins si tu préfères.

Il faut que je vous précise que je n'aime pas ce marchand qui vend des pâtisseries à ceux qui peuvent se les payer. Il n'y est pour rien mais, comme je suis sans argent, je ne peux pas m'offrir ses friandises, donc je le déteste. Je ne suis pas le seul. Un bon nombre de démunis regardent ceux qui s'empiffrent de pains au chocolat, de croissants, de pains aux raisins avec autant d'envie que d'amertume devant cette flagrante injustice.

Malgré l'offre tentante de Marcel, je la refusai car je ne tenais pas à me faire virer. Vous vous rendez compte si je me faisais mettre à la porte du lycée. Rien que la pensée de me retrouver devant le directeur me filait des frissons. Jean qui était un adepte des avertissements avait eu quelques entrevues avec cet éminent personnage :

— Crois-moi, me dit-il, le dirlo, c'est un dur à cuire. Il te dévisage d'un air plus neutre que la Suisse et je jure, quand il doit verser une larme, c'est juste parce qu'un moucheron a dû lui rentrer dans l'œil !

Le type à éviter, quoi ! Et à la maison alors, aïe, aïe, aïe, que cela barderait pour mon matricule si la Légion étrangère refusait de m' enrôler !

Mais, revenons à notre sujet, à savoir comment tromper la vigilance des autorités parentales et académiques. Dans ce but, j'ai développé quelques systèmes imparables dont je vais maintenant vous révéler les secrets si, bien entendu, vous les gardez pour vous.

L'examen d'un carnet met vite en évidence que chaque professeur remplit la ligne qui lui est dédiée avec son propre stylo. Malheureusement, il est différent pour chacun : celui-ci a un stylo à bille, celui-là un stylo à encre ; Untel écrit à l'encre bleue, Unetelle à l'encre noire. Et il y a toujours un original ; dans mon cas, c'est le professeur d'histoire naturelle qui favorise l'encre verte, peut-être pour être plus près de la nature ! Ajoutez à cela qu'il y a une ribambelle de bleus et vous en tirez les conséquences. Je peux vous dire qu'ils alourdisent mon cartable car il contient une panoplie de stylos qui me permet de reproduire chacun de ces écrits le cas échéant.

Je ne veux pas donner l'impression que je dois changer une multitude de notes. Ce sont juste quelques aberrations ici et là, quelques errements d'un mois à l'autre qui susciteraient l'opprobre paternel s'ils n'étaient pas altérés par ma main experte. Et puis, soyons justes, comment pourrais-je refuser de prêter la main à mes meilleurs copains de temps à autre en détresse ?

Donc, pour falsifier les notes en toute impunité, il ne faut pas

arriver les mains vides. Déjà mentionnée est la série de stylos. Les fournitures ne s'arrêtent pas là toutefois. Il faut en plus :

— un tube de colle avec un fin orifice. J'insiste sur la finesse de l'orifice, c'est très important.

— une lame de rasoir neuve.

— une gomme à encre avec une arête acérée.

Oh ! là, là ! À quoi lui sert tout ce fourbi, pensez-vous en vous grattant le crâne ? Bonne question ! Passons donc en revue les raisons de cet attirail.

Les stylos sont bien sûr pour restituer les encres diverses. Les utilisations des autres fournitures ne sont pas aussi évidentes, mais pas moins cruciales. Comme je l'ai si cruellement appris il y a quelques années, il y a deux protagonistes concernés par l'altération de notes : la cible, à savoir les parents, et le créateur de la notation dans le carnet. Il est indispensable que chacun ignore qu'il a été berné.

Aujourd'hui par exemple, c'est ma note en histoire qui est un peu insuffisante, un 8/20. Bon, que faire ? Je ne peux pas mettre un 1 devant ; je suis bon en histoire, mais pas au point de décrocher un 18/20 sans éveiller une admiration sans borne de mon père qui le conduirait à espérer une note identique les mois suivants, d'où travail supplémentaire requis de ma part. Si j'avais été moins studieux et ramassé un 4, la falsification aurait été plus facile. Exact direz-vous, mais le prof ne remarquera-t-il pas la correction ? Non, car une fois le carnet signé par l'autorité parentale, un petit coup de gomme à encre et le 14 redevient 4. C'est aussi dans un cas similaire qu'intervient la lame de rasoir. Parfois le papier du carnet est légèrement glacé et une note tracée avec un stylo à encre est plus facile à éliminer avec une lame acérée.

Que faire donc avec ce 8 ? Je prends le tube de colle dans mon sac, place un mince filet devant le 8, d'une hauteur identique, puis un autre sur la moitié de ce chiffre, du côté gauche. D'ici que j'arrive à la maison, la colle aura séché. En ouvrant le carnet, la petite portion de papier collée va se déchirer d'un côté ou de l'autre. Lequel ? Cela n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est que le papier se morcelle un peu. Si tout marche bien, le 8 sera transformé en 3 et le papier enlevé devant le 8 découvrira bien évidemment un 1. Je repars maintenant d'un pas plus léger vers la maison car je sais que cela va marcher. Et pourquoi donc, direz-vous ? Parce que ce n'est pas la première fois que je m'y essaye et cela a toujours fonctionné comme sur des roulettes. Si vous êtes à court de colle, un brin de pâte dentifrice ne marche pas mal non plus. En durcissant entre deux pages, elle agit aussi comme de la colle et dissimule une mauvaise note sans trop de problèmes.

Voilà quelques recettes qui, si vous êtes toujours écoliers, peuvent

un jour vous tirer d'un mauvais pas. Ne les utilisez qu'à bon escient et en dernier ressort. Elles sont toutefois livrées sans garantie du gouvernement et l'auteur décline toute responsabilité en ce qui concerne les conséquences fâcheuses qui pourraient découler d'une utilisation contraire aux lois en vigueur.

Les étrennes

La dernière semaine de l'année est de loin la meilleure. À Noël, on est tous bien gâtés. Pas de sapin comme on en aperçoit derrière les croisées de certaines maisons, décoré de boules multicolores, de fines guirlandes argentées et d'une étoile à sa pointe qui pour un temps donne l'impression de vivre dans un conte de fées. Mais si notre simple Noël n'a pas ce côté féerique, Dieu nous accorde une pensée souriante et ce jour béni ne perd rien de sa magie.

Nous avons placé la veille du grand jour nos chaussures devant la cheminée qui n'a de cheminée que le nom car elle ne sert jamais. Pour assurer au Père Noël un accès facile, André a rappelé au papa de remonter le rideau de fer qui ferme habituellement l'âtre pour éviter les courants d'air. À minuit, nous avons tous traversé la rue pour aller à la messe. Pas de réveillon en revenant, mais on s'égosille quand même pour un couple de couplets de « Mon beau sapin roi des forêts ». L'exaltation d'être debout si tard, l'anticipation du lendemain retardent le sommeil. On se questionne pour savoir ce que chacun a commandé jusqu'à ce que le papa vienne nous informer que le Père Noël ne dépose ses cadeaux que dans une maison parfaitement silencieuse.

Le lendemain, on attend l'ordre de descendre avec une patience exemplaire. Ce n'est pas le jour à faire des frasques ! Enfin, un cri nous enjoint de descendre et c'est la ruée dans l'escalier et le couloir. Un semblant de discipline est rétabli à l'entrée de la salle à manger par le pater familias et la table est lentement contournée pour s'approcher des chaussures. Là s'étalent les présents : l'orange annuelle, un petit sachet de crottes en chocolat et la boîte qui, chacun l'espère, contient le cadeau convoité. Oui, le mien l'est ! Un jeu de constructions, un Meccano, il est à moi.

Le matin du jour de l'an est tout aussi enfiévré. Papa et maman, cette dernière un peu en retrait, sont dans l'entrée. Alice est sur la première marche de l'escalier, André sur la deuxième et ainsi de suite par rang d'âge ce qui fait que je suis bon dernier. J'espère que le papa a bien fait ses comptes et qu'il ne sera pas fauché lorsque mon tour viendra !

La cérémonie commence. Comme Saint Louis sous le chêne de Vincennes, papa dispense ses largesses.

— Allez, Alice, à toi.

Notre petite sœur saute de sa marche et s'approche. Le papa l'attrape, lui souhaite « bonne année, bonne santé », l'embrasse trois fois et lui glisse

deux piécettes dans sa petite menotte. Agrippant ces pièces comme s'il s'agissait du Saint-Graal, elle se dirige vers maman qui lui répète les vœux. André suit ; j'essaie de distinguer le montant qui est introduit dans sa main, sans pouvoir l'évaluer, à part qu'il ne s'agit plus d'espèces sonnantes et trébuchantes. Lorsque le tour des grands garçons arrive, ce sont des billets qui passent de main en main. À mon grand soulagement, lorsque je me présente devant le papa, il n'est pas à court ! Il lui reste encore de l'argent. Des vœux de bonne année et de bonne santé, c'est bien beau, mais cela ne vaut pas un bon billet qui va bientôt se concrétiser en soldats de plomb, illustrés et friandises.

Colonie

En été, le patronage ferme ses portes. Cependant, pour éviter que ses ouailles se dévergentent loin des yeux des prêtres, la paroisse organise une colonie à Saint-Nicolas-du-Pélem, en Bretagne. Mi-juillet, Jean et votre serviteur sont donc expédiés, *via* les services roulants de la S.N.C.F., dans l'ouest de la France. Là, un pensionnat converti en club de loisirs nous reçoit pendant quatre semaines. Le bâtiment de deux étages a la forme d'un U aplati ; entre la longue base et les ailes s'étale une large cour de terre battue, séparée de la rue par un mur bas surmonté d'une grille de fer forgé. Adjacent à l'aile gauche se trouve un préau, lieu d'activités diverses les jours peu cléments. Deux dortoirs occupent le deuxième étage. Sans trop savoir pourquoi, Jean et moi ne couchons pas dans le même. Des lits en fer s'alignent le long des quatre murs, avec pour faire bonne mesure quelques rangées au milieu. Près de chacun, il y a une petite table de nuit et une armoire où le maigre contenu des valises est arrangé. Le rangement effectué, je m'étends sur mon plumard et examine les alentours. Il y a une soixantaine de lits. « Eh bien, on va pas se sentir tout seul pendant la nuit », pensé-je. En fait, cela n'allait pas être un problème immédiat, comme vous allez le voir.

Tout d'abord, un petit retour en arrière s'impose. À Nogent, devant la maison, il y a un bac équipé d'un robinet d'eau froide où maman fait parfois la lessive. Quelques jours avant le départ pour Saint-Nicolas, mes frères et moi avons décidé de le remplir et de déterminer qui pouvait garder la tête le plus longtemps sous l'eau. Oui, j'imagine vos pensées : s'immerger, avec l'eau qui vous entre dans les oreilles et les trous de nez, et ce jusqu'à la limite de l'asphyxie, est-ce bien raisonnable ? Rétrospectivement, non, car, bien évidemment, sans robinet d'eau chaude pour la tempérer, elle était plutôt froide. Pour aggraver la situation, un petit vent frisquet soufflait aussi et je me souviens avoir eu la chair de poule entre les immersions. Je ne me rappelle plus à présent qui fut le gagnant de cette stupide compétition mais, si ce n'est pas moi, j'ai été grugé. M'être autant mouillé et n'avoir récolté qu'une coqueluche carabinée, avouez qu'il y a de quoi râler ! Les jours suivants, des quintes de toux qui duraient plusieurs minutes, exacerbées pendant les nuits, me harcelaient. À mon arrivée en colonie, elles n'avaient pas diminué de vigueur. Si vous avez eu le déplaisir d'attraper la coqueluche, vous n'ignorez pas que les quintes

sont incontrôlables ; le jour, elles passent plus ou moins inaperçues dans le bruit ambiant ; dans le silence nocturne, c'est une autre affaire. Elles ont le même effet que la sonnerie d'un réveil, mais elles ne peuvent être stoppées avec un petit poussoir. Même avec la tête enfouie sous l'oreiller, tout le dortoir est réveillé en quelques minutes, et pas dans la joie. Les commentaires plus imagés les uns que les autres volent bas. En voici un échantillon : « Ferme-la, ducon », « Hé mec, va cracher tes poumons ailleurs », « Mince, y a pas moyen de dormir tranquille dans ce bled », et « Tubard, c'est pas une colo qu'y t'faut, mais un sanatorium » ! Vachement sympa les copains, non ? Ma toux devient un tel problème dans le dortoir que, la veille de la deuxième nuit, je suis convoqué par le directeur. Il me dévisage un moment, sa tête reposant dans ses deux mains afin de supporter le poids supplémentaire que la situation créée par ma condition ajoute à ses responsabilités, je suppose. Puis, sans détour, il m'informe que mes nuits devront se passer, soit en solitaire, soit de retour à Nogent. Eh bien, il n'y va pas par quatre chemins, le dirlo ! Je considère son offre. En fin de compte, je crois que je vais me plaire dans cette colonie et puisque entre deux maux il faut choisir le moindre, j'opte pour la solitude nocturne.

Me voilà donc exilé, mis en quarantaine dans la chambre d'un moniteur et, contre toute attente, j'en suis ravi. Tout le monde y trouve son compte ; mes copains sont épargnés de mes accès de toux, et moi mon bannissement me convient parfaitement. Le lit est plus grand, plus confortable et je n'ai pas à supporter les ronflements, les rêves en direct et autres bruits incongrus des potes ensommeillés. Un vrai exil doré ! En fait, lorsque la coqueluche s'atténue, je dissimule ce fait par des quintes parfaitement simulées. Je passe plus de trois semaines dans une chambre particulière avant d'être dénoncé par un toubib de passage. Pas mal, non ! Cet incident m'a conféré une certaine notoriété ; comme j'ai les yeux un peu bridés en temps normal, surtout lorsque je ris ou après une mauvaise nuit, Jean m'informe qu'il est dorénavant connu comme le frangin du « mec aux petits yeux qui tousse ». C'est presque un surnom digne d'un chef indien, n'est-ce pas ?

Coqueluche ou pas, le temps dans cette belle région de l'Armorique se passe agréablement. Les journées sont remplies d'une multitude d'activités, quel que soit le temps. Les beaux jours, on est en vadrouille dans la région ; simples randonnées pédestres, piscine, visites organisées, compétitions épiques dignes des jeux Olympiques entre les équipes. Ah oui, j'ai oublié de vous dire que nous sommes divisés en équipes de huit et chacune porte le nom d'une province (Gascogne, Auvergne...). La mienne a choisi le Béarn et notre

mascotte est le bœuf. C'est bien sûr une mascotte symbolique car aucun des paysans du coin n'a voulu nous en prêter un ! Dommage, on aurait eu belle allure pendant les rassemblements avec un tel animal à nos côtés !

Les compétitions font partie de mes moments favoris. Il y a notamment des courses de chars. Le char est construit par chaque équipe et ressemble à un travois utilisé par les Indiens. Deux « chevaux » tirent le char en agrippant une branche attachée au sommet. Moi, étant petit, léger et plutôt casse-cou, je suis le conducteur idéal. Sans mentir, j'aurais donné du fil à retordre à Ben Hur lui-même ! Lancée à toute vitesse, une course de chars est aussi excitante que celle des Vingt-Quatre Heures du Mans. Elle n'est pas sans danger : un virage est pris un peu trop rapidement et je me retrouve les quatre pieds en l'air et couvert de plaies et bosses. Qu'à cela ne tienne, cela en vaut la peine ! Il y a aussi des constructions de pyramides humaines, des jeux de piste qui durent une journée. Il y a également un endroit près du village où se trouvent les ruines d'un château. Appelées les « Tourelles ». Elles sont situées dans un versant boisé au milieu de pierres énormes, un endroit idéal pour y monter des attaques médiévales.

Bref, on ne s'ennuie pas !

De temps en temps, il y a des sorties plus lointaines. Une fois, on est allés en bus à Bréhat. J'attendais cette sortie avec une impatience trépidante car c'était la première fois que moi, petit gamin né parmi les volcans du Cantal et transplanté en banlieue parisienne, j'allais voir la mer. Il y avait de quoi être excité, non ? Le soleil était à la hauteur de l'événement, inondant cette journée d'une lumière quasiment féérique. Je ne pouvais contenir mon enthousiasme lorsque le bus s'aventura entre des rochers et des dunes, guettant cette mer au moindre tournant. Elle s'annonça bien avant qu'elle ne soit visible : un changement dans l'air et les nombreux vols de mouettes qui planaient autour de nous, glapissant comme des marchandes de poisson belliqueuses. Lorsque le bus stoppa, elle était toujours hors de vue, mais la brise apportait une odeur de sel et d'autres dont je ne pouvais encore identifier les origines. Ce que je peux toutefois confirmer, c'est qu'elles étaient vivifiantes et je m'en remplissais les poumons à craquer. On suivit un chemin sablonneux parsemé de touffes d'herbe plutôt anémiques, et puis, devant mes yeux émerveillés, elle fut là immense, bleue au large, et comme le dit Trenet, ayant bien l'air de danser le long des golfes clairs ! La plage sur laquelle nous débouchâmes n'était pas grande et des rochers sombres et déchiquetés l'encerclaient en partie. Une ligne verdâtre parallèle aux vagues coupait l'étendue sablée ; un dirigeant m'expliqua qu'il s'agissait d'algues apportées par la précédente marée. Je n'avais aucune peine à

imaginer qu'elles venaient des fins fonds de la mer, ces plantes étranges, visqueuses, recouvertes de globules maladifs. J'avancaï au bord de l'eau, là où les vagues venaient s'étaler et disparaître dans le sable ; leur longue crête blanche étincelait de mille lueurs aveuglantes, comme si de longs colliers de diamants déroulés flottaient vers nous l'un après l'autre, sans arrêt. Je respirais avidement une odeur d'iode bien sympa car cette mer ramenait son grain de sel avec chaque vague. Son bruit était étrange ; ce n'était pas le murmure rassurant d'un torrent se faufilant entre des pierres, mais un grondement incessant. La ligne d'horizon n'était pas nette et il était difficile de voir où la mer s'estompait et où le ciel commençait. C'était un spectacle qui me rendait poète : « Ô combien de marins, combien de capitaines... » Malheureusement, la suite m'échappait. Quelle belle journée ce fut ! Combien de fois a-t-on la chance de découvrir un spectacle à la fois mystérieux et grandiose ? Une seule fois malheureusement et j'en profitai au maximum.

Les pertes du Blavet sont aussi une excursion particulièrement prisée. Le Blavet est une rivière qui passe à travers la commune de Saint-Nicolas. Je ne sais pas pourquoi ce qui est en fait sa source est baptisé « pertes », mais qu'importe, on s'y amuse. Une eau encore peu profonde se faufile entre des centaines de rochers, certains si larges qu'il faut les escalader pour en atteindre le sommet. On saute de l'un à l'autre, on se poursuit dans ce dédale de roches, on s'allonge sur les parties plates, savourant la chaleur emmagasinée par la pierre.

En fin d'après-midi, avant le repas du soir, on a du temps libre. J'en profite pour bouquiner ou écrire à mes parents. Les lettres sont toujours composées de façon identique. Elles commencent toujours par *Je vais bien*, puis suit un bref rapport sur les conditions atmosphériques, et ensuite une très longue description des menus. Il n'y a vraiment qu'une chose qui intéresse ma mère, à savoir si la nourriture est bonne et s'il y en a assez pour ses enfants en pleine croissance. Alors, chaque semaine, quatre-vingt-quinze pour cent de la lettre sont dédiés aux entrées, aux plats de résistance et aux desserts, sans oublier les petits déjeuners. J'écris que la viande était de première qualité, même si en fait la bidoche ne se laisse pas attendrir facilement, juste pour lui éviter de se faire du souci. Mais, en vérité, je n'ai pas à mentir beaucoup car la tambouille est des plus correctes.

S'il pleut, on reste sous le préau : jeux, travaux divers comme des sculptures en plâtre ou des gravures sur bois avec des pointes de fer chauffées au rouge nous font passer le temps. Mais les histoires racontées par les moniteurs sont de loin la distraction préférée.

— Bon, il ne fait pas beau aujourd'hui, constate un des responsables les plus observateurs. On va être sous ce préau une bonne partie de la journée. Pourquoi ne pas commencer par une

histoire, est-ce que quelqu'un veut en raconter une ?

Son regard parcourt l'assistance assise en tailleur sur le ciment.

— Non, pas d'amateurs, bon c'est encore à moi que revient l'honneur de le faire, je vois.

Il marque un instant d'arrêt, son visage un peu baissé, les doigts se frottant le front, probablement pour mettre ses idées en ordre avant de commencer sa narration. Nous savons qu'il est un bon conteur, car ce n'est pas la première fois qu'il est sur la sellette et nous attendons son récit avec impatience. Le silence n'est perturbé que par le bruit de la pluie sur le toit du préau et les gouttes qui en dégoulinent, creusant une petite rigole rectiligne dans la terre de la cour.

— Lorsque nous sommes allés à la messe à la chapelle Saint-Éloi l'autre jour, combien d'entre vous ont remarqué un groupe de statues intitulées « Saint Éloi chez le forgeron » ?

Un silence embarrassé suit sa question ; certains se regardent, d'autres gigotent un peu sur leur séant, mais aucune main ne se lève.

— Je vois, vous n'êtes pas très attentifs, hein, nous reproche-t-il. Bon, jeunes gens, ouvrez bien vos oreilles, je vais vous raconter la légende de saint Éloi. Saint Éloi, bien avant d'être connu sous le vocable de saint Éloi, était né à Chaptelat, c'est en Auvergne, je crois bien. C'était un garçon intelligent, cet Éloi, et il savait travailler de ses mains. Croyez-moi, il était de bon aloi, Éloi.

Il laisse les rires s'atténuer avant de reprendre sa narration.

— D'après sa légende – il s'interrompt quelques secondes –, au fait, qui peut me dire ce qu'est une légende ?

Plusieurs mains se lèvent.

— Oui, Jean-Paul.

— C'est une belle histoire, mais qui n'est pas forcément vraie tout le temps, un peu comme un conte, quoi.

— Exact, mais alors qu'un conte est complètement imaginé, la base d'une légende est souvent ancrée dans la réalité. Avec le temps qui passe, des fioritures y sont ajoutées. Vous comprenez la différence ?

Hochements de tête affirmatifs de l'assemblée.

— Bien, mais avec tout ça, j'ai oublié quelle légende j'allais vous raconter, dit-il d'une voix faussement chargée de regrets.

— Saint Éloi ! Saint Éloi ! nous clamons de concert.

— Ah oui. Saint Éloi était un grand voyageur. Un beau jour, il arrive à Saint-Nicolas-du-Pélem où il s'établit comme maréchal-ferrant. Pour ceux qui ne savent pas ce que c'est, ce n'est pas un grade au-dessus de général, c'est un forgeron qui ferre les chevaux. À cette époque, tous les déplacements et beaucoup de travaux se faisaient avec des chevaux, car il n'y avait pas de voitures, ni de tracteurs ni de trains. Alors ce n'est pas le travail qui manquait et le maréchal-ferrant était un personnage important dans un village. Notre bon Éloi, il est

un peu m'as-tu-vu. Il accroche à sa forge une enseigne qui dit : *Maître sur Maître et Maître sur Tous*. Comme vous le voyez, il ne manque pas d'air, hein, notre Éloi ?

L'assemblée acquiesce avec quelques rires.

— Ça vous fait rire, mais cela ne fait pas sourire le bon Dieu qui n'apprécie pas beaucoup l'arrogance de ce prétentieux qui se croit sorti de la cuisse de Jupiter. Notre-Seigneur est respectueux des lois, mais pas d'Éloi. Pour lui donner une leçon, Il lui envoie son fils Jésus en mission spéciale. Lorsqu'il se pointe à la forge, ce dernier n'est pas très bien reçu par le patron. Alors que Jésus plaide sa cause pour être embauché, Éloi lui dit : « Tu vois ce cheval-là, il appartient à un riche seigneur. Il a besoin d'un nouveau fer. Montre-moi ce que tu sais faire et je te prendrai peut-être comme apprenti. » Éloi ne lui fait pas un cadeau car ce canasson est une carne qui se rebiffe toujours quand il doit se faire ferrer. Jésus s'approche du cheval qui ne bouge pas d'un poil, restant d'un calme surnaturel comme s'il était hypnotisé ; il examine son pied, puis il sélectionne un large ciseau à bois dans la forge, et avec un marteau, il, il...

Il interrompt sa narration ; nous sommes pendus à ses lèvres, attendant impatiemment qu'il reprenne le fil de son histoire.

— Avec le marteau et le ciseau, reprend-il, Jésus tranche brusquement la jambe du cheval.

Cris de surprise et d'effroi de l'assemblée, mais il ne s'interrompt plus.

— Jésus emporte le moignon dans la forge, sélectionne un fer pour le sabot, le fait rougir sur le foyer, l'ajuste en limant la corne ici et là et, dans une forte odeur de corne brûlée, le cloue en place. Cela fait, il ressort et le replace sur le cheval qui n'a toujours pas bougé, bien qu'il n'ait plus que trois pattes.

— Mais il devait y avoir du sang partout, remarque quelqu'un.

— Non, pas une goutte et, une fois le sabot remis en place, il n'y a même pas de cicatrice. Incroyable, non ? Qu'est-ce que c'était à votre avis ?

— Un miracle ! nous criions à l'unisson.

— Exactement, confirme le conteur.

Continuant son récit, il explique qu'aveuglé par sa vanité Éloi ne le voit pas de cet œil-là. Il pense qu'il peut faire la même chose.

— Aussitôt pensé, aussitôt fait ; il tranche une autre jambe du cheval. Cette fois, le sang coule à flots de la blessure. Malgré ses efforts, il ne peut arrêter ce jaillissement et le pauvre cheval estropié s'affale et geint à tout-va. Finalement, il comprend qu'il a été mis à l'épreuve et qu'il a misérablement échoué. Humilié et repentant, il demande l'aide de Jésus qui répare les dégâts en un tournemain. Après cet incident, notre Éloi, profondément mortifié et contrit, abandonne

son attitude prétentieuse et jure de ne faire que le bien. Il devient un chrétien vertueux et plein d'esprit, ce fameux esprit d'Éloi dont, certains disent, Montesquieu s'est inspiré pour écrire son fameux ouvrage. Pour ceux qui ne pigent pas l'astuce, ne bayez pas aux corneilles pendant vos cours de littérature, d'accord ? Bien plus tard, Éloi est connu sous le nom de saint Éloi, le patron des forgerons. Voilà, c'est l'histoire de ce saint vénéré près d'ici, et que faut-il en tirer comme conséquence, les enfants ? nous demande-t-il.

Sans attendre de réponse, il conclut que l'arrogance et la vanité sont mauvaises conseillères.

Applaudissements satisfaits de l'assemblée. Ils sont malins ces moniteurs ; leurs histoires sont non seulement passionnantes, mais elles conduisent toujours à des conseils, comme une morale suit toujours une fable de La Fontaine. Ce sont en fait des petites leçons d'instruction civique ou religieuse bien déguisées et dont on ne se lasse pas. Tiens, quand je serai grand, j'aimerais bien écrire un recueil sur les techniques d'enseignement de mes profs préférés. Pourquoi certains sont-ils plus efficaces et respectés que d'autres ? C'est une bonne question, non ? Quand j'en ai parlé à Christian, il n'a pas été très impressionné, me suggérant seulement d'obtenir un prologue de Bossuet pour que ce bouquin soit pris plus au sérieux. Très spirituel ! Ah, je vous jure, c'est un bien lourd fardeau à porter que de penser comme un aigle quand on vit parmi des étourneaux !

Arpentage au clair de lune

Peu après l'extinction des lumières, un chahut mémorable se développe dans le dortoir. Quelle en est la raison ? Dieu seul le sait. Quelles qu'en soient les causes, le barouf devient si vite général qu'il dégénère en une bagarre de polochons si bruyante que le remue-ménage finit par ameuter nos gardiens. La lumière revient dans la grande pièce et une poignée de dirigeants apparaît.

— Qu'est-ce que c'est que ce tapage ! On se croirait dans une volière. Arrêtez-moi ce tohu-bohu ! crie l'un d'eux.

Le silence revient immédiatement, les oreillers reprennent leur place et nous commençons à nous recoucher.

— Pas si vite, mes lascars, dit l'un des moniteurs, restez debout à côté de votre lit et n'en bougez pas d'un poil.

Lorsque nous sommes immobiles comme des conscrits avant l'extinction des feux, ils se regroupent dans un coin du dortoir et se mettent à palabrer à voix basse. Après leurs délibérations, ils nous font à nouveau face.

— Restez en pyjama, mettez vos espadrilles et suivez-nous, nous enjoint l'un d'eux. Vous allez payer cette révolte, espèce d'enfants de mutins, ajoute-t-il avec une esquisse de sourire peu réconfortante.

Perplexes mais obéissants, on les suit à la queue leu leu hors du dortoir, dans l'escalier, et finalement dans la cour. Arrivés là, ils nous ordonnent de nous aligner sur un des côtés, contre un mur, à un bras de distance les uns des autres.

— Qu'est-ce qu'on va faire, dis-je à mon voisin, une course ou prendre un bol d'air avant de faire dodo ?

— Silence, beugle une de ces vaches de dirigeants, et ne bougez pas.

— J'sais pas, chuchote mon coéquipier, on va sûrement se prendre un savon.

« Du moment que ça se termine pas par une trempe, ça ira », pensé-je. La chaleur emmagasinée par le sol se propage délicieusement dans les jambes. La nuit elle-même est douce, absente de brise et, même en pyjama, cette sortie impromptue n'est pas désagréable. On attend dans le plus profond silence, immobiles comme les statues du jardin des Tuileries (heureusement pour nous que les pigeons sont couchés, eux !) Le ciel est sans nuages et une pleine lune a l'air de nous narguer avec un sourire en coin dans sa face marbrée. De temps

à autre, quelques chauves-souris à coup sûr rendues curieuses par ce rassemblement insolite à cette heure incongrue volettent autour de nous, au grand émoi de certains.

— On s'croirait devant un peloton d'exécution, chuchote mon voisin. Tu crois qu'y vont apporter des mitrailleuses.

Il ponctue cette phrase par un petit rire gouailleur, mais je détecte un peu d'appréhension dans sa voix. Je ne me sens pas très à l'aise non plus. Il est évident qu'on n'est pas là pour qu'ils nous passent en revue, mais pourquoi nous font-ils gâcher certaines des plus belles heures de notre vie ainsi ? Ne pas savoir ce que l'avenir immédiat réserve n'est pas très rassurant. La lumière émise par les fenêtres du rez-de-chaussée s'étale sur la cour en larges trapèzes jaunes. Avec l'aide des étoiles et de la pleine lune, l'étendue de la cour est presque intégralement visible. Un des dirigeants sort du bâtiment avec une boîte à la main et il distribue quelque chose à ses sbires ; ces derniers se dirigent ensuite vers nous, à différents intervalles. Je vois le plus proche de moi tendre un objet à un de mes acolytes, si petit que je ne peux distinguer de quoi il s'agit. Il donne la même chose à chaque garçon et, lorsque mon tour vient, je découvre avec ébahissement qu'il dépose une allumette dans la paume de ma main. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » pensé-je, sérieusement intrigué par ce petit morceau de bois.

— Tu crois qu'on va faire un feu ? dis-je à mon voisin de droite. Ça serait chouette, hein.

— Ça m'étonnerait, peut-être une retraite aux flambeaux ? Avec juste une allouf, elle va pas durer longtemps. À mon avis, ils ont une autre idée dans la cervelle.

Je me creuse la mienne pour déterminer ce que c'est, tournant et retournant l'allumette entre mes doigts. Une fois la distribution terminée, le dirigeant en chef se place devant nous et nous ordonne de nous mettre à genoux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? On va pas faire la prière en tenant l'allumette comme un cierge, non ? suggère mon voisin de gauche.

Moi, c'est à mes cartilages que je pense ; ils vont avoir besoin d'être pansés après cette gémuflexion prolongée.

— Bon, puisque vous semblez avoir beaucoup d'énergie à dépenser ce soir, reprend le bourreau de service, mes amis et moi avons décidé que ce serait dommage de la gâcher dans une bataille d'oreillers. Alors on vous a préparé un petit exercice. Vous vous demandez certainement pourquoi on vous a donné une allumette à chacun.

— Ouais, mais vous avez oublié la cigarette, chuchote un rigolo, assez haut toutefois pour qu'il soit entendu de tous.

Un rire parcourt la ligne de pénitents agenouillés.

— Un petit marrant parmi vous, je vois, constate le dirigeant. C'est bien de garder le sens de l'humour en toutes circonstances. Vous allez en avoir besoin. Donc, cette allumette, elle ne va pas servir à allumer, mais à mesurer. Votre punition pour le petit raffut de tout à l'heure, ça va être de déterminer la longueur de la cour avec cette toute petite allumette. Oui, la cour est longue, oui l'allumette est courte, oui, je sais, ça va vous prendre du temps, continue-t-il, nous dévisageant sans joie. Et surtout, ne faites pas d'erreur sinon vous recommencerez, ajoute-t-il. Vous n'êtes pas les premiers à mesurer cette cour, je sais exactement combien il y a de longueurs d'allumette. Vu, alors commencez à compter à partir du mur.

— Mais y vont pas bien, ces mecs ! On va être ici jusqu'à 2 plombes du mat, se plaint une voix anonyme.

C'est la voix de la raison, que dis-je, un vrai cri du cœur ! Cela va prendre un bout de temps pour arpenter cette cour qui, durant ces dernières secondes, semble avoir décuplé de longueur. Une nuit aussi longue et blanche de surcroît s'annonce. L'infortunée ligne s'ébranle comme un seul homme et ce travail digne d'un patient Hercule commence. Je place l'allumette sur le sol, une extrémité contre le mur, la pointe d'un doigt en marque l'autre, puis je la déplace jusqu'à ce que le premier bout soit aligné avec le doigt. Cela fait, le doigt avance vers l'autre extrémité ; bref, vous avez une bonne idée de la manipulation. Il a raison, le dirigeant, une allumette, ce n'est pas long. Après quelques minutes, la ligne a perdu un peu de sa rectitude, mais la progression des arpenteurs est à peine de un mètre, sans échappée notable du peloton. Les genoux s'écorchent sur la terre dure et les graviers : les miens commencent à faire mal. Si je rentre à Nogent avec les genoux des pyjamas troués, j'imagine déjà les questions du papa ! Je distingue l'autre bout de la cour ; je ne sais pas si le fait de la voir presque au niveau du sol accentue la distance, mais il paraît extrêmement lointain, laissez-moi vous le dire ! Je compte les longueurs d'allumette dans ma tête en essayant de ne pas être troublé par les nombres ânonnés à voix basse autour de moi : trente-deux, quarante-quatre, vingt-huit... Il est un peu difficile de se concentrer avec ce bruit de fond numérique, croyez-moi !

Sur ma trajectoire se trouve une petite brindille ; je la laisse d'abord à l'écart, sans lui accorder plus d'attention, mais une impulsion me pousse à revenir en arrière et à la saisir. Elle est presque droite et, dans la lignée des « petites causes, grands effets » et des « petits ruisseaux qui font des grandes rivières », il me vient brusquement une idée, que je dois bien qualifier malgré ma modestie naturelle, de génie. Je prends l'allumette et compte combien il y en a dans la longueur de la brindille : six trois quarts. Afin d'avoir un compte rond, je brise le « trois quarts », puis je relègue l'allumette

dans la poche de la veste de mon pyjama. Fier comme notre ancêtre qui a inventé la roue, je reprends l'arpentage avec mon nouvel outil. Bien sûr, vous en avez justement déduit que cela va maintenant beaucoup plus vite, six fois plus vite en fait et, en quelques minutes, je me suis échappé du peloton prosterné avec une avance appréciable, incontestablement le futur porteur du maillot jaune. Un des moniteurs prend à ce moment-là la parole.

— Arrêtez-vous un instant, messieurs les arpenteurs du dimanche.

Un soupir de soulagement parcourt la longueur de la ligne maintenant sérieusement brisée. Ouf, cette corvée est finie, pensé-je, m'accroupissant pour soulager mes genoux et frotter la terre qui macule le tissu du pyjama. Mais l'ordre tant attendu, celui de retourner au dortoir, ne vient pas.

— Si l'un de vous trouve un moyen d'aller plus vite, qu'il lève la main, dit-il. Allez, continuez maintenant.

Je lève la mienne *illico* et il s'approche de moi.

— Alors, Popaul, t'as une botte secrète ?

— Oui, dis-je, et je lui explique mon astuce.

— Excellent, observe-t-il en prenant la brindille. T'es un sacré dégourdi, toi. Il s'en tape la cuisse un moment comme un capitaine de hussards, puis m'autorise à aller me coucher.

Je me lève avec difficulté, vu mes articulations ankylosées et, en titubant, prends le chemin du dortoir, ce qui vaut mieux que prendre froid car, justement, la fraîche tombe sur la cour. Je suis suivi par maints regards envieux. Je me glisse dans les draps avec un plaisir immense, assez content de moi en fait, mais avec les genoux endoloris. Mon Dieu, j'ai l'impression d'avoir passé la paille de fer agenouillé toute la journée ! Je les masse pour atténuer la douleur.

Quelques rares débrouillards arrivent de temps en temps, mais je continue à ressentir une sacrée fierté à avoir été le premier à découvrir ce truc pour réduire cette corvée. Lorsque je m'endors, plus des trois quarts du dortoir sont toujours vides.

À l'orée de Saint-Nicolas, il y a une piscine découverte alimentée par le Blavet qui coule à proximité. Cette eau passe par une ingénieuse construction. D'accord, ce n'est pas le pont du Gard mais, avec mes aptitudes techniques, j'admets qu'elle est sacrément astucieuse dans sa simplicité. Avant de venir se déverser dans les bassins de la piscine, l'eau détournée de la rivière coule à travers un amas de pierres et de sable judicieusement arrangé pour la purifier et pour éviter que les poissons viennent nous donner des leçons de natation. Pure, elle l'est certes, mais froide aussi. Même au milieu du mois d'août, l'eau non chauffée provoque quelques minutes de respiration haletante avant de s'y habituer. Pour la plupart d'entre nous, ces moments passés dans

cette piscine sont très agréables. Pour un garçon, ils sont un calvaire ! Il y a en effet un gamin qui, pour une raison pas très explicable, est devenu le souffre-douleur de beaucoup. Je reste à l'écart des vacheries qui lui sont perpétrées à longueur de journée, même si le fait de rire à ses dépens me rend complice et aussi coupable que les instigateurs. Il est tourmenté à longueur de temps, le pauvre. N'y a-t-il pas toujours, en classe surtout, un pauvre gars qui est toujours pris pour cible, poursuivi par l'instinct du mal à faire de certains ? Cette victime se transforme en un être si craintif qu'il devient impossible de dire si son comportement de chien battu est le résultat des brimades ou en fait la raison de celles-ci. Ces vacances doivent être pour lui un vrai cauchemar ; pendant les repas, il se retrouve souvent le visage enfoncé dans la purée après qu'un de ses voisins lui a dit : « Hé renifle ces patates, elles sentent pas bon. » Le soir, il se ramasse des coups de polochon dans le noir, l'anonymat étant souvent l'arme préférée de la brutalité infantine. Bref, il n'y a aucun doute qu'il aurait préféré rester chez lui.

À la piscine, il reste toujours dans le côté haut du bassin, là où il a toujours pied, anxieux comme un agneau qui a perdu le troupeau de vue. Cet après-midi, un de mes copains me dit : « Hé, essaye d'attirer Machin vers le bassin profond, on va lui faire une farce. » Je m'approche de lui, comme si j'étais son meilleur ami. Je lui tiens des propos innocents, et cette pauvre âme à qui personne ne parle jamais et qui me regarde d'abord avec méfiance se laisse amadouer. Après quelques minutes, je l'encourage à nager avec moi, l'entraînant lentement mais sûrement vers le bassin profond. Là, un de mes complices lui tire les jambes, l'attirant vers le fond de la piscine. Il boit une tasse magistrale ; à demi noyé, il sort de l'eau, ses larmes se mélangeant à l'eau dégoulinant de ses cheveux, accompagné par les rires imbéciles des témoins de l'incident. Il ne retourne pas dans l'eau le reste du séjour. Souvent, je veux lui assurer que je suis désolé ; son regard de persécuté me fait de la peine et je suis honteux d'avoir participé à cette mauvaise action. Qu'est-ce qu'on peut être vache tout de même quand on est jeune ! Vraiment, c'est pas la peine d'aller au catéchisme et de suivre des cours d'instruction civique pour faire des coups pareils ! Est-ce que la cruauté est toujours à fleur de peau en nous, prête à apparaître à la moindre occasion, particulièrement envers les faibles et les sans défense ? Voilà qui n'est pas très réjouissant, il faut bien l'avouer !

Au retour de la colonie, la mère de notre souffre-douleur l'attend sur le quai de la gare. Il est sorti du train avant moi et il est en train de lui parler. Je n'ai aucun doute qu'il lui raconte ses malheurs. En passant près d'eux, il me pointe du doigt ; un influx de sang me monte au visage, le colorant du rouge de la honte. Je m'éloigne aussi vite que

possible, comme un malfaiteur, ce qu'en fait, au sens propre du mot, je suis bel et bien.

Un peu plus loin, c'est mon père qui nous récupère, Jean et moi. Cela nous fait du bien de le retrouver. On a passé du bon temps en colo mais, il n'y a aucun doute dans notre esprit, on n'est jamais aussi bien qu'à la maison.

Pourquoi ?

Notre sœur Catherine est morte. Je ne sais pas comment, ni pourquoi. Peut-être parce que je suis l'aîné, mes parents m'ont emmené aux funérailles. Ma petite sœur est allongée dans un minuscule cercueil ; elle ressemble à une poupée qui a les lèvres violettes. Je marche derrière le corbillard jusqu'à l'église. Après la messe, je retourne à l'école. J'explique à l'instituteur que j'étais à l'enterrement de ma sœur, avec une touche de fierté déplacée, comme si ce triste événement me conférait une certaine notoriété.

Ma mère a retenu ses larmes pendant le dîner, mais à présent, couchée et la lumière éteinte, je l'entends pleurer dans sa chambre. Les chuchotements consolateurs de mon père ne semblent pas avoir d'effet car elle continue à sangloter. J'aimerais me lever et aller lui dire que... lui dire quoi ?

Pourquoi ne puis-je la consoler, elle qui sait pourtant si bien essuyer nos larmes lorsque nous avons de la peine ? Est-elle consolable d'ailleurs ? Comment pouvais-je savoir que mes parents subissaient cette abjecte aberration de la nature, cette abomination qui vous fait douter de l'existence d'un Dieu magnanime : un enfant qui meurt avant ses parents. Je tousse, peut-être pour étouffer mes propres sanglots.

Endors-toi maman, s'il te plaît. Endors-toi et rêve de Catherine et sois de nouveau heureuse pendant quelques moments.

Le lendemain matin, mon père sait que je les ai entendus :

— Tu toussais trop, constate-t-il.

Il me dit que cela fait du bien de pleurer :

— Les larmes, elles purgent les tristes pensées, elles allègent des souffrances pour un temps, bien trop court d'ailleurs.

Il ajoute que le chagrin il t'enferme dans une cellule aux murs si épais que le réconfort des autres les égratigne à peine. Seul le temps les érode, mais jamais complètement. Le chagrin, il est comme la rouille ; tu peux essayer de la cacher sous de multiples couches de peinture, elle réapparaît toujours.

Il remarque que c'est une bonne chose d'ailleurs, car il y a des peines qu'on ne doit jamais oublier. Bien des années passeront avant que je ne comprenne malheureusement ce qu'il voulait dire.

Paris

Une visite que l'on apprécie particulièrement est celle qu'on livre à nos oncle et tante dans le quartier de la Villette, à Belleville. Ils y tiennent un hôtel, celui où nous avons passé quelques mois après être montés de Thérondels. Leur fils est Jean de la ville, que je rencontre souvent à Nouvialle lorsque je vais y passer les grandes vacances dans la ferme de mon oncle, et du sien d'ailleurs. Quel que soit l'endroit où il se trouve, c'est un rigolo de première classe, avec toujours un bon mot à la bouche.

Ils ont un chat baptisé Pompidou, un gros matou dont un des parents angora pure classe a dû se faire séduire par un aguichant chat de gouttière. Un chat plus gâté, il est douteux qu'il y en ait un dans tout le quartier ; à lui le meilleur mou, à lui la viande de première qualité achetée dans les boucheries chevalines qui pullulent encore dans le secteur, facilement repérables à leurs enseignes à tête de cheval dorée. Le pauvre mistigri, il se porte si bien que Jean, mon frère, le futur docteur, craint pour lui un infarctus du « miaoucarde ».

Aujourd'hui, je suis venu avec Antoine. La visite n'est pas foncièrement différente des précédentes. On est arrivés assez tôt dans la matinée, pour avoir le temps d'aller faire un tour aux buttes Chaumont qui ne sont pas très loin. À midi, repas puis, le haut point de notre visite, le cinéma. Le tonton Auguste nous donne toujours de l'argent pour aller voir un film. Il y a un cinéma plus bas sur le même boulevard que l'hôtel. Cet après-midi, il y passe un western qui a l'air très bien. La séance terminée, on revient voir nos hôtes pour dire au revoir. Il faut que nous soyons rentrés à la maison avant 7 heures du soir, et pas d'exception, papa *dixit* ! Jean nous raccompagne au métro, nous adjurant de ne pas rater notre correspondance, « comme dirait M^{me} de Sévigné », ajoute ce farceur.

On est en avance, alors on s'accorde un petit arrêt à la Bastille. Pas loin de la station de métro, rue de Lappe pour être exact, une de nos tantes tient une boutique de produits d'Auvergne. On va lui dire un petit bonjour et on en repart toujours avec quelques échantillons du terroir. J'aime son magasin ; il a l'odeur de la maison de Nouvialle lorsque je me tiens sous les jambons, tranches de lard et autres charcuteries pendus aux poutres de la cuisine. Bien sûr, les odeurs ici sont démultipliées par les quantités de produits entreposés dans un espace somme toute assez réduit. Nous quittons sa boutique les poches

pleines. Deux saucissons secs emplissent les miennes ; des maillons de saucisse sèche celles d'Antoine.

Lorsque nous reprenons le métro, il y a un monde fou sur le quai. J'espère qu'il n'y a pas de pickpockets, sinon on pourra dire adieu à nos produits pur porc. Les rames sont bondées et sont plus lentes que d'habitude. Cela ne nous alarme pas trop et nous donne le temps de lire les publicités à rallonge peintes sur les murs du tunnel entre les stations.

En débouchant de la station à Vincennes, la situation n'est pas normale. Tous les arrêts de bus sont pris d'assaut. Les queues sont interminables et avancent à peine. Que se passe-t-il ce soir ?

Il y a deux autobus qui peuvent nous emmener à Nogent, mais une queue ne semble pas plus courte ou plus rapide que l'autre. Les minutes passent, nous rapprochant dangereusement de 7 heures. Nous avons débarqué du métro à 5 heures et demie, ce qui en temps normal nous aurait mis à la maison autour de 6 heures au plus tard. Il est maintenant près de 6 h 20 et on est encore à des dizaines de mètres de la station avec des centaines de banlieusards exaspérés par cette attente devant nous. En plus, il commence à faire frisquet.

— Écoute, Antoine, il est bientôt 7 heures et on a plus de chance d'attraper un rhume qu'un bus avant minuit à ce train-là, dis-je avec un humour forcé car la pensée d'arriver à la maison après 7 heures ne me réjouit pas du tout.

— Oui, je sais, mais que veux-tu qu'on fasse ? répond mon frère.

Je ne dis rien pendant plusieurs minutes, mais notre file qui fait du surplace me force à prendre une décision. Je suggère au frangin que nous rentrions à pied. Après tout, en marchant vite, on devrait arriver à temps. Et puis il y a des arrêts entre ici et Nogent. On pourra sûrement attraper un bus plus loin. Il sait très bien pourquoi j'évoque cette alternative. Lui aussi appréhende notre arrivée après le couvre-feu paternel. Un sacré savon nous attend tous les deux. Et, comme moi, Antoine préfère les savons quand il prend une douche !

— Tu crois, en bus, ça m'a l'air d'être une longue trotte, questionne-t-il, pas très convaincu quand même.

— Non, quatre ou cinq bornes à tout casser. Un peu moins d'une heure en marchant vite, tu verras. Allez, viens.

Nous nous dégageons de la file, passons sous les chaînes qui la canalisent et commençons notre périple. La station d'autobus est bien éclairée et on en sort assez rapidement. À l'entrée du bois, il y a quelques lampadaires épars qui peignent de pâles ronds lumineux sur le trottoir. Bientôt, il n'y en a plus et seuls les phares des véhicules qui passent dans un sens et dans l'autre illuminent nos pas. Le début de la marche n'est pas trop pénible, mais cela ne dure pas. Je crois que je me suis mis le doigt dans l'œil jusqu'à l'omoplate en estimant la

distance Vincennes-Nogent.

— Enfin, regarde, c'est déjà le troisième bus qui passe. Si on avait attendu, on serait déjà arrivés à la maison, soupire Antoine.

— Bon, on va en attendre un au prochain arrêt.

On a déjà fait un bon bout de chemin car il se trouve devant le restaurant de *la Porte Jaune*, un endroit réputé avec un certain nombre d'étoiles, dit-on. Ce qui est sûr, c'est qu'il est au-delà des moyens familiaux car on n'y a jamais mangé. Lorsqu'on vient dans le bois avec le patronage, on y passe souvent. Il y a un lac où des barques flottent paresseusement, une chute d'eau, des terrasses où se prélassent des tables sous des parasols multicolores.

— Tu vois, Antoine, on est plus très loin maintenant.

— Tu parles, on a juste fait un peu plus de la moitié du trajet et il est 7 heures moins cinq.

Un autobus qui déborde de passagers ne s'arrête même pas, malgré nos signes désespérés. Même manège avec un second. Il est évident que les clients du resto du coin n'y viennent pas en bus. Peut-être on devrait faire du stop après tout. On reprend notre périple à pied avec les pouces en évidence. Chou blanc également. Cela ne marche pas non plus. Les conducteurs ne sont probablement pas égoïstes. Il est fort probable qu'ils ne nous voient même pas dans le noir. La nuit est vraiment tombée et nos pas s'accélèrent, moins par la crainte d'arriver en retard, que par la peur de ce que ce bois peut recéler.

Finalement, on atteint la place du Général-Leclerc qui porte bien son nom. Elle est très bien éclairée, et on pousse un grand soulagement après le crépuscule effrayant du bois de Vincennes. Notre soulagement est toutefois de courte durée. Il est 7 h 20. Vingt minutes de retard déjà. Une autre dizaine pour atteindre la maison, cela fera trente minutes. Quel va être le tarif de gifles par minute, Dieu seul le sait !

— Tu sais ce qui nous attend, bien sûr, prévient Antoine.

— Ouais, des paires de baffes et au plumard sans bouffer. Et moi qui ai déjà un creux dans l'estomac, ajouté-je.

— Exact, moi aussi. Écoute, on peut rien au sujet des gifles, mais on peut faire quelque chose au sujet du dîner.

— Quoi ? T'as du fric pour acheter un casse-dalle ?

— Mais non, répond-il d'un ton exaspéré. Qu'est-ce qu'on a dans les poches ?

Mince. J'avais oublié ces victuailles. Donc, pendant la fin du trajet, on s'empiffre. Saucissons et saucisse sèche servent à atténuer la moitié de la punition potentielle qui nous attend. Elle, elle ne sera pas en retard !

Effectivement, les premières minutes qui suivirent notre piteux retour ont été conformes aux prévisions. Avant que l'on puisse

expliquer quoi que ce soit, la question paternelle fusa :

— À quelle heure vous deviez être rentrés ?

— 7 heures, dis-je, mais...

— Et quelle heure est-il ?

— 7 heures et demie, mais...

— Allez, au lit sans souper. Tout de suite, et que ça saute !

Après tout, avec le ventre plein et les joues intactes, pourquoi troubler cette chance inespérée ? Demain, il sera toujours temps de lui expliquer ce qui s'est passé.

— Eh bien, je dis à Antoine, on l'a échappé belle, encore surpris de cette bonne tournure des choses.

— Oui, répond-il d'une petite voix, mais j'ai un sacré mal à l'estomac.

— Moi aussi !

L'abbé

Je viens de rentrer à la maison. Maman est seule dans la cuisine.

— *M'man, l'abbé, ce matin à la fin du catéchisme, il m'a demandé si j'étais triste.*

— *D'abord, on dit M. l'abbé, me corrige-t-elle. Et qu'est-ce que tu lui as répondu ? me demande-t-elle en me dévisageant.*

— *J'sais pas. C'est difficile à expliquer. Oui, je suis triste, mais pas trop, je n'ai jamais vu ma petite sœur, sauf une minute dans son cercueil.*

— *Oui, c'est difficile à comprendre pourquoi un innocent bébé doit nous quitter sans avoir laissé le moindre bon souvenir, explique-t-elle se détournant trop tard pour que je ne voie pas ses yeux se remplir de larmes.*

— *Il m'a demandé aussi de tes nouvelles et je lui ai dit que tu pleurais la nuit.*

— *Pourquoi tu as raconté ça ? s'étonne-t-elle en élevant la voix. Ce qui se passe dans cette maison reste dans cette maison, c'est compris ? Tu n'as pas besoin d'étaler notre chagrin en public.*

Pourquoi suis-je surpris par sa réaction ? Ma mère a toujours été effacée, voire timide, et elle n'est pas du genre à extérioriser ses sentiments, même par personne interposée.

— *C'est tout ce que l'abbé a dit ? demande-t-elle toutefois, avec une touche de curiosité, cette fois.*

— *Non, il a dit que Catherine était maintenant un petit ange dans le ciel. Il a aussi ajouté que Dieu était miséricordieux ; Il avait fait lui-même le don de son fils pour nous pardonner tous nos péchés.*

— *Je ne crois pas que c'était une comparaison très appropriée, fait-elle remarquer avec une indéniable trace d'amertume.*

— *Alors tu sais c'que j'ai dit, m'man ? J'lui ai dit que j'crois pas que Dieu a vraiment fait le don de son fils ; Il l'a plutôt prêté parce qu'après trois jours il est ressuscité et il a vu certains de ses amis avant de monter Le rejoindre au ciel. Nous, on a pas vu notre petite sœur revenir, alors c'est pas pareil. Et puis d'abord, Jésus, il a vécu trente-trois ans et Catherine même pas trois mois.*

— *Tu lui as pas dit ça, quand même, s'offusque-t-elle. Il était pas en colère ?*

— *Non, en partant, il m'a juste demandé de ne pas oublier de réciter mes prières.*

— *Eh bien, il a raison, n'oublie pas de le faire.*

En fait, ce que je n'ai pas raconté à ma mère, c'est que le prêtre m'a

foutu à la porte de son bureau quand je lui ai crié que le bon Dieu Il n'était pas miséricordieux, Il était juste un voleur de vies.

Changement de carrière

Lorsque mon père vient s'asseoir auprès de moi, je ne lui ai pas adressé la parole depuis plus de deux semaines. Nous sommes en froid polaire, tous les deux. Il m'a rejoint sur les marches de l'escalier de pierre qui conduit au jardin. La nuit est tombée. Dans la lueur de la pleine lune, les branches du vieux prunier tranchent sur le ciel piqué d'étoiles avec la précision d'un découpage de carton noir. Quelques rares nuages étriqués, ondoyant comme de longues herbes sur le lit d'une rivière, voilent la lune. Après un long silence, mon père me demande :

— Dis-moi, Paul, à quoi penses-tu ?

Je n'ai pas envie de dévoiler mes pensées véritables, alors j'en invente une assez plausible.

— Je me demande comment la lune tient en l'air sans tomber ?

Ma voix doit lui indiquer que le front de mauvais temps qui s'est installé entre nous depuis une quinzaine ne s'est pas encore dissipé. Il s'embarque toutefois dans une série d'explications parsemées de termes scientifiques, gravité, force centrifuge, attractions réciproques, marées, mais je n'accorde qu'une oreille distraite à son exposé sur l'ordonnancement de l'univers céleste. Je rumine ce qui est arrivé il y a quinze jours, lorsqu'il est rentré du travail après que ma mère lui a tendu sans dire un mot une lettre à l'aspect officiel.

— Mais enfin, sapristi, j'en apprends de belles ! s'écrie-t-il après l'avoir lue. Je me décarcasse toute la journée pour gagner des clopinettes et vous mettre le pain sur la table et, en rentrant à la maison, je trouve ça, dit-il, en brandissant la feuille de papier, au bord d'une colère maison. Bonté divine, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Est-ce que tu te rends compte que tu vas être la honte de la famille ? poursuit-il d'un ton débordant d'amertume. Je n'ai qu'un seul but dans ma vie, c'est de donner à mes enfants toutes les chances d'avoir une vie plus facile que leurs parents. Que vous ayez une meilleure situation que la mienne, c'est mon unique désir, tu comprends ; le reste n'a pas la moindre importance. C'est quand même pas trop demander, non ? Et maintenant, continue-t-il sans attendre de réponse à sa question, ce morceau de papier détruit en l'espace d'une phrase tous les espoirs que j'ai mis en toi. Est-ce que tu as la moindre idée de ce que je ressens en ce moment ? Non, probablement pas, confirme-t-il lui-même. Mais enfin, à quoi ça rime ? Quelle honte !

répète-t-il. Vraiment, j'attendais mieux de toi. J'ai des plans pour vous, les garçons, figurez-vous, reprend-il en baissant le ton : André, bon il est encore trop jeune pour savoir ce qu'il veut faire, à part pompier ; Antoine, il me dit qu'il veut devenir prêtre et c'est une belle vocation ; Jean, je le vois bien professeur ou docteur ; et toi, l'aîné qui est supposé donner l'exemple, tu veux être ingénieur, non ? Et tu me présentes ce papier du collège qui atteste que tu es juste digne de faire un travail manuel. C'est pas croyable, tu vas te retrouver à seize ans avec une lime dans la main pour le reste de ta vie. Dis-moi, c'est ce que tu veux, usiner devant un étau ou une fraiseuse ? demande-t-il, laissant échapper un long soupir exprimant un tel dépit qu'il semble être presque au bord des larmes. Tu veux aller grossir la masse des chercheurs d'emploi ? Crois-moi, ce n'est pas amusant.

Le ton qu'il utilise pour proférer cette phrase confirme qu'il a lui-même fait partie de ces files de chômeurs et qu'il n'a pas particulièrement apprécié l'expérience.

Faut-il préciser qui est la cible silencieuse de cette conversation à sens unique ? Bien sûr, il s'agit de votre humble serviteur et il n'en mène pas large. Je n'ai aucune envie d'interrompre la souveraine réprobation de mon père car il n'est pas du genre commode lorsqu'il est en rogne. Et en ce moment, il est bigrement perturbé si j'en juge par son large front empourpré par un fâcheux courroux, malheureusement à mon égard ! Il rentre généralement à la maison vers 5 heures et, après les échanges des derniers potins familiaux, il se retire à l'écart pour lire le journal en attendant le repas, lequel est toujours prêt à 7 heures pétantes. Ce qui l'intéresse ces jours-ci, c'est de voir si le gouvernement a encore été renversé. La funeste nouvelle apportée par la lettre du collège annonce un bouleversement bien pire que la chute de quelques politiciens véreux.

Sous des sourcils froncés, son regard ne déborde d'aucune compassion. Il vaut mieux se tenir à carreau quand il est en boule et ce ne sont pas les preuves qui manquent ! Tiens, il y a trois jours, au terme de je ne sais quelle dispute épisodique entre frères qui a mal tourné, ce qui est bien sûr plus la règle que l'exception, mon père nous a expédiés séance tenante dans nos chambres. S'assurant que son ordre est suivi à la lettre, il nous escorte dans l'escalier, continuant son engueulade. Lorsqu'elle se termine par un bref « C'est clair ! », Jean qui ne rate jamais une occasion de placer une boutade lui répond sur-le-champ : « Non, c'est foncé ». Simple mais plutôt bien à propos, non ? C'est bien notre avis mais, prudents, on rit sous cape pour ne pas s'attirer les foudres du *pater familias*. Par contre, Jean a commis deux fatales erreurs de jugement que le général Gamelin lui-même aurait appréciées en connaisseur ; il a sous-estimé la rapidité de l'attaque et il est resté dans le rayon d'action de la main paternelle. La

riposte à son bon mot est fulgurante ; il se ramasse une paire de claques magistrale et imparable qui résonne dans l'escalier comme la double décharge d'un fusil de chasse ; c'est au moins une demi-livre de phalanges qui le prend de plein fouet et lui coupe aussitôt l'envie de continuer ses commentaires.

Aujourd'hui, le papa est dix fois plus en pétard que dans l'escalier et, pétrifié de trac, je le guette avec anxiété, essayant d'anticiper les calottes qui, incessamment sous peu, comme aurait dit Jean, risquent de venir me masser les gencives. Sa rancœur semble intarissable. Quand va-t-il passer des paroles aux gestes belliqueux ? C'est là la question cruciale ; en attendant, je suis aussi à l'aise que si j'étais assis sur un baril de poudre, la flamme d'une mèche de longueur indéterminée se rapprochant inexorablement de l'explosif. Pourquoi, vous demandez-vous, suis-je debout devant lui subissant cette diatribe, les mains dans le dos, tel saint Sébastien attendant stoïquement les premières flèches ? Un petit retour en arrière s'impose.

Il y a deux ans, je suis entré en sixième au collège Baiïyn-de-Perreuse. Les deux premières années, l'ensemble des étudiants suit des cours communs. À la fin de la cinquième, les élèves sont aiguillés vers des directions différentes. Suivant les résultats obtenus pendant ces deux années et les aptitudes particulières décelées par les professeurs, trois filières s'offrent. Il y a la filière « moderne », qui conduit vers des carrières illustres, grandes écoles, université de médecine, par exemple. Elle aussi pleine de promesses, il y a également la filière « classique » qui mène à des professions plus académiques ou libérales : professeurs, avocats, etc. Ces deux voies sont prestigieuses et être proposé pour l'une ou l'autre est à juste titre la reconnaissance d'un réel mérite. Ce n'est malheureusement pas le cas de la troisième, celle qui apparaît clairement en noir sur blanc sur le papier à en-tête du collège que le papa a maintenant dans les mains. Il est évident qu'il ne trouve rien de glorieux dans la voie qui m'a été assignée. Pour être tout à fait honnête, il y a une perception partagée par beaucoup que la filière « industrielle », car telle est son nom, ne récolte que les élèves qui n'ont pas démontré un taux de réussite particulièrement brillant, soit par une carence marquée de matière grise, soit par la présence d'un long poil dans la main, le plus souvent par une combinaison des deux. En vérité, je ne me suis pas trop foulé ces deux dernières années, mais ce n'est pas exactement le moment le plus approprié pour l'admettre devant mon « tourmenteur » qui me considère toujours comme une mouche qui flotterait dans son potage. Sa réaction ne contredit en rien cette perception populaire ; pour lui, c'est une voie de garage pour les rejetés intellectuels condamnés à gagner leur pain avec des mains sales et calleuses. La piétaille, la chair à canon de la masse des salariés affublée d'un bleu de travail grasseyé, quoi ! À

seize ans, les élèves en moderne et classique se présentent au célèbre baccalauréat qui va leur ouvrir les portes sur des carrières prestigieuses. Au même âge, les sous-développés du cerveau de la filière industrielle passent le certificat d'aptitude professionnelle, le moins fameux CAP qui lui ne donne accès qu'à l'atelier où ils vont trimer devant une machine-outil ou manier une lime, voire un fer à souder jusqu'à la retraite.

Moi, je ne vois aucune honte dans ce genre de métier. Qu'y a-t-il d'humiliant à gagner son pain à la sueur de ses bras et au prix de quelques ampoules dans les paumes ? Rien ! En fait, je suis très habile et une satisfaction m'envahit lorsque mes mains manipulent un outil. Je suis à l'aise au milieu de ces machines qui peuvent vous arracher un bras ou vous couper deux doigts en un rien de temps. Un petit moment d'inattention et elles ne vous le pardonnent pas, ces créations du progrès. Les heures de travaux pratiques, je les attends avec un empressement réel. Elles se déroulent dans les ateliers de bois et de fer, situés dans le bâtiment le plus bas du collège, de l'autre côté de la cantine.

L'atelier à bois est un peu effrayant. Plusieurs machines sont activées par un arbre portant un certain nombre de poulies qui transmettent la puissance à plusieurs machines par l'intermédiaire de larges et longues courroies de cuir. Elles claquent comme des fouets et il est très dangereux de s'en approcher. En outre, les outils des machines à bois sont très coupants, aiguisés comme des lames de rasoir. Mais l'odeur du bois compense tout cela. Quel parfum ! Je me grise de ces effluves naturels qui me rappellent l'atelier de mon oncle à Nouvialle, dans un coin de la grange près de la porte.

Pourtant, je préfère de loin l'atelier de fer. J'aime aussi ses odeurs, bien qu'elles soient plus industrielles : celle de la limaille, du fer rouge malmené par les marteaux sur les enclumes, des liquides laiteux pour refroidir les outils des tours, des scies et des fraiseuses, des copeaux bleutés déchirés par les étaux-limeurs.

Il y a plusieurs stages dans cet immense atelier avec son toit de verre en dents de scie pour laisser passer le plus possible de lumière. Le premier est l'ajustage. Il demande très peu de moyens : un étau, une scie, une ribambelle de limes, une équerre, un pied à coulisse ou un palmer. Par contre, la force activant tous ces outils est manuelle. Des litres d'huile de coude sont dépensés. Limer un morceau de fer pendant des heures n'est pas aussi reposant qu'un après-midi passé au bord de la Marne.

Le stage de forge est aussi fatigant. Mais qui n'aime pas taper à bras raccourcis sur un morceau de métal sans défense ? Le fer rougi à blanc prend forme sous les coups de marteau, sa surface s'écaille,

couvrant le sol de fines pellicules métalliques. Lorsqu'il est trempé dans les seaux d'eau froide, il siffle comme une vipère dérangée dans sa sieste. Voilà des sensations peu courantes dont je raffole.

Moins fatigants sont les stages sur les machines-outils : perceuses, fraiseuses, étaux-limeurs, tours. On fixe la pièce à usiner dans des mors, on détermine la profondeur de passe, ainsi que la vitesse d'avance de l'outil. Cela fait, on démarre la machine, enclenche l'avance automatique et, pendant que la machine entaille le métal, on va tailler le bout de gras avec son voisin.

Le stage de tournage est un des plus appréciés par les esprits créateurs dont, je peux avancer en toute modestie, je fais partie. Pour les non-initiés, un tour sert à faire des pièces circulaires, arbres, axes, rondelles, disques. Après une période d'initiation pour étudier et maîtriser les possibilités de ces machines, le maître nous donnait un dessin qui décrivait la pièce à reproduire. Toutefois, il m'apparut bientôt que cette machine pouvait avoir des utilisations moins scolaires, et peut-être bien lucratives. Comme je l'ai mentionné auparavant, un tour sert à usiner des pièces rondes. Pièces rondes, pièces rondes ! Réfléchissez un moment, cela vous fait penser à quoi ? À celles qui cliquètent dans vos poches et y font éventuellement des trous. Celles qui servent à acheter des choses. Voilà un travail pratique qui peut avoir des retombées financières non négligeables pour quelqu'un qui est toujours fauché. Voilà comment je suis devenu faux-monnayeur !

Ne vous méprenez pas, s'aventurer sur le chemin du crime est une tâche ardue. Tout d'abord, ces activités doivent rester clandestines, donc être entreprises aux dépens du surveillant. Ce n'est pas une mince affaire. Cela nécessite des guetteurs. Ensuite, il faut reproduire les dimensions des vraies pièces exactement, poids y compris. Comme il n'y a pas de balance dans l'atelier et qu'une comparaison par soupèsement de la main à la main est trop imprécise, des vérifications extérieures sont nécessaires. Les essais infructueux sont donc fréquents. Malgré ces écueils, après quelques semaines de travail soutenu, j'avais la technique bien en main et j'étais en mesure de frauder les commerçants locaux.

Bien évidemment, l'utilisation de ces reproductions monétaires a ses limites. Pas question d'aller chez le marchand de bonbons et de le payer avec ce genre d'espèces sonnantes et trébuchantes certes, mais ne ressemblant à aucune pièce en cours. En fait, les seuls endroits où ces pièces peuvent être utilisées sont dans des machines avec une fente où elles peuvent être glissées ni vu ni connu. Principalement, nous parlons de juke-box, flippers, billards et distributeurs de boissons et de chewing-gum.

Pendant des jours, on a joué au billard et au flipper, avec la

bouche pleine de chewing-gum Hollywood à la chlorophylle et les oreilles pleines de rock et de blues. Et tout ça était aux frais de la princesse, ou plutôt de l'atelier du collège Baiÿn-de-Perreuse. Ah, c'était le bon temps ! Mais il ne dura pas. La découverte de ces pièces sans valeur rendit les négociants et boutiquiers méfiants. De derrière leur comptoir, ils surveillaient les joueurs de près, vérifiant les pièces glissées dans les fentes des appareils, gardant un œil sur ceux qui ne demandaient jamais à faire le change de billets contre de la monnaie. Notre rayon d'action dut être élargi au-delà de nos quartiers familiers, ce qui nous força à entrer en compétition avec des bandes qui n'appréciaient pas que leur territoire soit violé. Finalement, l'aventure se termina lorsqu'un policier se présenta dans l'atelier, faisant sautiller dans sa main une pièce usinée par votre serviteur. Personne ne me dénonça, mais le métier de faussaire devint trop dangereux.

Mais revenons à la situation critique du moment. Il faut bien l'avouer, les deux années passées ont été particulièrement médiocres, pas à la hauteur de mes possibilités. Mes résultats de l'école primaire avaient été prometteurs et je ne sais pas très bien ce qui s'est passé pour que j'échoue en filière industrielle. Mais, aux yeux de mon père, quelle déchéance ! Il n'a pas prévu cette éventualité dans la destinée qu'il m'a tracée. Quelle déception d'avoir découvert que son fils aîné n'était pas le crack qu'il espérait ! Cette tournure des événements ne lui plaît pas le moins du monde. En fait, dire qu'il est dans tous ses états n'est pas exagéré. Lorsqu'il interrompt son soliloque afin de reprendre sa respiration, un silence sépulcral règne dans la cuisine. Maman, assise à la table, ne pipe mot. Mais ses yeux brillants expriment une peine indicible ; est-elle causée par cette bifurcation lycéenne aussi déplorable qu'inattendue ou par un témoignage de support trop passif à mon goût ? Mais je sais bien qu'elle-même ne pourrait atténuer les foudres paternelles. Mes trois frères et ma sœur Alice, assis sur le banc entre la table et le mur, suivent cette scène sans faire le moindre bruit, se faisant tout petits, sachant très bien qu'il vaut mieux ne pas attirer l'attention lorsque le chef de famille est sur le sentier de la guerre.

Les éclaboussures des vagues incessantes du monologue paternel continuent à m'asperger.

— Section industrielle !

Le terme prend des consonances sinistres ; il accentue la première syllabe de « section » et la seconde d'« industrielle » avec le sifflement d'un serpent agacé.

— Indusstrielle ! Vraiment, Paul, tu me déçois. Tu n'as probablement aucune idée de l'étendue de mon dépit. J'avais mis plus d'espoir en toi. Tu voulais être ingénieur, une profession noble s'il en

est, et tu en as toutes les aptitudes nécessaires. Section indusstrielle, répète-t-il, je ne peux pas y croire, nom de Zeus !

Étudiant à Espalion, dans l'Aveyron, mon père a obtenu les meilleures notes en thèmes de latin et de grec de toute l'académie de Toulouse. Il en est à juste titre très fier et, de temps à autre, il n'hésite pas à puiser dans son vocabulaire de langues mortes pour embellir ses phrases. Parce qu'il n'est toujours pas rentré dans ses gonds, mais aussi parce que je n'ai vraiment rien à lui rétorquer pour ma défense, je reste coi, me reculant juste lorsque son doigt accusateur se rapproche un peu trop près de moi, guettant le mouvement qui se traduira par une punition corporelle, prêt à le parer tant bien que mal. Il ne semble toutefois pas favoriser l'aller et retour de gifles ce soir, ce qui aurait dû me mettre la puce à l'oreille quelques minutes plus tard, lorsqu'il propose une punition différente.

— Vraiment, je ne sais quoi te dire. Commençons par le début, continue-t-il avec cette expression que M. de La Palice aurait appréciée, tu marches bien à l'école Guy-Môquet ; tes résultats sont excellents. Je sais que les premiers mois au collège n'ont pas été très faciles. Je suppose que j'aurais dû te suivre d'un peu plus près, concède-t-il d'une brève intonation méditative, mais tes notes avaient l'air correctes.

Je ne crois pas que c'est le moment idéal pour lui avouer que j'ai à l'occasion falsifié certaines notes pour rendre le carnet trimestriel un peu plus attrayant, alors je ne dis rien. Il laisse son regard errer sur le mur de la cuisine comme si continuer de me dévisager lui devenait trop pénible. Mais il n'est pas un lâcheur et il reprend ses lamentations :

— Nom de nom, dans le pire de mes cauchemars, jamais je n'aurais imaginé que tu allais te retrouver en section industrielle, ponctuant cette phrase de balancements de tête incrédules.

Ce ne sont pas des hochements optimistes, ceux qui signifient « je comprends ». Au contraire, ils expriment une incompréhension totale. À l'écouter, la voie industrielle, c'est rien de moins que celle du Transsibérien qui me conduira dans un goulag perdu au milieu des steppes orientales, sans espoir de retour, un exil dont les effets vont me marquer le reste de ma vie. Son ton est devenu plus songeur, comme s'il se parlait à lui-même. Est-ce que les nuages lourds et noirs qui flottent dans la cuisine s'éclaircissent ? Le gros de la tempête est-il passé ? Je ne trouble pas ses réflexions. Du reste, je doute qu'il le tolère. Mais une graine d'espoir germe. Après tout, n'a-t-il pas avoué qu'il aurait dû m'accorder plus d'attention pendant ces premières années de collège ? S'il se sent coupable, même rien qu'un petit peu, cela arrangerait bien mes affaires. Son mécontentement va-t-il s'estomper comme les gouttes d'une brève averse sur du macadam

surchauffé ? Non, ce n'est que l'accalmie factice de l'œil de l'ouragan qui reprend bientôt son avance inexorable. Le temps se gâte à nouveau et il va être bien plus dévastateur que je ne pouvais l'imaginer.

Sanction

Section industrielle. Ces deux mots lui écorchent vraiment la bouche.

— Tiens, si tu passais moins de temps avec tes copains et à lire tes illustrés idiots, tu aurais eu des meilleurs résultats à l'école, dit-il. Tu es toujours plongé dans une de ces imbécillités, hein ? Vrai ou faux ? Tu crois que c'est là que tu vas trouver les solutions des problèmes de maths et apprendre comment rédiger les compositions françaises ? Non, je pense pas. Si tu avais plongé la tête dans tes livres de classe un peu plus, tu serais pas relégué en industrielle.

Oui, ce terme lui fait tant de mal qu'il ne semble pouvoir le prononcer sans qu'il soit accompagné d'une grimace. Mais c'est son problème. Moi, ce qui m'inquiète, ce n'est pas la mention des copains, bien qu'il y ait eu un infortuné précédent dans ce domaine. Durant une de ses visites, un prof lui avait mentionné que mon pote Christian et moi parlions un peu trop pendant ses cours. Le papa avait suggéré de nous séparer. Le lendemain, le maître nous fit déménager, moi dans un coin, Christian dans le coin diagonalement opposé. Le fait que Christian était mon meilleur ami n'ébranla pas la décision paternelle. Il se contenta de dire : « Ce n'est pas grave. Les copains viennent et s'en vont. À la fin de ta vie, tu pourras les compter sur les doigts de ta main, et celle-là en plus », ajouta-t-il en montrant celle où il lui manquait la moitié du petit doigt, résultat d'une mauvaise rencontre avec les dents d'une scie circulaire !

Non, ce qui me tracasse, c'est l'allusion à mes illustrés bien aimés. Cela ne me dit rien de bon. Certes, l'éventualité d'une trempe reste dans le champ du possible, mais il me semble que ce n'est plus ce qu'il envisage. Il cesse de parler pendant un moment, comme s'il était tombé en panne de mots. Il est vrai qu'en ce qui concerne les illustrés, il n'a pas tout à fait tort. Chaque semaine, on achète *Spirou*, *Cœurs Vaillants* et des fois *Bayard* et *Tintin* avec sa bénédiction et son argent. Mais à ces hebdomadaires vient s'ajouter une pléthore d'autres que j'acquiers avec mon propre pécule ou que je récupère chez des copains qui ne gardent pas ceux qu'ils avaient lus. Ajoutez-y des perles comme *Bibi Fricotin* et *Les Pieds nickelés* et vous avez, de l'avis unanime de mes amis et frères, une collection impressionnante dont je suis à juste titre extrêmement fier. Il y a *Garry*, le G.I. américain combattant les Allemands, *Vigor*, le marine se battant contre les japs dans les îles de

l'océan Pacifique (qui ne méritait certainement pas cet adjectif pendant la Seconde Guerre mondiale !). Ajoutez-y *Battler Britton*, l'as de la R.A.F. Les récits de guerre m'intéressent particulièrement. N'oublions pas non plus quelques cow-boys de renom comme *Pecos Bill* et *Kit Carson*, des trappeurs comme *Davy Crockett* et *Daniel Boone* et bien d'autres : *Pif le chien*, *Gaston Lagaffe* entre autres. Les perles rares sont les albums de *Buck Danny* et de *Lucky Luke*. Imprimés sur des pages de papier épais, ils ne jaunissent pas comme les autres plus ordinaires. Ils sont sans conteste les fleurons de ma collection, avec des titres évocateurs d'aventures épiques : « Les Japs attaquent », « Commandos en Birmanie », « La Mine de Gold Digger », « Les Daltons ». Je les lis et relis toujours avec le même plaisir. Ma chambre en est pleine, de ces revues ; il y en a sous le lit, sur des étagères, dans ma table de nuit et j'y tiens plus qu'à la prune de mes yeux.

La pause verbale s'interrompt et la punition tombe finalement.

— Tu vas aller dans ta chambre et m'apporter tous tes illustrés, décrète-t-il d'un ton qui ne laisse la place à aucune discussion. Toi et toi, ajoute-t-il, faisant signe à Jean et à Antoine, allez-y aussi et descendez-moi toutes les bandes dessinées que vous trouverez.

Difficile de refuser une invitation formulée dans ces termes. À la queue leu leu, on sort de la cuisine.

— Eh bien, mon vieux, il est plutôt fumasse le paternel, constate Jean. Tu dégustes sec !

— Oui, je réponds, mais je m'en sors pas trop mal puisque je me suis pas ramassé de mandales.

— Qu'est-ce qu'il veut faire de tes bandes dessinées ? demande Antoine, un peu anxieux car il aime bien les lire aussi.

— Sais pas ! Il va probablement me les confisquer pendant quelque temps, pas trop longtemps j'espère, et on les récupérera saines et sauves dans quelques jours, une semaine ou deux à tout casser.

Ah, l'espoir, quel sentiment capricieux ! Si j'avais pu prévoir la tournure que prirent les événements dans les minutes suivantes, mon optimisme serait tombé en chute libre !

Je regagne la cuisine, une pile d'illustrés sous le bras.

— Les voilà, où est-ce que tu veux que je les mette ?

— Attends une minute que tes frères reviennent, réplique-t-il brièvement.

Lorsque mes deux complices involontaires de cette ingrate besogne arrivent à leur tour, les bras chargés de mes trésors, il nous enjoint de le suivre. Après avoir ouvert la porte d'entrée de la maison, il sort et tourne vers le jardin. « Ah, me dis-je, il va les mettre dans la cabane. Oui, c'est pas mal, ils seront bien à l'abri et je pourrai même les lire en cachette quand il sera à son travail. » Mon moral remonte au beau fixe. Mais, arrivé au coin de la maison, il oblique vers la gauche, sur le

chemin qui sépare les parterres de fleurs et la pelouse. À peu près devant la fenêtre de la salle à manger, il s'arrête.

— Posez-les là, dit-il, montrant le gravier devant ses chaussures.

— Comment ? On en fait des piles, le questionné-je, plutôt intrigué, mais on va les salir.

— Non, t'en fais pas pour ça, jetez-les en vrac, les uns sur les autres, confirme-t-il en nous contemplant sans mansuétude.

Je regarde Jean et Antoine et je peux lire la même incompréhension sur leurs visages silencieux. Jean, avec un haussement d'épaules fataliste, jette ses illustrés un à un, suivi par Antoine. J'hésite à le faire. Quelque chose n'est pas clair et, bien que je ne puisse mettre le doigt dessus, mon appréhension est confirmée par un frisson d'angoisse. La voix paternelle me tire de mes mornes pensées.

— Hé, Paul, je dois te le dire deux fois ? questionne-t-il d'un ton si glacial que s'il se retrouve avec les lèvres gercées demain matin, je n'en serai qu'à moitié surpris.

« Non, pas la peine », pensé-je. Je m'exécute avec lenteur, me soumettant à l'ordre patriarcal à contrecœur, une prémonition terrible m'enserrant à présent la poitrine comme une camisole de force.

— Bon, nous dit-il une fois que notre cargaison fut déchargée, allez chercher les autres.

On obtempère sans dire un mot. Hors de portée de voix, je chuchote à Jean et à Antoine :

— J'sais pas ce qu'il va faire, mais y va pas me les rendre, dis-je, plutôt paniqué.

— Bien sûr il t'les rendra, il va juste te faire peur, me rassure Antoine.

— Oui, ajoute Jean, après l'engueulade du siècle, il va se calmer, c'est certain. Comme dit Toinou, il veut juste te fiche la pétoche.

— Ouais, eh bien ça marche ! Non, j'le sens, j'vais pas les revoir. On a intérêt à en planquer un maximum dans la chambre, d'accord ? plaidé-je.

Ils opinent tous les deux. Une fois dans la chambre, je balance les *Buck Danny* et les *Lucky Luke* sur l'armoire, à l'abri des regards ; Jean en cache d'autres entre les matelas et les sommiers et Antoine en prend des brassées qu'il va dissimuler dans le cagibi derrière les toilettes. Il en reste toujours un grand nombre. Un nouveau chargement est descendu au jardin.

— Eh bien, vous avez pris votre temps, remarque le bourreau d'illustrés.

— Il en reste plus beaucoup, tu sais, explique Jean, et il faut fouiller tous les recoins.

— Toi, arrête de faire le zouave, veux-tu ! Allez, jetez-les sur le tas,

ordonne-t-il.

Quelques-uns tombent à plat, mais la plupart s'ouvrent comme des tentes, si bien que la pile a maintenant plus de quarante centimètres de hauteur.

— Qu'est-ce que tu veux faire, papa ? je demande d'une voix enrouée en regimbant un peu. Ils vont être tout abîmés.

Il lève la main comme un *imperator* romain, m'indiquant sans équivoque de la boucler.

— Est-ce qu'il en a d'autres ? demande-t-il à Jean et à Antoine.

— Non, répondent-ils après une trop longue hésitation et des échanges de regards inquiets.

— C'est sûr ? demande-t-il encore en les dévisageant longuement, d'un air sceptique. Allez, regardez-moi.

— Peut-être il en reste bien deux ou trois, lui répond Antoine en détournant les yeux, incapable de continuer son mensonge.

Il est évident que la confiance ne règne pas.

— Allez les chercher. Prenez votre temps au cas où il y en aurait encore quatre ou cinq qui auraient échappé à vos yeux de lynx.

Son sens de l'humour me paraît sérieusement déplacé ; se pourrait-il pourtant qu'il suggère une note d'espoir ? Dénote-t-il un assouplissement de sa colère ou est-ce un effet de mon imagination ? Je gravis les marches de l'escalier avec peine, comme si des chaussures de scaphandrier m'enrobaient les pieds.

— Il en reste un paquet, constate Jean, qu'est-ce qu'on va en faire ?

— Va les planquer sur l'armoire de la chambre des parents. Ils penseront jamais à les chercher là et on les récupérera dans quelques jours.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il grimpe sur une chaise et je lui passe des piles qu'il cache derrière le rebord du haut de cette armoire à double porte. On descend ensuite les derniers.

— Bon, je vois qu'il en restait plus de trois. C'est tout cette fois ?

— Oui, dis-je à mon père.

— Bon, reculez-vous un peu.

« Nous y voilà, le moment fatidique est arrivé. » Je sais avec une profonde certitude que je vais être le témoin d'une catastrophe encore non identifiée. Comme le dit mon père quand une situation atteint son point de non-retour : « C'est là que les Athéniens s'atteignirent. » Il plonge une main dans sa poche et en ressort une boîte d'allumettes. À la stupeur générale, il en prélève une qu'il frotte sur le côté. Après un bref crissement, une flamme explose comme un rayon de soleil couchant surgissant entre les branches d'un arbre ; il la protège dans la paume de sa main puis il s'accroupit. « Ce n'est pas possible, me dis-je intérieurement, il va pas le faire. »

Il le fait ! Le pyromane met le feu à la pyramide de revues. Le papier sec s'embrase d'un coup, sans la moindre hésitation. Je ne peux en croire mes yeux ; il brûle ma collection, mes trésors. Lui qui révère les livres autant que moi, comment peut-il martyriser d'inoffensifs illustrés ? Est-ce que cette stupide note du collègue lui a fait perdre la raison ? Il ne faut pas longtemps aux flammes pour escalader cet amoncellement. D'ordinaire, j'aime bien regarder un feu, voir les flammes se trémousser comme les ventres de danseuses orientales, admirer les changements de couleur et les guirlandes d'étincelles montant au ciel. Celui-ci n'est pas un feu de joie ; en fait, il me donne envie de vomir. Les larmes me coulent le long des joues, j'ouvre et ferme mes poings de dépit et d'impuissance. Si j'avais été plus grand, je ne sais pas ce que j'aurais été capable de lui faire. Je tremble d'indignation, mais je ne veux pas qu'il le voie. Je me concentre sur ce brasier, accompagnant des yeux les morceaux de papier à moitié consumés qui s'envolent. Ceux des couvertures glacées en couleurs ressemblent à des morceaux de vitraux de cathédrale brisés par des iconoclastes, ce qui, somme toute, est une image assez représentative du sacrilège qui est en train de se commettre devant moi.

La punition est hors de proportion avec la faute qui en est à l'origine. Je ne regarde pas mon père. Je sens sa présence, mais je l'ignore consciencieusement. À travers la fenêtre de la salle à manger, la silhouette de ma mère ainsi que celles d'André et d'Alice se profilent derrière les rideaux tirés. Leurs deux nez sont plaqués contre la vitre, roses, ronds et plats comme le museau d'un cochonnet. La chaleur du brasier m'échauffe le visage ; ce n'est pas une chaleur réconfortante, mais plutôt analogue à celle que provoque une fièvre de 40 degrés. L'odeur âcre du papier sec imprègne l'atmosphère et l'air fond au-dessus des flammes. Des petits fragments de papier carbonisé s'échappent de ce bûcher, noirs comme des essaims de grosses mouches et se disloquent sur la pelouse, un peu plus loin. La fumée s'élève, blanche et bouclée ; porte-t-elle les esprits de mes illustrés vers le ciel ? Peut-être apporteront-ils un peu de distraction à quelques âmes littéraires s'il n'y a pas de bibliothèque au paradis. Bientôt, le feu s'éteint. Un amas de cendres, parsemé ici et là d'un morceau de papier qui étrangement ne s'est pas consumé et dont les couleurs tranchent sur la pâleur des cendres, est d'une tristesse infinie. Je n'ai aucun doute que les cendres vont finir autour des racines d'un hortensia, les fleurs préférées de ma mère. Au moins, leurs beaux pétales bleus profiteront un peu de ce sacrifice. Je ne reste pas une minute de plus. Sans un mot, je quitte les lieux de cette tragédie et regagne ma chambre. Je me jette sur le lit et me mets à sangloter sans retenue.

Ma mère vient me chercher pour le repas et je lui dis que je n'ai pas faim. Pas besoin de mentir, cette épreuve m'a complètement

détraqué l'estomac. Elle m'apporte quand même quelque chose à manger, prétextant que cela me fera du bien. Assise sur le bord du lit, elle essaye de me consoler.

— Tu sais, Paul, le papa est fatigué et, des fois, il y va pas par quatre chemins. La colère est mauvaise conseillère.

C'était une de ses expressions favorites avec « faute avouée est à moitié pardonnée », « un tiens vaut mieux que deux tu l'auras » et « qui aime bien châtie bien ». S'il y avait le moindre brin de vérité dans cette dernière formule, l'amour paternel avait vraiment débordé ce soir !

— Maman, il a même brûlé ce que tu nous achètes. Et je sais que vous n'avez pas beaucoup d'argent et que c'est une dépense dont vous pourriez vous passer.

— Oui, je sais.

Fidèle épouse, elle ajoute :

— Tu sais, Paul, il regrette déjà ce qu'il vient de faire, tu peux en être sûr.

Si c'est le cas, il n'a pas cru bon de m'en faire part, ni ce soir-là ni les jours suivants. Je cesse de lui adresser la parole, car il est bien connu que les colossales colères, comme les grandes douleurs, sont muettes. Nous sommes bien issus de la même souche, aussi têtus l'un que l'autre, car il ne me parle pas non plus. Est-ce qu'il avait honte d'avoir commis un acte qui était digne d'un moine fanatique pendant l'Inquisition ou était-il encore en pétard à propos de la filière industrielle ? Je m'en moque complètement. Je revois mes illustrés dévorés par les flammes et la rogne initiale a fait place à une indignation sans bornes. Je dois dire pour sa défense que mon père ne nous punit jamais à tort ; mais cette fois la punition a été excessive. Évidemment, il considère que la bande dessinée est un art mineur. Peut-être, mais il n'en reste pas moins qu'elle rentre dans la catégorie des écritures et, comme les livres, mérite un certain respect. Jean est bien de mon avis.

— Dis donc, il a été plutôt dur cette fois, le pater, constate-t-il. Dommage qu'il ait pris tes illustrés pour jouer à Bernard Palissy. Heureusement qu'on en a caché plein, hein ?

— Ouais, j'aurais préféré me faire tabasser, je remarque avec amertume, ça aurait été cinq mauvaises minutes à passer et on en aurait plus parlé. Au lieu de ça, j'ai perdu presque tous mes bouquins. Tu sais, la prochaine fois que la maman va retourner les matelas, elle va trouver ceux qui sont là.

— T'en fais pas, elle va pas te cafter au papa, j'te le parie, remarque Antoine.

— Peut-être, mais je me sentirais mieux si on trouvait un endroit plus sûr pour les planquer.

L'éducateur

Ce serait faire une profonde injustice à mon père si les punitions parfois sévères qu'il administrait lui donnaient la patine d'un bourreau invétéré. En fait, il était très fier de ses enfants, comprenant très bien qu'il ne pouvait pas espérer d'eux d'être des modèles de conduite à longueur de journée. Il était prévenant, toujours prêt à simplifier un difficile problème de maths, corriger une composition française ou nous expliquer comment se conduire dans la vie. Il n'était jamais avare de ses connaissances qui étaient vastes. Adeptes de l'expression « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement », ses explications étaient toujours sans ambiguïté, limpides et faciles à comprendre.

La fierté qu'il ressent pour ses enfants est à fleur de peau, toujours présente et sincère. Oui, il a la main leste et lourde parfois en cas d'incartades, mais les punitions ne pleuvent pas sans raison. Elles sont le plus souvent amplement justifiées et acceptées comme telles. Aussitôt données, elles sont aussi rapidement oubliées par les deux parties.

« Ayez le sens des valeurs » est son conseil le plus fréquent. Élever une famille nombreuse n'est pas une sinécure. Cela impose une discipline qu'il ne peut pas se permettre de relâcher sous peine de perdre le contrôle de quatre garçons particulièrement turbulents, dissipés et pas toujours dociles. Les deux punitions populaires de la seconde moitié du XX^e siècle n'ont pas encore été inventées. Il n'a pas encore le luxe de pouvoir dire : « Tu es privé de télévision pour deux semaines ! » ou « Pas de jeux vidéo jusqu'à nouvel ordre ! » Alors les punitions sont plus directes, allant de la paire de claques au lit sans souper, en passant par des centaines de lignes de « Je ne ferai plus ci ou ça ». Ou quelques conjugaisons de verbes irréguliers pour varier le menu. Il est, paraît-il, souvent plus difficile de punir que de laisser faire. Il est certain que pour lui il serait plus facile, lorsqu'il rentre le soir avec les traits tirés après une longue journée de travail, de se mettre dans un coin à lire le journal. Mais non, il prend le temps de nous faire réciter nos leçons et vérifier nos devoirs. Je n'ai pas le moindre doute, et je pense qu'il en est de même de mes frères et sœurs, que nous ne serions pas où nous sommes aujourd'hui sans son autorité sans faille. Envoyer quatre fils et deux filles faire des études supérieures, sans qu'un seul tourne mal, ce n'est pas une simple affaire, surtout lorsque l'on est né dans une ferme de la haute Auvergne et après s'être trouvé à Paris avec quatre bouches à nourrir sans un sou en poche.

Je me souviens d'un après-midi qui m'a beaucoup marqué. Une balade

avec la 2 C.V. nous avait amenés dans la forêt d'Ermenonville. En marchant dans un chemin, on croisa une voie de chemin de fer. Papa s'agenouilla devant et posa son oreille sur un rail.

— Qu'est-ce que tu fais, p'pa ? demanda Jean en s'approchant.

— J'écoute si un train arrive. On peut entendre le rail vibrer sous les roues de très loin.

Moi, j'étais terrifié à l'idée de ce train survenant si vite que mon père n'aurait pas le temps de se retirer et y perdrait la tête.

— P'pa, lève-toi, tu vas mourir si le train arrive. S'il te plaît, lève-toi vite.

Il se releva et m'ébouriffa les cheveux. Il ne se moqua pas de moi et de mon effroi. Il aurait pu ; après tout, la voie était si droite que le train aurait été visible à un kilomètre dans un sens ou dans l'autre.

Peut-être, mais le fait de savoir qu'il pourrait lui arriver quelque chose et que je devrais passer ma vie sans lui m'étreint toujours la gorge si fortement que j'en perds parfois la respiration.

Reconstruction

Comme le dit mon père, « c'est pas la peine de pleurer sur le lait renversé ; le passé comme son nom l'indique est passé et tu ne peux pas le changer ; le mieux que tu puisses faire, c'est d'en tirer une bonne leçon ». Il a raison ! L'enseignement essentiel que j'en tire est qu'il faut s'assurer qu'une telle catastrophe ne va pas se reproduire. On échange quelques idées entre frères, assis dans le jardin, sérieux comme des Indiens en conseil de guerre.

— La première chose que t'as intérêt à faire, c'est d'améliorer tes résultats, suggère justement Antoine, toujours logique.

— Ouais, d'accord, dis-je, mais c'est pas sûr que ça marche toujours ; s'il me voit polarder un *Battler Britton*, il demandera mon cahier de textes pour réviser mes devoirs.

Je pourrais supporter ce harcèlement. Mais s'il a l'intention de pratiquer la politique de la terre brûlée, la moindre mauvaise note retransformerait mes illustrés en fumée.

— Et si j'écrivais aux éditeurs pour leur demander s'il était possible d'imprimer les B.D. sur du papier ignifugé ? dis-je.

— Inui quoi ? demande André.

— I-gni-fu-gé, Dédé, ça veut dire qu'y peut pas brûler. Malheureusement, j crois pas que ça existe.

— Il en ferait une sacrée tête, le papa, si le papier tenait tête à son allumette, hein ! s'exclame Jean en riant.

— Y en a trop et y vont jamais te répondre, constate sobrement Antoine.

Il n'a pas tort. Mes illustrés doivent être cachés en lieu sûr car ils sont trop vulnérables à découvert, à la merci d'être pris en otages à tout moment.

— Et si on les planquait dans la cabane au fond du jardin ? suggéré-je.

— Non, elle est pas grande et il lui faudra moins de deux minutes pour mettre la main dessus s'il s'en donne la peine, observe Antoine.

— Et si on les mettait sous la maison, propose André. Regarde les trous ; nous, on peut y passer, mais le papa, il est trop grand.

— C'est pas une mauvaise idée, dis-je en regardant les petites ouvertures qui conduisent à l'espace sous la maison.

— Ça va pas, non, intervient Jean. Il y a des rats. Même s'ils savent pas lire, ils vont raffoler des bandes dessinées autant que nous, mais

pas pour les mêmes raisons. Quand ils les auront terminées, les histoires vont avoir pas mal de trous, vous pouvez me croire !

Après pas mal de cogitations, Antoine suggère le grenier. Cela ne m'était pas venu à l'idée car il est difficile d'accès. En haut de l'escalier, dans le vestibule qui mène aux chambres, il y a une armoire placée contre le mur. Au-dessus de cette armoire se trouve une trappe dans le plafond. L'espace entre le haut de l'armoire et le plafond n'est pas large. Un jour, curieux, j'avais décidé de découvrir ce qui se cachait derrière. Après pas mal de contorsions, je me hissai d'un dernier sursaut à travers l'ouverture et découvris qu'elle menait aux combles sous le toit. Au vu des événements récents, ces difficultés devenaient nettement plus avantageuses. S'il me fallait les qualités d'un acrobate pour y grimper, comment les parents pourraient-ils y accéder ? La réponse est évidente : ils ne le pourraient pas. Voilà, nous sommes tous d'accord que nous avons trouvé le parfait repaire, un endroit parfaitement hors d'atteinte, un abri à toute épreuve. Le bras droit tendu, un jet de salive sur le dos de nos mains scelle le serment de ne jamais dévoiler ce secret, même sous la torture la plus raffinée !

La première chose est de récupérer les magazines camouflés sous les matelas et sur les armoires. Une chaîne s'établit ; Jean passe les illustrés à André qui les apporte à Antoine. Ce dernier, juché sur une chaise, me les tend à travers la trappe du grenier. Je les empile avec révérence le long d'un mur, à l'abri de quelques infiltrations de pluie que j'ai décelées entre certaines tuiles. Le fait que ces rescapés ont survécu à l'autodafé infâme leur donne presque un statut de reliques et ils sont traités comme telles.

Cet espace se trouve juste sous le toit et il ne paye pas de mine ; on peut à peine y tenir debout et les araignées y ont tressé des toiles de poutre en solive en toute impunité. Certaines sont si chargées de poussière qu'elles pendent comme d'épais morceaux de feutre. L'air y est sec et chatouille la gorge ; l'hiver, il y règne un froid de canard. Au fond, parmi une masse d'ombres, plusieurs chauves-souris ont élu domicile et pendent des madriers comme des grosses figues en train de se dessécher. Par où entrent et sortent-elles ? mystère. Le soir, elles planent dans le jardin. Leurs ailes renforcées par des baleines ressemblent à des pans de parapluie abîmés par des sautes de vent tournant. Le soleil pénètre à travers les vasistas en rayons criblés d'escarbilles de moucheron et de poussière pour atterrir en rectangles dorés sur la surface du plancher grossier. Il ne génère pas beaucoup de lumière ; une lampe électrique est parfois nécessaire pour la lecture. Malgré ces désavantages, c'est notre petit coin de paradis et on y passe de bons moments. Souvent, le soir, on soulève le vasistas d'une lucarne et on attend les demi-tours des lueurs du phare tournant au sommet de la tour Eiffel. Nos absences aiguissent la curiosité parentale,

mais la vraie raison de ces escapades n'est jamais dévoilée ; notre domaine reste inviolé.

Petit à petit, la collection reprend de l'ampleur. Au fil des ans, aux innocents illustrés s'ajoutèrent des magazines plus scabreux, *Paris Flirt* ou *Paris Hollywood*, le premier avec des dessins sexy, le deuxième avec des photos de vamps qui n'avaient manifestement pas les moyens de s'offrir une garde robe décente ; le malheur des uns faisant le bonheur des autres, on tire la plus grande satisfaction de leur manque de vêtements, bien que le peu qu'elles portent dissimule bien sûr ce qu'on désire le plus découvrir. Quelques revues naturistes achetées à la sauvette dans les kiosques des stations de métro complètent la collection ; elles clarifient certaines questions qui restaient en suspens dans les deux précédentes.

En ce qui concerne la filière industrielle, mon père s'est remis assez vite du cruel désappointement que l'orientation de son fils aîné vers une voie imprévue lui a occasionné, comme je le découvre ce soir-là, assis sur les marches. Il vient de terminer sa dissertation sur le mouvement des planètes et change de sujet, abordant la vraie raison de sa présence.

— Tu sais, lorsque j'ai vu cette lettre du collègue qui te mettait en section industrielle, ma déception fut terrible. Je me sentais comme Moïse sur le mont Nébo.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? lui demandé-je un peu décontenancé par cette allusion biblique sibylline.

— Il avait sauvé son peuple du joug des Égyptiens et l'avait conduit à travers le désert pour l'amener en sécurité en Israël, vois-tu ? Du haut de ce mont, il pouvait finalement contempler la Terre promise. Il l'avait désirée toute sa vie, mais malheureusement il savait qu'il allait mourir sans la fouler. Il pouvait apercevoir Israël, mais il n'y entrerait jamais. J'ai ressenti la même injustice ce jour-là. J'avais tant d'espoirs en toi, un jour tu serais ingénieur, et cette lettre les avait détruits. Mais j'ai parlé à l'abbé Lefèvre de ta situation au collège, dit-il doucement.

« Oh non, pensé-je, n'y a-t-il pas de limites à mon humiliation ? » J'espère sincèrement que c'était pendant une conversation ordinaire et non sous le secret de la confession, comme si cet incident de parcours était un péché grave pour lequel il cherchait l'absolution.

— Il a un frère à qui il est arrivé la même chose. Il s'est lui aussi retrouvé en section industrielle, mais il a mis les bouchées doubles et, finalement, il est entré à l'École des mines, tu sais, cette grande école d'ingénieurs.

Sa voix suggère que cette conversation a mis un baume bienvenu sur son cœur endolori.

— Après tout, ajoute-t-il, si d'autres peuvent s'en sortir aussi bien,

il n'y a pas de raison que tu n'en fasses pas autant, hein ? Allez, continue-t-il plein d'une confiance retrouvée et en m'encourageant de tapes sur l'épaule, « à cœur vaillant, rien d'impossible ».

« Ouais, pensé-je, et n'oublie pas "Impossible n'est pas français", et surtout "À l'impossible, nul n'est tenu". » Mais le message est clair comme de l'eau de roche, j'ai tout intérêt à faire ce qu'il faut pour suivre une route identique à la brebis galeuse qui a retrouvé le droit chemin.

Il ne mentionne pas les cendres de mes illustrés chéris. Je pense qu'il va enfin reconnaître qu'il n'y est pas allé de main morte ce jour-là, peut-être même me présenter un semblant d'excuses. Mais non ! il n'évoque même pas cet incident. C'est à croire qu'il a été gommé de sa mémoire. Il ne l'est pas de la mienne ! Plus tard, toutefois, l'amertume de cette affaire s'atténue. Les brevets et diplômes obtenus après cet incident justifiaient peut-être cet autodafé. Après tout, ces documents officiels, témoignages d'efforts et de réussite, ont une très belle apparence dans les cadres qui les mettent en valeur. Une valeur que tous les illustrés du monde, j'en suis maintenant convaincu, ne pourraient jamais égaler.

Souvenirs du futur :

Lorsque nous avons quitté Nogent, je n'ai apporté avec moi que les reliques les plus précieuses. Souvent, je relis encore les aventures de Buck Danny et de Lucky Luke avec régale. Les autres illustrés et les revues sont restés dans ce petit réduit. De temps à autre, je me demande s'ils y sont encore, jaunes et desséchés par l'air âcre de ce petit coin de paradis sous le toit.

Renaissance

La nuit tombe lentement. Les deux pruniers sont en fleur dans le jardin. L'ancien en remontre encore au jeune car il est presque entièrement paré de blanc ; le jeunot, lui, n'en arbore pas tant et ses tendres feuilles apparaissent déjà dans les brèches de blancheur. Une bonne odeur embaume l'air, mais il se peut qu'elle vienne aussi des cerisiers ou des chèvrefeuilles des voisins. Une saute de vent particulièrement brusque arrache une multitude de pétales blancs d'un seul souffle et pendant quelques secondes le jardin semble être sous une chute de neige faite d'une myriade de lourds flocons indolents qui volettent ci et là, faisant un instant un pied de nez aux étoiles qui commencent à apparaître, avant de venir dissimuler le sol sous une carpette au pourtour irrégulier et d'une blancheur immaculée.

Une chute de neige alors que le ciel est dépourvu du moindre nuage, n'est-ce pas là un petit miracle ? Je suis enclin à penser que oui. Se pourrait-il que cela soit le bon Dieu nous envoyant une poignée de confettis pour célébrer le vrai prodige qui a eu lieu l'année passée, au mois d'août. La petite dernière est née. Elle s'appelle Marie-Françoise. C'était un événement miraculeux après les épreuves des longs mois passés. Quelle joie de voir à nouveau le visage heureux de notre mère lorsqu'elle serre cette nouvelle vie dans ses bras. Elle va être bien cajolée, cette bambine, il n'y a pas de doute. Le papa l'a déjà surnommée « Friquet », personne ne sait vraiment pourquoi. Ce qui est indicatif toutefois, c'est le premier enfant de la famille affublé d'un sobriquet. Si son état privilégié nécessitait une confirmation, la voilà ! Elle est arrivée comme les fleurs de ce printemps, si belle qu'elle a un peu atténué les aigreurs de ce long hiver qui a suivi la disparition de sa sœur. J'adore lorsqu'elle me serre l'index de ses petits doigts roses et dodus comme si elle ne voulait pas me laisser partir, murmurant des sons sans sens qui émeuvent. Elle sent bon la savonnette ; un vrai petit bébé Cadum ! Lorsqu'elle dort, elle est si attendrissante, si belle, si touchante ; son visage est si calme pendant cette courte renonciation à la vie qu'est le sommeil paisible.

D'une certaine façon, il nous semble que la famille est de nouveau au complet.

Catherine n'est pourtant pas oubliée car on se souviendra d'elle. Son nom, accompagné des dates de sa brève vie, est gravé sur une pierre tombale. C'est la preuve qu'elle nous a quittés pour toujours, beaucoup diront. Mais ce n'est pas vrai ! Tant que son souvenir restera en nous, elle

vivra ; tant que nous respirerons, elle sera là ; tant que son nom sera lu dans un livre, elle existera.

Épilogue

Placée dans l'angle d'un miroir du séjour de ma sœur Alice, il y a une photo de notre mère. Elle fut prise un Noël. Elle mourut six semaines après. Cette photo dévoile une maman calme, les yeux doux, un léger sourire embarrassé aux lèvres. Elle n'aimait pas qu'on la prenne en photo.

Très souvent, Alice me dévoile qu'elle lui parle lorsqu'elle a un problème : « Qu'en penses-tu ? » Tout aussi fréquemment, elle se pose la question : « Pourquoi as-tu maman en photo et pas papa ? » Notre sœur a toujours eu une légère préférence pour notre père ! Il est vrai qu'il était brillant. Ses yeux parfois sévères pouvaient être également coquins, remplis d'affection et de fierté envers ses enfants et leur mère.

Je n'ai pas le souvenir d'une maman parlant vraiment à chacun de nous. C'était une maisonnée pleine de vie et d'amour, mais les six enfants faisaient un « tout » : « Les enfants, venez ! », « Les enfants, à table ! », « Les enfants, etc. »

Plus tard, nous évoquions la mémoire de maman et Alice me parla de trois phrases d'elle qui lui reviennent régulièrement en mémoire :

« La première : je l'entends toujours me dire, d'une voix mélancolique ou peut-être simplement lasse : “Je ne voulais pas d'enfants, mais je ne vous aurais pas donnés pour un royaume.” » Ouf... !

« La deuxième : “Ne fais jamais de promesses que tu ne peux pas tenir.” »

« La troisième, trop souvent entendue : “Vaut mieux quatre garçons que deux filles, crois-moi !” » Agaçant à entendre pour mes sœurs !

Alice était présente lorsque notre mère nous quitta un lundi à 6 heures du soir. Elle caressa sa main encore chaude et pensa très fort : « Tu vois, maman, ton désir profond s'est réalisé, tu pars rejoindre papa, et là où tu vas tu seras à jamais sereine et en paix. »

Remerciements

À mes frères Antoine et André pour avoir consacré de longues heures à la correction du manuscrit, proposé des suggestions toujours appropriées, recevez ce témoignage d'affection. Merci aussi à la fratrie entière pour avoir partagé certains de leurs souvenirs.

Je voudrais à présent citer ceux qui ont fait des deux livres, *Moissons d'enfance* et *La Ferme aux écrevisses*, un succès. Tout d'abord, Anne-Marie Cazes, pleine d'enthousiasme et dévouée, dont tous les éditeurs de journaux et magazines du centre France connaissent maintenant le nom.

Ensuite, Gilbert Mestre et Jean Coudouel pour la présentation du livre sur Radio Totem, Paul Mestre, maire de Thérondels et son blog, M^{me} Fontange, présidente de l'Amicale du canton de Murde-Barrez pour les Auvergnats de Paris, Gilles Dupuy, rédacteur en chef du magazine *En Auvergne*, Christelle Malbo du journal *La Montagne*, Christine Salson des *Échos de Pierrefort*, Marie Ravel de Radio PAC, Jean Navarre de *CantalPassion.com*, Marie-Françoise Greminger de France Bleu Creuse, Thierry Mbom de *Centre Presse*, Alain Gasperitsch de *La Gazette de Thiers*.

Et puis les nombreux articles parus dans *L'Union du Cantal*, *Cantal Magazine*, *Le Petit Pierrefortais*, *Le Puy-en-Velay*, de nombreuses éditions régionales du journal *La Montagne*, *Le Bulletin d'Espalion*, la Fédération des amicales du Cantal, Radio Fusion F.M., *Puy-de-Dôme en mouvement*.

Enfin, je remercie les Éditions De Borée de m'avoir renouvelé leur confiance pour ce troisième volume.

[1] *Lune bleue*.